M[is] DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE

LIEUTENANT-COLONEL

FEUILLETS

DE

LA VIE MILITAIRE

SOUS

LE SECOND EMPIRE

1855-1870

Paucis in memoriam, plurimis in cogitationem.

Ouvrage illustré de quatre portraits.

NOUVELLE

LIBRAIRIE NATIONALE

85, Rue de Rennes

PARIS

FEUILLETS

DE

LA VIE MILITAIRE

SOUS

LE SECOND EMPIRE

1855–1870

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN NUMÉROTÉS ET SIGNÉS.

DU MÊME AUTEUR

L'Armée française à Metz, chez Amyot, 1871 (épuisé).

Vers un ordre social chrétien, *Jalons de route.* Un vol. in-8° de 528 pages. (*Nouvelle Librairie Nationale*) 7 50

Aphorismes de Politique sociale. PREMIÈRE SÉRIE : *Le Droit historique; La Révolution; La Politique sociale; L'Aristocratie; La Démocratie; La Bureaucratie; Le Parlementarisme; La Liberté de propriété; L'Usure; La Rente, etc., etc.* — DEUXIÈME SÉRIE : *Le Foyer; La Commune; La Province; L'Atelier; La Corporation; Le Corps d'État ; Le Régime représentatif.* Un volume in-16. . . . . 1 »

Mis DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE

LIEUTENANT-COLONEL

FEUILLETS
DE
LA VIE MILITAIRE
SOUS
LE SECOND EMPIRE
1855-1870

Paucis in memoriam, plurimis in cogitationem.

Ouvrage illustré de quatre portraits.

NOUVELLE
LIBRAIRIE NATIONALE
85, Rue de Rennes
PARIS

AVANT-PROPOS

Quis, quid, ubi?

A l'âge où il faut plier bagage et brûler les traces de ce qu'on a adoré, il arrive de rencontrer, parmi ces feuilles mortes qu'on touche pour la dernière fois, des feuillets dont l'intérêt survivrait, pour d'autres, au moment où ils ont été tracés : soit qu'ils se rapportent à des événements historiques et puissent y faire encore quelque jour; soit qu'ils fassent simplement revivre l'état d'esprit et les mœurs du temps où ces événements se sont produits, et prêtent ainsi à comparaison entre ce que fut et ce que devient l'âme des institutions contemporaines.

C'est seulement à ce dernier point de vue qu'a été fait le triage des feuillets réunis ici sans autre lien que celui de leur ordre de date. Ces dates sont celles des grandes expé

ditions militaires qui conduisirent les armées françaises en Crimée, en Italie, au Mexique, à la frontière lorraine.

Il n'a pas paru inutile au fruit qu'on en peut tirer de les faire précéder d'une notice sur la formation commune aux auteurs de chacun d'eux et sur leurs carrières respectives, afin que l'on y sente la disposition sous laquelle les tableaux que l'on va trouver ont été retracés.

Ces auteurs sont deux enfants d'une race militaire, élevés aux champs. C'est là ce qui caractérise tout d'abord la formation sous l'empreinte de laquelle mon frère et moi avons vécu ce que nous avons décrit, la vie des camps.

Cette vie, ceux dont nous portions le nom l'ont menée de génération en génération, sous l'armure puis en manchettes. L'historiographe des Généraux français, M. de Courcelles, relate les services de quatorze d'entre eux, avant que le premier Ministre constitution-

nel de la guerre, le chef alors de notre famille, n'eût été appelé à transformer l'armée royale en armée nationale, et n'eût apporté à celle-ci sa constitution moderne, sans manquer pour cela de fidélité à son Roi.

Notre père, nos oncles, tous nos voisins de campagne, étaient passés par les écoles militaires et avaient servi dans cette armée de la Restauration qui tenait à honneur les vertus militaires, aussi bien celles du premier Empire dont elle enviait la gloire, que celles de la vieille Monarchie dont elle possédait les traditions. On s'en entretenait constamment devant nous, et il ne pouvait nous venir à l'esprit d'estimer une autre condition que celle des armes, ni de fournir une autre carrière que celle dont la révolution de Juillet avait fermé la poursuite à nos aînés, mais que celle de février semblait nous restituer.

Nos parents faisaient eux-mêmes notre éducation, sans aucun recours étranger, et nos heures libres se passaient à courir la campagne sur de petits chevaux dont nous prenions sòin nous-mêmes.

La porte de Saint-Cyr nous apparaissait comme le portique de la vie publique, à laquelle nous nous croyions tenus; elle s'ouvrit en effet devant nous, après un passage nécessaire par une école préparatoire.

J'y entrai d'abord, étant très aîné de mon frère, dans un bon rang, que j'y maintins par habitude du travail; mais la rudesse de mœurs qui y régnait me fit l'effet de la corde qu'on passe au col d'un poulain et de la ferrure dont on dit le mal nécessaire à son emploi. J'y pris pourtant les galons de fourrier avec le tour d'esprit soldat ou plutôt officier, car c'était une école d'officiers, et le vieux guerrier de l'Empire qui y commandait était un type d'honneur militaire. Il n'en fut pas de même à l'École d'État-Major, à laquelle j'avais voulu me présenter pour suivre les traces de mon père, ancien officier du Corps : la guerre d'Orient s'allumait, mon régiment y était engagé, et je ne songeais qu'à le rejoindre. Je ne fis rien à l'École et n'eus pourtant, dans le cours de ma carrière, rien à regretter de l'enseignement suranné qu'on y donnait alors. La perte du temps qui

devait y être consacré fut pourtant moindre que normalement, parce qu'il fut abrégé de moitié à raison des vides qui s'étaient faits à la guerre; je pus ainsi rejoindre, en Crimée, avant qu'elle ne fût terminée, le régiment où je devais servir comme stagiaire, dans les conditions que je rapporterai.

J'achevai mon stage d'infanterie au même corps, à Rouen, dont la garnison m'a laissé mauvais souvenir. Je passai de là au 4e dragons, à Lunéville, où je me plaisais davantage, parce que la réunion de quatre régiments, dans cette petite ville lorraine, y rapprochait la vie de celle des camps.

C'est au même corps, mais dans la jolie garnison de Dôle, que me trouva, aux premiers jours de l'année 1859, la formation de l'armée des Alpes dont je parlerai aussi; formation à laquelle je dus les épaulettes de capitaine, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. J'étais entré très jeune à Saint-Cyr,

mais c'était quand même trop tôt, quoiqu'à l'ancienneté.

Au retour d'Italie, je dus achever le stage de cavalerie au 9e chasseurs, qui était logé au quartier — aujourd'hui palais d'Orsay — à Paris. Ce fut moins la vie de garnison que celle du monde dont je profitai durant ce séjour, dans des conditions particulièrement agréables.

Il touchait à sa fin lorsqu'un camarade d'École, avec qui j'étais en étroite amitié, me proposa de le remplacer à l'État-Major particulier du ministre de la Guerre, M. le maréchal Randon. C'était bien tentant, d'autant plus que, de cet emploi, on passait aisément à celui d'officier d'ordonnance de l'Empereur, et qu'alors la carrière était assurée.

Des considérations de famille me retinrent, et je m'offris comme aide de camp à un général de brigade, récemment promu à raison de ses faits d'armes dans la campagne

d'Italie, le général de Laveaucoupet, dont je parlerai amplement.

C'est à l'école de cet homme de guerre chevaleresque, qui avait été l'officier d'État-Major le plus accompli, que je pus acquérir, en le suivant dans divers emplois, les qualités militaires dont on a bien voulu dire, ailleurs encore, que je n'étais pas dépourvu. — « Comment avez-vous fait pour avoir un aide de camp comme celui-ci? » lui demandait un autre officier général. — « Je l'ai pris de bonne race et je l'ai dressé à ma main », répondit le vieux chasseur. — Le fait est qu'il m'avait pris sur la présentation de mon oncle, le marquis de Saint-Vallier, son collègue au jury du concours hippique, avec la confiance que lui inspirait ma parenté avec son camarade d'école dont je porte le nom — le légendaire colonel de l'armée d'Afrique, tombé comme volontaire à l'assaut de Malakoff. Quant au dressage, il n'y employa jamais la contrainte, mais certains ressorts. Le fait est qu'il n'en fallait pas manquer pour le suivre, aussi bien dans les inspections que dans les camps. Par contre,

en garnison, il ne me tenait guère à l'attache, estimant qu'un officier d'État-Major ne devait pas être employé à paperasser.

Quand il cessa d'avoir des commandements, je recherchai de nouvelles occasions de faire campagne : je réussis pour l'Algérie, après avoir échoué pour l'expédition du Mexique, — dont les caractères seront reproduits plus loin par le journal de marche de mon frère.

Mon frère avait eu les mêmes débuts que moi à la maison paternelle et à l'École militaire, au sortir de laquelle il avait réclamé de servir au 1er régiment de chasseurs d'Afrique. C'était une troupe d'élite, à laquelle il s'attacha si bien que, plus tard, sollicité de permuter pour un régiment de France, après huit ans de service outre-mer, il répondit : « Quand on a porté le bouton du 1er chasseurs d'Afrique, on n'en porte pas d'autre. » Et, comme j'insistais sur ce qu'on l'y laissait dans le grade de sous-lieutenant : « On

ne m'y connaît pas par mon grade, mais par mon nom. » De fait, son nom avait été mis à l'ordre avec cette mention : « Toujours en tête de la charge », et le titre de chevalier de la Légion d'Honneur s'y était vite ajouté.

On ne connaîtrait pas assez l'auteur du journal que j'emprunte pour nous conduire au Mexique, si je ne le montrais pas dans la campagne de France, où son galon s'était subitement quadruplé pour le commandement d'un bataillon des mobiles de la Loire : il le conduisait à l'attaque de Beaune-la-Rolande, quand un éclat d'obus brisa les reins de sa jument. Il se relève, caresse et flatte encore une fois la pauvre bête, la dessangle doucement pour essayer d'avoir son harnachement, sans souffrir qu'un homme s'exposât davantage pour cela. Il continue à pied dans son commandement du bataillon, jusqu'à ce qu'une balle vienne le traverser de part en part au-dessus du poumon. Alors même il ne quitte pas ses hommes; c'est avec eux qu'il se retire lentement et, à pied encore, qu'il gagne, soutenant son bras, les ambulances.

Aussitôt que la paix l'eut rendu à son jeune foyer, la croix d'officier vint y couronner la courte mais brillante carrière dont les débuts avaient été appréciés comme suit par le premier colonel appelé à les noter : « Cet officier-là, il n'y a pas à s'en occuper : il se distinguera bien assez de lui-même. »

Ma carrière devait être plus longue : j'en reviens à la mutation qui remplaçait l'envoi au Mexique, que j'avais sollicité, par une mise à la disposition du gouverneur de l'Algérie, le maréchal de Mac Mahon, dans le corps duquel j'avais fait en Crimée mes premières armes. Je repris la mer sans regret pour me rendre à cette destination, qui offrait encore quelques chances d'action militaire.

Le littoral algérien est vraiment un séjour enchanteur, et l'ordonnance du cadre de mes souvenirs me ramène à dire comme je l'éprou-

vai non seulement à Alger, mais dans la province de Constantine, à l'État-Major de laquelle j'appartins pendant un an. Ensuite, dans l'emploi de chef d'État-Major de la colonne expéditionnaire du Sud, campée sous oasis de Laghouat, où je fis connaissance du désert et de ses nomades. Je servais alors auprès d'un chef d'une incomparable élévation de sentiments, qui devait éclater dans la guerre de France — le colonel de Sonis.

Je devais bientôt passer de son commandement à celui du troisième chef que j'aie servi, aimé et admiré, le général de Ladmirault, qui m'emmena de son sous-gouvernement de l'Algérie pour m'attacher à sa personne, comme deuxième aide de camp, dans son grand commandement de la région du Nord, à Lille.

Au mois de juillet 1870, il venait de me remettre momentanément à la disposition du

général de Laveaucoupet, pour une inspection, quand il fut mis à la tête du IVe Corps de l'armée du Rhin, qui se formait à Thionville, et m'y rappela auprès de lui. Je quittai mon vieux maître devant l'ennemi, la mort dans l'âme, presque à la veille de son superbe combat de Spicheren. J'étais ainsi assez mal disposé à reprendre mon service près de l'excellent chef qui me rappelait bien légitimement. Mais l'occasion que j'eus bientôt de le servir, et la manière dont il le reconnut, rétablirent vite les sentiments que je conserve à sa noble mémoire. — On sait comment finit l'armée de Metz, et avec l'histoire de sa fin la série de mes récits dans le cadre que je me suis tracé.

Par la suite, au retour de captivité, je fus rappelé par le même général près de lui pour la répression de l'insurrection parisienne, puis employé par lui, dans le Gouvernement militaire de Paris, aux services politiques de l'état de siège.

Mon cœur de soldat avait trop souffert; il n'était plus à l'action : j'acceptai sans regret d'attendre dans le poste, d'ailleurs intéres-

sant, d'Attaché-militaire en Autriche et Hon grie, l'heure où me serait acquis le droit à la retraite et la liberté de servir autrement.

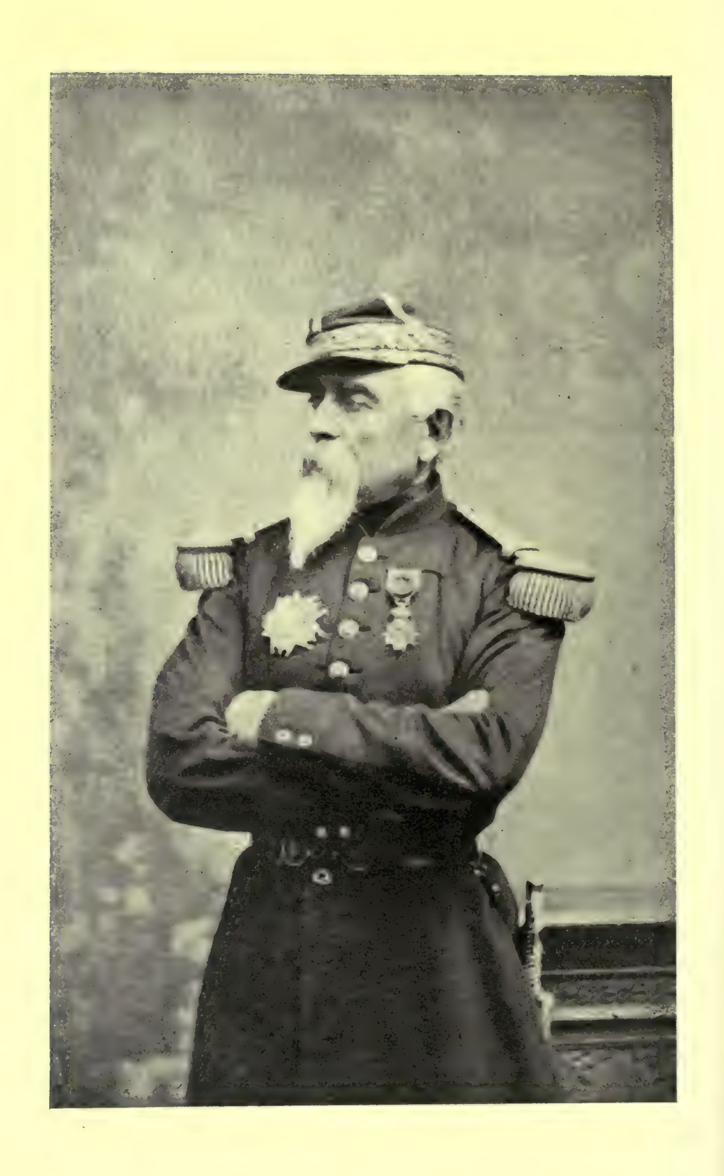
Arrancy en Laonnois, le 29 octobre 1911.

LA-TOUR-DU-PIN CHAMBLY.

FEUILLETS

DE

LA VIE MILITAIRE



LE GÉNÉRAL DE LAVEAUCOUPET



LE GÉNÉRAL DE LAVEAUCOUPET
Commandant la 3e Division du IVe Corps à l'armée du Rhin.

LE GÉNÉRAL DE LAVEAUCOUPET

LE GÉNÉRAL DE LAVEAUCOUPET

Le général de Laveaucoupet a été le type militaire le plus accusé de son temps — qui était pourtant celui des Canrobert, des Ladmirault, des Mac Mahon. — Il y avait du Bayard dans sa valeur chevaleresque, du Montluc dans son intelligence militaire, du Murat dans l'éclat de son attitude quand il mettait l'épée à la main.

De haute stature, d'aspect martial et sévère, d'une vigueur nerveuse et d'une adresse surprenante à tous les exercices des armes, il a été le premier cavalier militaire de son époque pour la témérité et l'habileté avec lesquelles il maniait le cheval. Nul n'apparaissait comme lui devant le front d'une troupe ou devant un chef pour le saluer de l'épée, qui vibrait dans sa main en même temps que le cheval lancé et rassemblé avec une puissance prodigieuse semblait s'asseoir pour une glissade effrayante sur les quatre fers. Puis, s'agissait-il d'une longue course, le

même cheval, mis au bouton, la fournissait, quel qu'il fût, d'un trot si rapide et soutenu que nul ne pouvait le suivre qu'au galop et pour peu de temps. Quant aux obstacles, il ne les connaissait pas, depuis les fourrés qu'il traversait sans ralentir l'allure, jusqu'à tous ceux que la main de l'homme peut multiplier — sauf les maisons. Ainsi de deux passerelles auxquelles des escaliers donnent accès pour les piétons qui veulent franchir les deux bras de la Seine à Paris en face du Jardin des Plantes. Il tirait un parti analogue de tout cheval, si petit qu'il fût ; comme son petit étalon arabe Turbigo, qui le sortit du milieu d'un carré autrichien, au combat de ce nom, sans autre blessure qu'un coup de baïonnette au front ; ou bien le petit cheval prussien dont il descendit sur la butte Montmartre — cette citadelle de la Commune que sa division venait d'enlever — en mettant au fourreau l'épée qui brillait pour la dernière fois.

Comme débutant dans la carrière à la retraite de Constantine, il avait chargé sur ses épaules et enlevé ainsi au cimeterre arabe son général blessé ; de même, à Metz, il mettait en déroute une bande de soldats mutinés qui ne l'avaient pas reconnu, en les saisissant par les courroies du sac, et les projetant en bombe les uns sur les autres.

Moulé dans son uniforme, comme on l'était au temps de son entrée dans l'armée, il n'avait

pris des habitudes moins sévères de l'Afrique que le pantalon demi-flottant et parfois la canne. Il renonça plus tard à la porter pour l'avoir brisée sur un insolent.

Car autant le général était simple de sa personne, autant il portait haut le caractère militaire et commandait qu'il fût respecté en lui ou en ceux dont il était le chef.

C'est ainsi qu'à un dîner officiel, le préfet qui avait eu le mauvais goût de dire dans un toast « Le général qui est mon bras droit... », s'attira cette rude leçon, rendue plus rude encore par une voix tonnante : « Pardon, Monsieur le Préfet, je ne suis le bras droit de personne, mais ici le serviteur de l'Empereur au même rang que vous. Si vous aviez un bras de mon poids, vous ne seriez pas de force à le porter et tomberiez sur le nez. »

Au général Mollard, aide de camp de l'Empereur, Savoisien annexé, dans la division duquel M. de Laveaucoupet commandait une brigade — un jour que les ordres avaient passé par-dessus sa tête : « Mon Général, vous avez oublié que c'était moi qui avais l'honneur de commander votre deuxième brigade. » Et comme le vieux soldat, n'acceptant pas son observation, lui répondait que c'était ainsi qu'il en avait

toujours agi : « Au service sarde, c'est possible, mais au service de France ça ne se passe pas ainsi ! » Et, jetant son épée au fourreau, il pique des deux et disparaît du terrain de manœuvre, laissant son chef ébahi devant la troupe.

Au commandant en chef du même camp de Châlons, qui, récemment nommé sénateur, n'avait pas pris garde à un officier qu'il lui présentait et avait continué à discuter sur les émoluments de sa nouvelle dignité, en recherchant des analogies dans la Chambre des Pairs : « De nous tous qui sommes ici, il n'y a que mon aide de camp, le comte de L..., qui puisse parler de la Chambre des Pairs; mais les siens n'ont probablement jamais songé à ce dont vous nous entretenez. »

Au ministre de la Justice, M. Baroche, qui le reprenait d'avoir menacé d'une correction un Procureur impérial qui lui avait manqué : « Aussi vrai que je m'appelle Jules-François-Sylvain Merle de la Brugière de Laveaucoupet, votre Procureur n'est qu'un polisson, et, si je le rencontre, il recevra ..... — Général, vous n'y pensez pas ! — Aussi vrai que je m'appelle, etc., etc... » — Le dialogue continue ainsi jusqu'à la fin de l'audience, à la suite de laquelle le Procureur impérial passa Procureur général pour être mis hors de la portée de la botte peu secrète qui lui était assurée.

S'il était indomptable avec les forts, le général de Laveaucoupet était d'une délicatesse de procédés infinie avec les petits. Un jour, il offre une place dans sa voiture à un jeune officier pour le ramener des courses, puis s'apercevant qu'elle ne contenait que deux places, dont une était déjà occupée, au lieu de trois, il s'élance sur le siège, repoussant vers la portière son hôte : « Voudriez-vous donc qu'on me vît vous mettre sur le siège et moi dans ma voiture? » Une autre fois, il partait en inspection avec le même officier; ils étaient en grande tenue tous les deux, et le jeune homme s'était muni d'un sac de toilette, le voyage devant être long. Le général le lui arrache des mains et le porte, disant : « Personne, en nous voyant, ne pensera que je porte votre sac, tandis qu'on croirait que vous portez le mien. »

Cette bonté d'une expression si fine alla un jour jusqu'à l'héroïsme pour un caractère aussi jaloux de son renom : — La division Laveaucoupet attaquait une position; un officier de son état-major amène une batterie à l'appui de cette attaque, mais indique mal l'emplacement des troupes, de sorte que les premiers coups portent sur leurs propres rangs. — Le commandant en chef s'en aperçoit et court au général : « Qui a placé cette batterie? — C'est moi, mon Général. — Je ne l'aurais pas cru de la part d'un officier général de votre expérience! —

C'est moi, mon Général. » — Puis, quand le commandant en chef, irrité, s'est éloigné, le général de Laveaucoupet se tourne vers l'officier d'État-Major, qui avait assisté, pâle et muet, à cette explication : « Mon enfant, quand vous arriverez au commandement, vous vous rappellerez ce que j'ai fait là pour vous. »

Toujours, en toute circonstance, il couvrait ses inférieurs dès que ceux-ci avaient agi dans la pensée d'exécuter ses ordres. Avaient-ils pris le change, ils n'entendaient que ces mots : « Il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais. »

Son prestige sur les troupes était ce que l'on peut imaginer. En voici un exemple : alors que l'armée de Versailles assiégeait Paris occupé par la Commune insurgée, elle était en échec depuis plusieurs jours, peut-être des semaines, devant une position fortifiée près d'Asnières, dite le château Bécon. La division chargée de cette attaque l'avait tentée mollement sous un chef fatigué, et ne voulait plus y mordre. — Le général de Laveaucoupet venait d'être mis à la retraite comme ayant atteint la limite d'âge.

Son camarade d'éccle, le maréchal de Mac-Mahon, qui commandait l'armée, et son autre contemporain, le général de Ladmirault, qui commandait le corps d'armée, songent à lui, et le font arriver du fond de sa chère Marche, où

il avait déjà repris les sabots. — Il paraît, prend le commandement de la division, et Bécon est enlevé à la baïonnette. L'enceinte continue des fortifications, ainsi découverte, est bientôt occupée par nos troupes, mais la butte Montmartre est là, hérissée de défenses et garnie de feux terribles. Le général forme ses colonnes d'attaque, et, se portant à la tête de la première, il fait éclater ces mots, adressés au colonel qui la commandait : « Colonel P..., rappelez-vous que vous êtes mal sorti de Metz, et tâchez de bien rentrer dans Paris ! » Ainsi que dit fut fait; quelques moments après, le drapeau rouge était remplacé par le drapeau tricolore sur le Moulin de la Galette, et le général de Laveaucoupet descendait de son cheval pour m'en faire cadeau.

Les mots : « ...Vous êtes mal sorti de Metz », faisaient allusion à une question d'honneur militaire sur laquelle M. de Laveaucoupet demeura d'une intransigeance hautaine et inexorable. Voici ce dont il s'agissait : lors de la capitulation de Metz, on sait que la division Laveaucoupet, glorieusement mutilée à Spicheren, qui formait la garnison, brûla ses drapeaux plutôt que de les rendre; mais on sait moins généralement

qu'une clause du protocole débattu et signé entre les parties contractantes, après avoir établi que l'armée française était prisonnière de guerre et que tous les hommes devaient déposer les armes et se rendre à la merci du vainqueur, portait une clause, dite d'honneur, en vertu de laquelle les officiers qui voudraient en profiter seraient considérés comme prisonniers sur parole, et pourraient, après l'évacuation de la ville, y demeurer à la disposition de l'autorité militaire allemande, qui procéderait ensuite par voie d'appel à leur internement. — Cette clause, qui est comme de style lorsque le vainqueur veut rendre hommage à la valeur du vaincu, avait été portée à la connaissance de l'armée par la voie de l'ordre; tous les officiers sans troupe et la plupart des officiers de troupe en acceptèrent le bénéfice. Mais un trop grand nombre, se ravisant ensuite au mépris des coutumes de la guerre, profitèrent de la levée de l'investissement et de la confiance qui avait été mise en leur loyauté, pour se rapatrier à la faveur de déguisements ou même en tenue militaire, sans que les postes prussiens fissent autre chose à ceux-ci que de leur rendre les honneurs. D'aucuns même donnèrent sur le moment cette facile évasion pour une prouesse, et presque tous prirent ainsi, pendant la suite d'une guerre à la continuation de laquelle aucun des prisonniers faits à Metz ne pouvait croire, une avance de

carrière énorme (jusqu'à deux ou trois grades), sur la masse des camarades qui avaient partagé, comme de règle, le sort du soldat.

De là des froissements, des animosités, qui chez beaucoup des anciens prisonniers de guerre étaient sans doute envenimés par le dommage et pour certains par la perte de la carrière, mais qui avait des sources plus hautes chez le vieux général de division prêt à prendre sa retraite avec la grand-croix de la Légion d'Honneur.

Indulgent, comme toujours, pour les petits, jamais il ne voulut revoir ni admettre à une explication ceux des évadés de Metz qu'il retrouvait, après les avoir eus sous ses ordres, parvenus aux grands commandements. — « Je ne vous connais pas, Monsieur », fut la seule réponse que reçurent de lui ceux d'entre eux qui l'abordèrent dans les parages de l'*Hôtel des Réservoirs,* où les anciens chefs de l'armée du Rhin, rentrant de captivité, se rencontraient avec les jeunes généraux de la Défense nationale. « Je ne vous connais pas, Monsieur », — et tout était dit. Car il pensait, suivant une de ses expressions de terroir familières, que « quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite ». ...Et l'eau bénite qu'il distribuait n'était pas de l'eau bénite de Cour !

En voici un témoignage, non plus, cette fois, sur le terrain militaire, mais sur le terrain politique.

C'était dans une période électorale de ces dernières années : le Comité conservateur de la Creuse avait député un négociateur près du général pour obtenir son nom à mettre en tête de liste; voici la réponse : « Dans ma jeunesse on était royaliste par dévouement, cela venait du cœur; puis on a été monarchiste par intérêt, c'est venu de la tête; aujourd'hui, on est conservateur par peur, cela vient du ventre... Je suis un vieux soldat... Monsieur, vous pouvez rompre. »

Pourtant, il avait cédé à de premières instances et était même venu pour cela de Paris, où un de ses anciens officiers l'avait trouvé un matin en grande presse parce qu'il ne lui restait plus qu'une heure avant le départ « pour faire sa malle et sa profession de foi ». Ce que voyant, l'officier, qui connaissait ses habitudes, avait offert de faire sa malle. — « Non ! faites plutôt ma profession de foi. — Que dois-je mettre? — Mettez que je suis un vieux soldat et que j'ai toujours obéi à la Loi. — Mais, ce n'est plus de cela qu'il s'agit, mon Général; il s'agit de la faire. — Mettez qu'ils... m'ennuient et que je ne veux pas de leur métier. »

La vivacité de ses boutades était légendaire

parmi ses camarades, comme aussi leur originalité. On racontait que, dans sa jeunesse, un employé de bureau l'ayant appelé par son nom patronymique : M. Merle, sans ajouter celui qu'il portait habituellement, et ayant eu le malheur d'ajouter : « Où est-il, cet oiseau-là? » avait senti s'abattre par le guichet sur sa nuque une main formidable, avec ces paroles : « Tu vas sentir sa griffe, polisson ! » — Plus tard, il se retenait mieux vis-à-vis des hommes, par dignité. Mais le mobilier n'était pas toujours épargné. Dans un premier mouvement, aussitôt calmé, il envoyait d'un tour de bras son encrier voler en miettes contre la muraille; puis aussitôt, d'une voix d'enfant : « Allons, qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ! Voilà mon mur tout taché ! » — La promptitude qui avait ce côté juvénile ne l'en servait pas moins merveilleusement dans le commandement. Un jour qu'il maniait une division de quatorze bataillons au champ de manœuvre et que l'État-Major et le commandement ne le comprenaient pas assez vite, on le vit guider l'épée à la main, comme par autant de bonds de cheval, chacun de ces quatorze bataillons comme simultanément, et les faire pivoter pendant deux heures avec une précision parfaite.

Au feu il se jetait dans la mêlée tant qu'il n'y avait pas le commandement. Mais, dès que, pour diriger, il fallait contenir son ardeur, il

étonnait par son sang-froid. — « Je n'ai jamais vu calme pareil », disait son chef d'État-Major, le colonel Billot, au lendemain de Spicheren, — où, pendant une journée, il s'était tenu à cheval, immobile, sur un tertre, au centre de sa Division attaquée par des forces triples.

Autant sa trempe de soldat éclatait au combat et aux exercices militaires, autant sa bonté se découvrait dans les visites aux bivouacs et surtout aux ambulances. Quelles bonnes et presque tendres paroles il faisait entendre alors aux soldats, redressant les faiblesses plutôt d'un mot plaisant que par une remontrance; trouvant des pantoufles dans le sac d'un soldat : « tu as de la chance, mon garçon, d'avoir déjà des pantoufles; moi j'ai bientôt soixante ans, et je n'en ai pas encore. » C'était vrai; jusqu'à sa mort il n'en a pas eu, n'ayant quitté les bottes éperonnées que pour les sabots du pays.

Mais où se livrait le plus l'originalité de son esprit en même temps que l'élévation de ses sentiments et la délicatesse de son cœur, c'est dans les notes qu'il donnait aux officiers comme Inspecteur général. D'un trait imprévu, mais juste sans jamais être caustique, il peignait un

homme et en même temps se peignait lui-même : d'un officier dont il appréciait l'entrain plus que l'équitation, il disait : « Monte trop hardiment à cheval. » De ceux qu'il distinguait pour leur éducation : « Mœurs dignes et élégantes. » Des fils de famille : « Ses parents le soutiennent au service »; car il n'admettait pas que, dans ces conditions, on fît étalage de fortune, lui qui n'avait rien voulu coûter à son père du jour où il avait eu l'épaulette.

« Mœurs dignes et élégantes », telles étaient en effet les siennes; beau cavalier, toujours courtois et empressé près des vieillards et des femmes, il ne souffrait ni la mauvaise compagnie ni le mauvais ton. Si son langage prenait parfois le tour expressif des camps, jamais une imprécation, une vilaine parole ne souilla ses lèvres. Cet homme d'épée était l'opposé d'un soudard; il respectait le nom de son père et craignait Dieu.

Issu, de part et d'autre, de famille chevaleresque, le général en avait conscience et portait cette conscience dans tous les actes de sa vie : très simple lorsqu'il en parlait, il montrait connaître parfaitement sa parenté sans en tirer vanité, mais trouver comme un motif de respect de lui-même dans le respect qu'il portait à sa lignée. Le même sentiment lui faisait apprécier avec un tact extrême le rang des familles semblables à la sienne et ayant fait figure dans l'histoire. Cela ressortait de tous ses récits

comme de toutes ses relations; en autre société, il ne se livrait pas, ne se sentant pas dans son élément. Tandis que les récits de l'armée de Condé et des troupes royales, où son père et ses oncles avaient servi, revenaient le plus volontiers dans sa conversation.

Il était ainsi légitimiste de tradition : tout en n'en faisant aucun étalage, il ne comprenait pas qu'un homme bien né pût être d'un autre bord. Ses goûts, ses façons, ses jugements, tout était inspiré du temps où tout gentilhomme non seulement portait, mais encore maniait l'épée. Dans cet ordre d'idées il ne pardonnait pas les défaillances, les ressentant comme une dérogeance.

S'il avait ce respect pour la mémoire de tous les personnages du vieux temps qui avaient correspondu à son idéal chevaleresque, il avait un culte pour celle de son père. Il l'avait conservé jusqu'à un âge avancé et était déjà général lorsqu'il revenait à la maison du vieil officier retraité, avec les sentiments le plus tendrement et le plus respectueusement filiaux.

On en citerait mille traits, mais celui-ci en dit plus que tout : le général, pour qui le commandement et la vie des camps étaient une

passion, ne voulut jamais, tant que son père vécut, accepter d'autre poste que celui d'une subdivision presque dégarnie de troupes, à Châteauroux, d'où il pouvait en quelques heures de cheval ou de voiture retourner souvent à la maison paternelle.

L'attachement au pays natal entrait aussi pour beaucoup dans ce choix et cette longue persistance dans des conditions indignes de sa valeur militaire et qui faillirent arrêter sa carrière : au-delà des « brandes » du Berry et d'une ceinture de forêts, il apercevait le cadre montueux du pays marchois, qui avait tout son cœur. C'est un trait d'ailleurs de ce pays, qui fournit à l'émigration plus de contingent qu'aucun, que cet amour du sol natal, où presque tous ceux qui l'ont quitté reviennent finir leurs jours — comme le général lui-même dès qu'il en eut le loisir. En vain, toutes ses relations, toutes les activités sociales auxquelles il avait été mêlé devaient-elles le retenir à Paris. Dès que l'éducation et l'établissement de ses enfants ne lui firent plus une nécessité d'y habiter, il retourna au pays, dans la maison natale. Elle était bien simple, presque rustique, à côté d'autres habitations de sa famille. Mais c'était celle qui était échue à son vieux père, comme étant le dernier-né de la famille; c'était là que celui-ci avait vécu, qu'il était mort; le général ne pouvait plus vivre ailleurs et y voulait mou-

rir. Il ne revint plus à Paris; partageant son temps entre les petits services à rendre aux gens de son pays et la lecture des vieux livres de la bibliothèque de famille, il ne voulut plus connaître d'autre horizon que celui de la vallée où il avait fait ses premiers pas, et que, dans les dernières années, il ne parcourait plus que des yeux.

Néanmoins tous les souvenirs de sa vie militaire lui étaient parfaitement présents : il les retraçait avec une lucidité et une précision merveilleuses aux rares visiteurs de sa retraite. Mais ses pieds semblaient rivés au sol qui les avait portés pour la première fois, et qui recélait le tombeau de famille, objet de ses pieuses visites.

Il faisait beau voir avec quelle simplicité le vieux soldat s'agenouillait pour réciter ses prières; mais il n'eût pas fait bon l'y troubler. Plus tard, quand eut sonné pour lui l'heure du repos, ses prières devinrent toujours plus longues et plus fréquentes; si bien que, quand vint le dernier appel, il le trouva prêt.

EN CRIMÉE

— 1856 —

EN CRIMÉE

— (1856) —

I

L'armée d'Orient semblait endormie dans ses quartiers d'hiver devant les ruines de Sébastopol, lorsque je fus embarqué, à destination d'un de ses corps sur un vapeur des Messageries du port de Marseille. Au même bord se trouvait l'État-Major d'une légion polonaise en formation au service de l'Angleterre; son chef, le général Zamoïski, était un gentilhomme à barbe blanche, dont une main mutilée par un coup de sabre dans la dernière révolution complétait l'aspect martial. — Les comtes Zamoïski sont seigneurs dans la région des monts Carpathes sur les confins de la Galicie, où leur dévouement s'exerce encore par des œuvres sociales d'un grand intérêt. Le général avait pour aide de camp un comte Ostrorog, dont j'acquis l'amitié

en lui offrant le képi amarante de mon bon camarade Saint-Balmont, en représailles des emprunts que celui-ci avait faits à ma garde-robe quand nous partagions la même chambre à l'École d'État-Major. — Ces émigrés, demandant des armes à l'Étranger pour rentrer au combat contre l'ennemi héréditaire, avaient une allure de paladins, qui faisait revivre pour moi les récits tragiques de la jeunesse de mes grands-parents sous la Révolution.

Le comte Ostrorog faisait de la musique chaque soir sur le pont du bateau; malgré qu'on fût en hiver, les soirées, comme la mer, étaient belles durant cette traversée de la Méditerranée, où les rivages de Corse, de Sardaigne, d'Italie, ne se laissaient guère perdre de vue et semblaient souriants. Quand ils disparaissaient avec la clarté du jour, leur voisinage était encore décelé par les feux des volcans, le Vésuve, le Stromboli, l'Etna.

On fit escale à Messine par une chaleur d'été; le drapeau blanc y flottait alors, mais la paix n'y régnait pas pour cela : le pays était travaillé par des menées révolutionnaires ; en même temps, la vie religieuse y paraissait intense, — à en juger, du moins, par les monuments et les costumes; je ne dirai pas les mœurs, dont la facilité chez une partie de la population se traduisait pour les hôtes de passage par une difficulté à se défendre d'offres trop variées. Il nous

fut pourtant donné d'assister à un spectacle plus édifiant : la prise de voile, dans un couvent noble qui domine la ville, pour la fille d'un des barons siciliens jetés dans les prisons du roi Bomba — comme on l'appelait. — Leur sort à eux nous touchait peu; mais celui, sans doute plus volontaire, de la postulante excita un frémissement de révolte chez plus d'un des témoins de hasard débarqués du bateau, lorsqu'ils virent tomber sa riche parure et sa chevelure pour l'imposition du linceul. Pourtant, parmi eux, plus d'un aussi faisait au même moment le sacrifice de la vie avec moins de réflexion et de préparation, et pour moins d'idéal.

L'insouciance n'était d'ailleurs pas la même chez tous : ainsi, l'un d'eux m'avait dit, quelques jours auparavant, qu'il mourrait en arrivant; son pressentiment se vérifia; il venait prendre au régiment la place de son frère enseveli dans une explosion lors de l'assaut de Malakoff, et voulait rechercher ses restes. A la suite de l'opération, il fut pris du typhus, et l'on réunit les deux corps dans un cercueil en planchettes fournies par des boîtes à biscuits, pour leur rendre les derniers honneurs.

Le soleil, qui dardait sur le détroit de Messine, ne pouvait manquer de soulever un orage, suivi d'une telle tempête par le travers de l'Adriatique, que j'en perdis connaissance; je ne revins à moi qu'en vue du Pirée, avec la sur-

prise désagréable de me trouver allégé, par mes voisins de couchette, de quelques louis provenant de l'indemnité de l'entrée en campagne, que je portais cependant prudemment dans une ceinture sous mes vêtements. Aussi, l'escale d'Athènes fut-elle consacrée uniquement à ma visite de l'Acropole et du Parthénon, faite dans un esprit d'économie autant que de religion classique. D'ailleurs, la population se montrait beaucoup moins accorte que celle de la Sicile : les hommes nous jetaient des regards furieux, et les femmes, qui pis est, ne nous regardaient pas, pour nous punir d'aller au secours des Turcs.

Une fois rembarqués, quelle belle navigation fut pour nous celle des flots bleus du Péloponèse, parmi ses îles couleur d'aurore, dont les noms semblaient amis tant ils étaient familiers ! La dernière de ces réminiscences s'éveilla devant « les champs où fut Troie ». Puis le bateau des Messageries nous déposa à l'entrée de la Corne d'Or, devant ce splendide amphithéâtre de Constantinople, couronné par les tours historiques de Sainte-Sophie, converties en minarets. Une foule bigarrée grouillait sur le pont de bateaux, où il fallait se frayer un chemin par des bourrades dont se réjouissaient les portefaix qui les recevaient, mais aussi se garer de celles des eunuques escortant les litières de femmes emmaillotées, comme celles que dans

nos villes d'eaux on ramène du bain. Voilà le premier tableau qu'offrait la cité demi-asiatique.

Après les Arnautes, les eunuques et les femmes, viennent s'ajouter aux souvenirs les chevaux et les chiens : non pas qu'ils y soient de races bien distinctes, mais par le trait qu'ils donnent aux mœurs : les premiers, petits *caïdars* de la taille de nos ânes, stationnant par bandes dans les carrefours, comme ailleurs les fiacres, servent au même usage. On les enfourche, on donne quelques piastres au négrillon qui les garde, puis on part en trottinant, si on est musulman, en galopaillant si l'on est plus vif, dans telle direction que ce soit : une fois arrivé, on lâche la monture et on croit qu'elle revient d'elle-même au lancer. C'est une application très pratique de la bienfaisante doctrine du probabilisme.

Quant aux chiens, sorte de mâtins aux mœurs et au poil rudes, ils se confondent, le jour, avec la poussière des rues où ils sont vautrés. Mais la nuit venue, ils en prennent la garde, et malheur à qui s'aventure à forcer le passage qu'ils défendent : des aboiements furieux retentissent comme un appel qui les réunit, de proche en proche, de tous les quartiers de la ville, sur le point disputé, où ils n'hésitent pas à se jeter sur l'homme. C'était un de nos plaisirs du soir, dans cette ville où il n'en existait pas d'autres à prendre en commun, que de nous réunir entre

camarades pour livrer ces batailles. On se formait en triangle hérissé de fer comme jadis la phalange macédonienne, et l'on marchait à la rencontre de la meute jusqu'à ce que l'on eût reçu l'assaut sur la pointe des sabres. Il ne fallait pas se laisser entamer : on n'en fût pas revenu. Puis on battait en retraite, dans le même ordre serré, jusqu'à l'hôtellerie où l'on se barricadait. — Si toutefois on peut qualifier d'hôtellerie des caravansérails où l'on mangeait et dormait sur les mêmes banquettes dans l'âcre fumée du tabac, au milieu de matelots, de marchands, de Grecs, de Juifs, d'Arméniens qui tiennent de l'un et de l'autre, et de l'écume des ports de toutes les Échelles du Levant.

Nos moyens, les miens surtout depuis l'accident de la traversée, ne nous permettaient pas de retrouver les habitudes européennes dans le haut quartier de Péra. Il est, si je me le rappelle bien, séparé de Galata, le quartier du port, par un vaste cimetière dont les cyprès dessinaient avec ceux de Scutari, sur la route d'Asie, le cadre mélancolique de cet amas extraordinaire de splendeur, de ruines et de masures sordides qu'était alors Constantinople.

Enfin, après une huitaine de ce séjour plutôt malsain, un bâtiment de guerre nous porta sur la mer Noire et nous fit apercevoir, un beau matin, tranchant par la blancheur de la neige sur la teinte sombre des nuages et des flots, la ligne rocheuse des côtes de la Crimée. A mesure

qu'on approchait, on entendait par intervalles gronder le canon, on distinguait quelques ruines d'anciens forts ou d'ouvrages récents, quelques fumées de bivouac ou d'incendie; puis des navires, les uns à moitié coulés ou désemparés dans la rade de Sébastopol, les autres se pressant dans celle de Kamiesch.

Ce fut là qu'on nous débarqua, et que, se serrant peut-être une dernière fois la main, chacun des arrivants prit tant bien que mal, en se renseignant près des convoyeurs, le chemin des campements où il devait rejoindre son régiment. Nous ne rejoignîmes pas ce même jour, mon bon ami Bossan et moi, qui avions choisi des corps formant brigade ensemble : un abri hospitalier, fourni par un général à la demande de son aide de camp, nous fit apprécier la valeur d'une peau de mouton jetée sur le sol d'une baraque. Je ne sais si cette veillée des armes se passa de même pour tous les camarades, mais j'en sais au moins un pour qui elle ne fut pas sans mélancolie : la dure couche sur laquelle le sommeil ne s'abattait pas laissait regretter les banquettes de l'auberge « all' Ancora », et d'autres choses plus lointaines sur lesquelles il est inutile de s'étendre ici. Mais, le lendemain matin, le galop de deux *caïdars* [1], fournis par l'écurie de notre bon hôte, nous remit en selle et nous

1 On appelait communément ainsi des doubles poneys qui venaient probablement de la Tartarie. C'est peut-être une altération de *couider*, en arabe, « petit (cheval) vigoureux ».

porta gaillardement aux postes assignés par nos lettres de service.

II

Mes premières armes se firent ainsi au 6e *Léger*, devenu récemment 81e de ligne. Ce fut son drapeau qui reçut mon premier serment, et devant lequel je mis pour la première fois l'épée au clair, pour être reconnu dans mon grade et reçu dans mon emploi par la troupe sous les armes. Elle n'est pas banale, cette petite cérémonie militaire, quand elle s'accomplit, tambour battant et clairon sonnant, en vue des lignes ennemies. La formule rituelle en est à retenir : « Vous reconnaîtrez M... pour votre lieutenant et vous lui obéirez dans tout ce qu'il vous commandera pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires. » — On eût trouvé en ce temps-là, dans les règlements militaires, les honneurs à rendre au Saint-Sacrement, et l'on n'y trouvait encore rien qui permette de crocheter des portes de couvent. — C'est ce qui faisait la dignité du métier.

Au régiment où j'étais incorporé ainsi, on portait encore la tenue et on conservait les habitudes de l'infanterie légère, qui venait d'être fondue dans la ligne : le collet jaune et le bouton

d'argent, le commandement : « Carabiniers en avant », quand il s'adressait à une compagnie d'élite. Placé comme sous-lieutenant stagiaire d'État-Major à la suite d'une de ces compagnies, je ne manquais pas à cette tradition, non plus qu'à celle de faire ressortir pour ces carabiniers le devoir d'honneur qui correspondait pour eux au privilège de « porter la mouche ». Privilège que je partageais d'ailleurs en droit plus qu'en fait, car j'étais encore imberbe.

Nous n'en faisions pas moins bon ménage, et je n'ai pas souvenir d'un acte, d'un mouvement d'insubordination de la part de ces braves gens qui étaient tous mes aînés, les sous-officiers surtout, et parmi lesquels beaucoup de remplaçants. Le lieutenant de la compagnie en était un.

Le capitaine, vieil officier qui touchait à la retraite, m'avait fait deux seules recommandations : l'une, d'une application immédiate, de ne pas m'occuper de ses grenadiers; l'autre, éventuelle seulement, au cas où nous serions rapatriés ensemble, de ne pas m'occuper davantage de sa femme. — Il y avait sous cette recommandation un roman qu'il m'exposa lui-même. Né gentilhomme et pauvre, il s'était trouvé, au début de la carrière, la charge d'une orpheline qui venait de naître d'une sœur aînée, et n'avait aperçu d'autre moyen de pourvoir un jour à son entretien que de chercher aux colonies, sinon fortune, du moins une solde moins chétive que

celle de France. L'enfant avait grandi; le couvent qui l'avait recueillie la lui avait rendue; faute de savoir qu'en faire, il l'avait épousée. Puis, un jour de service où il était rentré trop tôt chez lui, il s'y était trouvé remplacé par son sous-lieutenant. — Alors il avait réintégré l'infidèle au couvent. « Mais, disait-il, ce n'est pas la faute de la pauvre petite, j'étais trop vieux pour elle; il faudra bien que je la reprenne, mais il ne faudra pas qu'on la dérange encore. »

Il était bon, ce vieux soldat, qui ajoutait tristement : « J'ai appris comme d'autres à dire : mon Dieu, mon Roi, ma Dame! Pourtant, mon Roi n'est plus; ma Dame m'a trahi... et mon Dieu l'a laissé faire. » Il avait des délicatesses singulières autant que singulièrement placées : il s'était façonné un *gourbi,* cabane en branchages, à destination spéciale, tandis que les camarades n'avaient pour ressources que cette fosse commune qu'on appelle dans les camps du joli nom de « feuillée ». Un jour donc, montrant de loin l'aumônier de la Division qui s'y acheminait, il me dit : « Ce n'est pas convenable qu'un homme de Dieu aille là avec les soldats; il faut qu'il vienne à la mienne. Mais moi je n'ai plus l'habitude de parler à ce monde-là; vous qui êtes un fils de famille, allez le lui offrir gentiment de ma part. »

C'est comme cela que je fis connaissance avec le P. de Bengy. Le lien qui s'était établi ainsi

entre cet homme de Dieu, comme disait mon capitaine, et moi, dura si bien, qu'en recueillant ses restes à Belleville, on trouva sur son corps criblé de balles par les Fédérés une lettre que je lui avais écrite, jaunie par le temps dans son portefeuille.

Revenant au capitaine de N..., il n'était pas seul de cette trempe fruste, mais loyale, qui fournissait à l'armée d'alors des cadres, on peut le dire, à l'épreuve du feu. Il avait entre autres un camarade, le capitaine Benner, du 7e de ligne, qui n'y allait qu'avec une bêche, devenue dans les combats de tranchée une arme terrible, légendaire pour le Corps de siège.

Ces vieux officiers, sortis lentement du rang, qui ne pouvaient dépasser le grade de capitaine, et se retiraient avec la croix de chevalier, au plus d'officier, étaient la force des cadres de l'armée d'alors. L'égalitarisme, qui veut que tous les officiers soient de même provenance et aient eu la même formation, recevait des faits un démenti éclatant. Mais qu'importent les faits et les intérêts mêmes aux adeptes de cette religion, où l'envie, passant de la catégorie des péchés capitaux dans celle des vertus théologales, devient le ressort de la vie !

Tout autre était le type de notre colonel, le comte Sutton de Clonard, dont la race irlandaise apparaissait, bien qu'il fût roux et de haute stature, dans ses allures de Gascon du

Nord, mais qui avait avec cela beaucoup de commandement. Neveu du maréchal Bugeaud, il avait fait la guerre à son école et en pratiquait la sollicitude pour le soldat. Aussi avait-il réussi à maintenir le moral et la santé du régiment pendant la terrible période de typhus, qui, faisant plus de ravages encore que la défense meurtrière des Russes, avait massé, dans l'étroite bande de terrain sur laquelle les armées alliées étaient cramponnées, plus de monde encore dessous terre que dessus. Ce n'était pas agréable de s'égarer, de nuit surtout, comme il m'arriva, dans une de ces nécropoles converties par les pluies en cloaque, d'où s'exhalaient les miasmes putrides qui en devenaient les pourvoyeurs. Je revenais, cette nuit-là, d'un bal public aux portes de Kamiesch, où des centaines d'officiers français, anglais, piémontais, rivalisaient, dirons-nous, d'empressement autour de quelques cantinières, dont une entre autres avait pris le costume écourté des Écossais. Il faillit en jaillir une grosse flamme du feu de discorde qui couvait entre les deux principales armées; cette imprudente personne s'étant plainte à son mari qu'un Anglais lui avait pris le menton : « Tu n'avais qu'à écrire dessus *Grand Redan,* il ne l'aurait pas pris. » L'éclat de rire qui accueillit cette allusion à un sanglant échec de l'armée anglaise fut contagieux, mais manqua amener un autre éclat. Les deux nations ne s'aimaient

pas : ni les officiers ni la troupe n'étaient de provenance semblable. Les premiers, plus *gentlemen,* la seconde, mieux traitée chez les Anglais, le prenaient de haut avec les Français, ou du moins les tenaient à distance. Ils avaient payé admirablement, ou, pour mieux dire, témérairement, de leur personne en plusieurs affaires, comme à Balaclava, où il avait fallu que leurs alliés les dégageassent. C'est un service qui fait plaisir sur le moment, mais dont on n'aime pas longtemps à être redevable.

Ce nom de Balaclava ne peut passer dans mon souvenir sans en ramener la pensée vers le combattant volontaire, légendaire dans les états-majors d'Afrique et de Crimée, dont je porte le nom. Le colonel de La-Tour-du-Pin s'était jeté dans la chevauchée mortelle de lord Cardigan; il ne trouva pourtant le coup de la mort, au-devant duquel il accourait partout, qu'à l'assaut du fort Malakoff. J'ai rencontré depuis son compagnon de tente d'alors, Paul de Molènes, qui a fait revivre dans ses *Récits d'un soldat* et dans sa *Folie de l'épée* la noble figure de ce bon parent; figure dont l'auréole protégea mes premiers pas dans la carrière. Je leur conserve à tous deux un pieux souvenir.

Au premier rang des hautes personnalités de l'armée près desquelles le nom de La-Tour-du-Pin me valait de l'accueil, était le commandant du corps d'armée, Mac Mahon, dont un état-

major vraiment d'élite rehaussait encore le prestige : on en voit les personnages dans le tableau d'Yvon sur la prise de Malakoff : le colonel Lebrun, qui commanda le XIIe Corps à Bazeilles; le colonel Borel, depuis ministre de la Guerre; le capitaine aide de camp Broye, depuis général de division, et les officiers d'ordonnance comte d'Espeuilles et duc d'Harcourt, dont le premier atteignit aussi les sommets de la carrière, et dont le second laissa dans la vie publique la trace d'un penseur aussi profond qu'ombrageux — si le mot peut rendre l'idée d'une simplicité portée à l'excès, qui m'avait attiré vers lui dès les bancs de Saint-Cyr.

Toutes ces belles relations ne m'empêchèrent pas d'attraper, d'ordre même du Général, une des punitions les plus fortes qui puissent être infligées à un officier; et cela dans des circonstances ridicules : un chien paraissant affamé rôdait autour de ma tente; je dis à mon soldat d'ordonnance de lui jeter du pain afin de nous l'attacher. Le brave garçon comprit qu'il fallait l'attacher, et le poursuivit à cet effet jusqu'à la tente de son propriétaire, le colonel d'un régiment voisin. Celui-ci prit la chose au tragique, n'accepta pas mes excuses, et fit condamner à la prison mon pauvre diable, en même temps que moi aux arrêts de rigueur. On en rit d'ailleurs beaucoup à l'État-Major, où on me surnomma « le tour du pain ». Cela ne m'avait

pas, sur le moment, paru aussi drôle : la discipline a des exigences qui se font sentir plus durement dans les camps qu'en garnison.

La vie, au reste, était rude; la tente était un faible abri contre les frimas d'un long hiver, et il en fallut partager l'étroit espace avec un des rares camarades odieux de caractère que j'aie rencontrés. Nous avions pour tout mobilier chacun une peau de mouton pour couche, et entre nous deux l'usage commun d'une grande gamelle pour les ablutions les plus variées. Le confortable était représenté par un âtre creusé en terre, où fumaient quelques racines arrachées à grand'peine, par des corvées, au sol gelé. Ces corvées, que l'on appelait « aux souches », alternaient avec l'exercice, dans lequel on nous entretenait avec raison, et avec les gardes que l'on montait, soit au poste de police du camp, soit aux avant-postes. Ceux-ci étaient placés aux pieds des monts Fedioukin, que couronnaient nos camps, afin de surveiller le passage de la rivière — la Tchernaia — dont l'eau noire nous séparait des camps russes. L'armée d'observation qui les fournissait échangeait bien avec les nôtres quelques volées de canon pardessus les avant-postes, ou tenait ceux-ci en alerte par des pointes de Cosaques; mais c'était tout : les deux armées s'observaient, lasses comme deux coqs après un combat, et ne parurent jamais si contentes que le jour où la pro-

clamation de l'armistice, préliminaire de la paix, leur permit, non plus de fondre l'une sur l'autre, mais l'une aux bras de l'autre, dans cette coulée où l'herbe printanière venait à peine de faire disparaître les traces de la lutte et les reliefs des tombes. Le soldat est ainsi fait; c'est son honneur de se battre sans haine comme sans crainte.

La première de ces effusions naïves eut lieu au lendemain du 14 mars, jour où le télégraphe nous signala la naissance du Prince impérial. On avait improvisé des courses de chevaux dans le fond de la vallée susdite; et un sportsman très connu alors, Artus Talon, qui portait le dolman rouge du 4e hussards, fut envoyé y inviter l'État-Major russe, qui nous observait curieusement du haut des berges opposées.

Rien de pareil à ces effusions..... de vin de Champagne ne se vit du côté des camps anglais; il sembla que, d'un coup de baguette, les rôles des belligérants eussent été changés : d'un côté, les Français et les Russes; de l'autre, les Anglais, les Turcs et les Piémontais. Ceux-ci ne frayaient avec personne; mais leur division, commandée par La Marmora avec sa rigidité proverbiale, s'apprêtait à fournir bientôt les cadres de l'armée italienne.

En effet, trois ans seulement, jour pour jour, séparent celui de la clôture de la guerre d'Orient, où je fraternisais avec les camarades en capote

verte, de celui où je fus promu capitaine à vingt-quatre ans pour marcher contre les habits blancs. Et c'est des petites mains du Prince impérial, dont on fêtait l'anniversaire, que, pas bien longtemps plus tard, je reçus l'étoile de la Légion d'Honneur.

C'étaient là de jolis débuts, auxquels la suite de ma carrière ne répondit guère : *sic transit gloria mundi.* Si ç'a été une déception, elle ne m'a néanmoins pas laissé d'amertume, ayant été fait du même bois que ces vieux gentilshommes d'antan, qui, après de bien autres services que les miens, rentraient contents dans leurs foyers, capitaines et chevaliers de Saint-Louis.

Depuis, on a fabriqué dans les Écoles de guerre des officiers plus instruits, qui, attachant peut-être à l'acquis de laborieuses études l'idée d'un mérite excessif, ont fait fi de la protection de la Veuve Levrault — comme on disait du gros qui passait « l'annuaire sous le bras » à l'ancienneté, sans avoir connu les mirages du tableau d'avancement. Il faut, en réalité, des uns et des autres : des premiers pour préparer l'action; des seconds pour la soutenir, — et plus de ceux-ci que de ceux-là.

III

Les dispositions de rembarquement étaient prises pour notre armée d'Orient. Les combattants avaient fraternisé, sous leurs drapeaux réconciliés, en une splendide revue, dont les honneurs avaient été faits au général russe Luders par le maréchal Pélissier. Nous campions sur le rivage, sous la petite tente, quand la fantaisie me vint d'acheter pour quelques écus un des chevaux qu'on y vendait comme des moutons, parce que le fret de retour excédait 800 francs. Puis, en si bel équipage, de m'associer à deux camarades — l'inséparable Bossan et l'ami Harcourt — pour pousser une pointe à l'intérieur des terres de la presqu'île jusqu'à Batchi-Seraï, la capitale du pays tartare.

Couverts par une permission de quarante-huit heures, nous partîmes un matin avant l'aube pour gagner la côte méridionale par le col de Phoros, tournant ainsi les camps russes que nous n'aurions pu traverser, afin de nous rabattre ensuite au nord, derrière leurs lignes, sur les passages qu'ils interceptaient. C'était une stratégie savante, qui faillit comme souvent fort mal tourner, parce que, quand on tourne, on est soi-même coupé de sa ligne. Mais n'antici-

pons pas, car la journée, qui devait mal finir, commença radieuse.

Nous nous enfonçâmes d'abord avec bonheur dans des vallons boisés, — il y avait si longtemps que nous n'avions vu, en fait de bois, que des souches, — puis nous nous élevâmes progressivement à travers la forêt jusqu'au col de Phoros, ainsi nommé sans doute parce qu'il est comme foré dans le flanc rocheux d'un promontoire, qui termine à pic sur la mer l'arête osseuse de la presqu'île Cimmérienne. Ce fut un merveilleux tableau qui se déroula dès que nous eûmes franchi la porte : en demi-cercle autour de nous, mais à des centaines de mètres en contre-bas, la mer bleue étincelait, se mouchetant d'écume blanche contre les rochers noirs que nous surplombions; au-dessus de nous, au lieu des falaises pelées de la Tchernaia, des pins superbes grimpaient verdoyants jusqu'au bleu du ciel; et dans un coin du tableau, au bord du rivage, s'étalaient les blanches bâtisses du petit port de Yalta et de la résidence princière des Woronzow. Un trot allègre nous y eut bientôt portés, quoique ce fût encore loin; — qu'on excuse ce souvenir, — nous fîmes un fameux déjeuner : sur la table, une nappe blanche, du beurre et des radis; le reste, je ne m'en souviens pas. Mais il y avait si longtemps que nous n'avions vu ni nappe, ni beurre, ni radis ! Ce n'est pas tout : les bons aubergistes qui

nous servaient étaient des colons français, que le feld-maréchal Woronzow, au retour de la campagne de France de 1814, avait implantés sur son domaine avec des plants de Bourgogne. Plants et planteurs avaient provigné en ce site enchanteur, qui est pour les Russes le pendant de notre « Côte d'azur ». Et la joie qu'éprouvaient ces braves gens à entendre de nouveau leur langue dépassait encore le nôtre de la rencontrer sur ce lointain rivage.

Mais il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter quand on poursuit un but; et le nôtre, la ville tartare, était encore à une marche de là. Il fallait tourner à angle droit dans l'intérieur des terres. Nous y arrivâmes pourtant au crépuscule, et fîmes admettre, d'un air vainqueur, nos chevaux demi-fourbus dans une vaste hôtellerie où nous devions souper et coucher. Les rues, encore plus misérables que celles des bas quartiers de Constantinople, étaient remplies de gens accoutrés de peaux d'astrakan et ressemblant à des panoplies d'arsenal avec leurs cartouchières, leurs pistolets, leurs cimeterres. C'étaient des Cosaques musulmans; leurs attitudes farouches sur notre passage nous disaient clairement « chiens de chrétiens ! » Autre trait caractéristique d'un peuple musulman, la réclusion des femmes, dont il était d'autant plus difficile d'approcher qu'elles n'étaient pas voilées, mais fort joliment vêtues plutôt à la

grecque : vestes brodées ouvertes et larges pantalons serrés à la cheville. L'aubaine de ces gracieuses apparitions ne nous échut même que grâce au tumulte d'une noce que l'on célébrait bruyamment. A la nuit nous rentrâmes souper dans une petite pièce, à côté de laquelle une autre plus vaste avait été envahie par des officiers anglais, touristes militaires comme nous, mais aussi bien accueillis que nous l'étions peu. Nous ne parvenions même pas à nous faire servir, quand un beau jeune homme, superbe sous l'habit rouge, fit irruption dans notre salle en nous criant : « Je vous déteste, mais nous sommes alliés; et je vous préviens que vous devez être assaillis et massacrés cette nuit. »

L'avis était bon quoique rude, car, à peine avions-nous en conséquence ressellé et fait mine de régler, que les portes de la cour furent refermées sur nous et qu'une rumeur menaçante s'éleva du dehors : on marchait contre nous. Une vigoureuse poussée donnée dans les vieux ais par le bon chasseur d'Harcourt que nous avions emmené, et le canon du pistolet présenté à tout venant, suffirent heureusement à nous frayer la route; mais il n'était que temps ! Notre malgracieux mais loyal camarade nous avait sauvé la vie.

Au cours de cette vie, j'ai presque toujours reconnu dans l'officier anglais les deux mêmes traits : l'antinomie dans la disposition et la

loyauté dans les rapports. Dans les relations politiques, le premier trait reste, et il n'y a plus de place pour le second.

Nous voici donc de nouveau en cavalcade nocturne; non plus, comme la veille, en pays conquis, sur des chevaux frais, mais fatigués, égarés et sans vivres. Toute la journée, on marcha ainsi à l'ouest dans la forêt, évitant les rencontres et souffrant la faim. Bossan, pour nous remonter le moral, ne trouvait rien de mieux que de s'extasier sur l'eau claire des fontaines, où nous nous désaltérions faute de plus : cela m'agaçait, n'étant pas buveur d'eau. On avait fait des heures sur le plateau intérieur, quand on en atteignit le bord escarpé à pic sur la vallée qu'il nous fallait reprendre : nul col ne s'offre; mes compagnons se laissent glisser en se tenant aux branches; les chevaux, qui n'ont pas la même ressource, roulent lourdement dans la brousse. Ils doivent être tués, mais cela n'altère pas le sang-froid d'Harcourt, à qui ils appartenaient. « Tu vois bien, fait-il, en voilà un de passé ! » Et, entendant un second craquement : « Et voici l'autre ! » Cela m'irrita, et je m'éloignai en le traitant de fantassin, ce qui n'était pas un compliment pour un Chasseur à pied.

Enfin, je trouvai une rampe, et je poursuivais ma route solitaire, quand, dans une clairière, je retrouvai mes compagnons, bêtes et gens,

se désaltérant. J'eusse été content, si Bossan n'eût eu le malheur de m'appeler à goûter « cette bonne eau ». C'en était trop pour ma patience épuisée par les privations. Je le lui déclarai, et mis le sabre à la main... Harcourt me désarma, et nous rentrâmes, Bossan et moi, dans une amitié qui, mise à d'autres épreuves, ne s'est pas démentie depuis un demi-siècle.

Pour montrer à quel point il était bon, cet ami avec qui je voulus me couper la gorge parce que j'avais faim, il suffit de conter qu'une nuit, au camp, par un violent ouragan, je vis la tente, que je partageais avec mon cheval à ce moment-là, se coucher sur son bâton comme prête d'être abattue par le vent : ne me sentant pas la force d'y parer, je me résignais à l'événement, quand je vis le bâton se redresser sous l'effort extérieur de bras inconnus, et j'entendis sous une pluie battante replanter les piquets. C'était un vrai tour de force de Bossan, qui en avait, en effet, une extraordinaire. S'inquiétant de l'accident qui pouvait m'arriver, il s'était échappé de son camp par cette noire nuit d'orage, pour m'apporter au besoin son secours sans pour cela me réveiller... Il y avait des tendresses de mère dans le cœur de ce superbe soldat, de cet incomparable ami.

A côté du nom de Bossan, je ne peux manquer d'inscrire, avant de quitter le souvenir de mes premières armes, celui de notre ami commun,

Guioth, qui, sorti de l'École avec nous, eut l'honneur de devenir aide de camp du Duc d'Aumale, puis plume blanche. Toute notre jeunesse militaire tint dans les mêmes pages : à Saint-Cyr, sous les jolis galons de fourrier, on nous prenait l'un pour l'autre. Je parle de Guioth, Bossan étant sergent-major. Sur la rive d'Afrique, il fut le premier camarade qui me reçut; comme un soir de bataille, à Metz, ce fut lui qui me recueillit et me réconforta autant que possible en un pareil moment. Mais les images douloureuses viendront à leur tour. J'étais alors tout à la jouissance de me sentir soldat, pour avoir partagé, non les dangers, mais les souffrances du soldat. Celles-ci finissaient et la vie nous apparaissait en rose : les dernières soirées avant le retour nous réunissaient le plus souvent au port d'embarquement — Kamiesch — chez la mère Désanglois, établissement du genre « beuglant », où toutes les armes et presque toutes les armées fraternisaient, tout en rivalisant de galanterie près de quelques *bachi-bozouks* (cavaliers irréguliers) féminins, venus bravement des ports de la Méditerranée nous apporter aux plus mauvais jours quelques bouffées de gaieté. C'était plutôt par reconnaissance que nous en allions prendre congé dans ces dernières heures de l'armée d'Orient; d'autres attraits étaient en perspective pour nous au bout de la traversée de rapatriement. Favorisée

par un temps superbe, quoique faite lentement, sur un voilier de l'État aussi vieux que son nom, *le Trident,* elle me laisse le souvenir du bercement des flots sous un soleil radieux ou par des nuits sereines, qu'on abrégeait en se réunissant sur le pont pour envoyer en chœur aux étoiles la barcarolle coutumière : « Vers les rives de France, voguons en chantant »...

EN ITALIE

— 1859 —

EN ITALIE

— 1859 —

Quand s'ouvrit la campagne d'Italie, j'étais capitaine à l'État-Major de la plus belle division qui ait jamais franchi les Alpes — n'en déplaise à Annibal et au Premier Consul.

Ses généraux s'appelaient Bourbaki, Trochu, Ducrot. Ils vivaient ensemble comme des frères, nous faisaient vivre avec eux; nous buvions leurs paroles — ils n'en étaient pas avares — et nous les aimions bien.

C'était d'avance une fête que d'aller batailler ainsi. Non que la cause italienne ne nous prît un peu à la gorge par l'âcreté d'une certaine odeur démocratique; mais si nos chefs la ressentaient, ils n'en paraissaient pas incommodés; et nous, nous n'y pensions pas trop. On pensait si peu dans ce temps-là et à l'âge que j'avais alors, et l'on sait toujours si peu pourquoi l'on se bat ! D'ailleurs cela ne regarde pas le soldat, qui a bien assez à songer à se débrouil-

ler pour se faire finalement casser la tête à l'ennemi, sans se l'être cassée d'avance à chercher d'où vient qu'il y a un ennemi.

Je chevauchais donc un beau matin par le col du mont Genèvre. Songeant tout autrement qu'à ces questions oiseuses, quand, à cette limite de la frontière qu'on ne franchit jamais sans laisser une pensée en arrière, m'apparut un grand édifice, aussi triste que son cadre de neiges éternelles, mais ouvrant sa large porte sous un vieux cartouche blasonné aux armes de ma famille.

C'était l'hospice fondé jadis par le dauphin Humbert II qui me donnait ainsi le salut de bienvenue aux abords de la terre étrangère.

Bientôt la vallée s'ouvrit sur l'Italie, et il me semblait retrouver dans les caresses d'une brise attiédie les effluves des rives napolitaines, qui me restaient en souvenir des traversées de Crimée.

Ah ! que de fois depuis j'ai éprouvé en descendant les Alpes cette douce sensation ! Que de fois aussi j'ai senti au retour le froid de la montagne, recueilli honteusement les dernières petites feuilles du pays aimé qu'un souffle d'automne poussait sous ma main, — et finalement n'en ai rien conservé qu'un peu trop de mémoire.

Mais, pour en revenir aux sourires du début, il me faut consigner encore l'accueil empressé

du premier officier sarde à qui je me présentai. Il me prenait, à ma mine si jeune sous mes belles épaulettes doubles, pour un prince de je ne sais quel sang couronné; la plaisanterie m'en suivit longtemps.

Il y avait de bonnes gens et de doux instincts chez ce peuple qui croyait alors nous avoir appelés... Un jour qu'en mesurant un champ à faucher j'y cueillais des fleurs, pour remplacer près d'un camarade marié le bouquet qui allait faire défaut pour la première fois à sa fête, je fus aperçu par une femme de la campagne, et, tant que je restai dans le cantonnement, chaque soir un bouquet était glissé dans ma chambre.

La fenêtre de cette chambre ouvrait sur la vallée du Pô, dont le cours séparait seul les belligérants; le soir, je m'y accoudais, ému devant la beauté de cette plaine lombarde, dont la riche parure recélait sans les trahir les avant-postes des deux armées prêtes à s'entrechoquer, tandis que la sérénité de la nature envahissait l'âme, dominant de la grande puissance des œuvres de Dieu les violences des hommes et le faible crépitement des coups de feu qu'échangeaient les sentinelles perdues.

Elles étaient d'ailleurs fort au guet, les sentinelles autrichiennes, et, dès que, dans notre service de ronde le long des rives, le cavalier franchissait la digue protectrice, un coup de feu le saluait. Cela n'empêchait pas les paisibles

travaux de la campagne; la cueillette des mûriers, entre autres, dans laquelle de belles paysannes court vêtues remplaçaient bravement les hommes enrôlés, nous distrayait par ses perspectives aériennes de celle du péril.

J'avais beaucoup de goût, paraît-il, pour ce genre de sport bigarré qui me faisait battre l'estrade, car bientôt mon chef d'État-Major m'invita sèchement à me tenir « au bureau », comme le faisaient nos camarades.

Il ne lui en prit pas très bien; car, à quelques jours de là, par une nuit d'orage bien noire, une alerte éclata dans nos cantonnements; les Autrichiens auraient tenté de franchir le fleuve. « Vite à cheval, Messieurs; courez aux troupes, réunissez-les, guidez-les, etc., etc... »

Ainsi fut dit, mais ne fut pas fait : pas un de nous, à commencer par le chef, ne sut plus, après cinq minutes de course, où il était; les troupes encore moins : elles se rassurèrent en échangeant entre elles leur feu; bref, cette affaire de nuit ne nous coûta que deux canons si bien embourbés qu'il fallut les abandonner. Quant à l'ennemi, il pleuvait heureusement pour lui comme pour nous, et il en avait profité pour ne pas tenter le moindre mouvement.

Quand le jour parut, il montra quelques-uns des nôtres un peu confus et il m'inspira quelques doutes.

Tout n'est pas gai à la guerre; et il s'y pro-

duit des impressions nerveuses auxquelles tous les cœurs n'échappent pas. De celles-ci fut remplie pour moi la soirée où les Piémontais forcèrent le passage de la Sésia. Encore cette fois, un orage s'abattait avec la nuit sur nos bivouacs hâtifs, et le grondement du canon répondant à la foudre m'inspirait ce soir-là une certaine horreur.

Mais si jamais combat parut brillant, ce fut le lendemain, 31 mai, à Palestro.

Je vois encore, par cette lumière charmante du matin, le 3e zouaves s'ébranlant en colonne contre la batterie autrichienne. La salve partit à quatre cents pas : la tête de colonne tomba... Le reste eut un mouvement de reflux comme l'ondulation d'un serpent qui se replie. « Par le flanc ! A la baïonnette ! » crièrent les officiers. Leurs sabres brillèrent; les clairons sonnèrent, et il n'y eut plus d'Autrichiens... Ils étaient cloués sur leurs pièces, culbutés dans le canal, poursuivis dans les bocages. Le régiment n'avait perdu que quatre-vingts zouaves.

Ce fut le premier champ de bataille que vit l'Empereur : le général Bourbaki le lui fit visiter. « J'ai eu tort, disait mon chef souvent depuis, de vouloir lui montrer la besogne dont il était l'auteur; ça l'a impressionné et lui a fait faire la paix trop tôt. »

Elle ne fut pourtant pas faite si vite que le quatrième jour suivant ne fût celui de Magenta.

Mais auparavant se place dans l'ordre des incidents un détail du métier. J'avais été chargé d'exécuter une reconnaissance sur un périmètre déterminé d'avance, et les deux escadrons divisionnaires avaient dû m'être confiés pour faciliter cette mission. Au moment de monter à cheval, j'obtins que l'un des deux serait maintenu de piquet, sous prétexte de recueillir l'autre s'il était ramené. J'avais d'ailleurs défense d'engager le combat. Inutilement je priai de ne me donner qu'un peloton. Il fallut s'engager en colonne par deux dans un canton délicieusement couvert de haies vives, de bocages, de digues, en un mot de tout ce qui vous prépare aux surprises, mais ne vous en défend pas.

La plus pénible de ces surprises me fut réservée par un champ de blé, que des traces nombreuses m'avaient fait un devoir de fouiller : plus de cent blessés autrichiens s'y étaient dérobés au carnage de l'avant-veille et gisaient perdus dans la paille; consumés par la fièvre, dévorés par la soif, ils ne pouvaient plus appeler, mais tournaient vers nous leurs yeux suppliants pour n'être pas abandonnés à une mort horrible.

En vain le médecin qui nous accompagnait s'en émut; la gangrène était trop avant dans leurs plaies pour ne pas lui imposer cet arrêt : « Il est trop tard pour enlever ces malheureux; cela ajouterait inutilement à leurs souffrances. »

Et nous nous éloignâmes sous leurs regards qui nous poursuivirent longtemps.

D'ailleurs les avant-postes ennemis venaient d'ouvrir le feu sur nous, et il n'y avait pas lieu de risquer des vivants pour enlever des mourants, que les leurs n'avaient pas eu l'humanité de venir chercher, de crainte d'un même sort.

Sous ce feu qui vient d'atteindre à côté de moi un sous-officier, le vieux capitaine murmure de voir ses hommes confiés à ma direction, et proteste contre toute tentative de poursuivre la reconnaissance.

La situation devenait tendue, quand soudain les rayons du soleil levant jaillirent sur la route qui nous était disputée, et exactement dans son axe, éblouissant l'ennemi tant que le disque ne se serait pas détaché de l'horizon. Je saisis cet instant rapide pour me porter en avant au galop, reconnaître à deux cents pas la fusillade, et, me riant de son impuissance momentanée, revenir tranquillement vers l'escadron étonné, l'inviter à rentrer dans nos lignes et poursuivre mon itinéraire avec un hussard de bonne volonté.

Cette dernière partie de la reconnaissance fut alors vite et facilement menée, à un bon trot soutenu qui laisse peu de chances à la balle ennemie. Et ce fut la seule reconnaissance dont j'entendis jamais donner l'ordre dans la division.

Il est vrai que le Commandant du Corps était jaloux à cet endroit de son initiative. Ainsi, le lendemain même, je fus vertement réprimandé par lui, au compte de mon chef, pour m'être laissé rencontrer revenant du combat de Confienza, au canon duquel j'avais été envoyé. Le général Cialdini, qui le livrait, m'en avait d'ailleurs fait les honneurs avec une courtoisie que je dois avouer avoir taxé un instant de prolixité. Tant il est vrai, comme je l'ai éprouvé si souvent depuis, que l'homme n'est pas le même en dehors de son poste de combat que lorsqu'il s'y sent soutenu non seulement par un devoir, mais par une action définie et par la responsabilité de cette action.

Ce n'est pas toujours chose légère, la responsabilité. Je l'éprouvai, peu après, dans la mission que j'avais reçue de guider vers l'attaque d'un village l'artillerie divisionnaire, avec l'instruction de marcher sans désemparer et sans m'inquiéter du soutien des colonnes d'infanterie, qui tentaient par ailleurs un mouvement tournant.

La route indiquée aux batteries était bordée d'un côté par un canal, de l'autre par des cultures impénétrables, et nous approchions du village ennemi, sans qu'un bruit, sans qu'un coup de feu vînt nous signaler la marche de notre infanterie. « Mais, Capitaine ! vous allez faire enlever mes pièces ! me disait le com-

mandant exaspéré. — Soyez tranquille, mon Commandant » ! faisais-je imperturbablement, en apparence du moins.

Soudain, nous entendons une rumeur dans le village; nous y voyons reluire des baïonnettes. C'étaient les nôtres, que l'ennemi n'y avait pas attendus.

Mais l'enchaînement des souvenirs m'a fait dépasser Magenta, et le récit voudrait y revenir.

Au matin de cette journée de bataille, je déjeunais avec un camarade d'un plat de fraises excellentes, quand retentit le premier coup de canon. Vite, je boucle mon sabre, et mon camarade, plus rassis, me dit : « Achevons donc ces bonnes fraises; qui sait si, ce soir, nous vivrons encore pour en manger ! » A six heures, en effet, il était tué.

Le soleil du lendemain éclaira pour moi une partie saisissante du champ de bataille : c'était celle que les grenadiers de la Garde avaient maintenue au prix de durs sacrifices. Bien de grands corps gisaient là, grandis encore par la longue capote noire et les hauts bonnets à poil, donnant au paysage qu'ils émaillaient ainsi l'aspect d'un champ où se sont abattus des corbeaux. Le maréchal Canrobert dictait son rapport assis sur la margelle d'un puits, où le sang français répandu rougissait littéralement ses

bottes. Plus loin, on ne rencontrait plus que des morts autrichiens vêtus de blanc et de bleu, couleurs trop riantes pour leurs figures pâles.

Parmi eux, un pauvre enfant tenait encore à la main un billet déployé; c'était une lettre de sa mère qui l'avait bien recommandé à la Sainte Vierge... Insondables mystères de la Providence... Je ne fis pas bien de lire cette lettre ouverte; j'en fus puni, car j'étais malade et faible ce jour-là, et j'éprouvai un retour plus douloureux vers ma mère, dont on venait également de me remettre une lettre.

Une aimable plaisanterie vint changer le cours de mes idées. Je m'étais étendu pour sommeiller, quand je me sentis soulevé de terre, puis rejeté brusquement par deux hommes qui s'enfuyaient... A côté de moi un trou béant... C'était la corvée des morts qui m'avait pris, à ma mauvaise mine, pour un client, et qui, détrompée en me voyant ouvrir les yeux, craignait de m'avoir froissé. Mes camarades l'avaient laissée faire pour jouir de mon réveil.

Ici se place pour moi un souvenir philosophique que j'ai évoqué, à regret, dans un autre écrit. — Mais quittons le champ de bataille; aussi bien, le soleil, en y surplombant les débris humains, l'a rendu intenable, et nous sommes heureux de l'abandonner aux habitants, auxquels il donna la peste, — pour nous avancer en pays conquis.

Oh ! qu'elle est belle cette Lombardie ! Quelle

terre bénie avec ses moissons, ses vignes, ses mûriers, ses eaux si claires, ses riches villages et ses tranquilles habitants, qui venaient, à chaque passage, nous saluer par la mélodie populaire de ce temps-là ! On y a substitué depuis l'hymne à Garibaldi, avec accompagnement facultatif du cri de : « Mort aux Français ! »

Oui, qu'elle doit être belle cette Italie, pour que ni le temps, ni l'âge, ni l'épreuve, n'aient pu interposer, entre mes impressions d'alors et mes souvenirs survivants d'aujourd'hui, un voile assez épais pour en altérer le prestige et le doux éclat !

Sans doute Dieu l'a voulu ainsi, et a choisi ce peuple italien, en lui confiant la capitale de son Église, pour exercer toujours une royauté sur le monde. Mais, hélas ! que la Rome des Sectaires prenne garde au châtiment de la Jérusalem des Pharisiens !

Nous avancions dans ce beau pays sans rencontrer l'ennemi, qui l'évacuait devant nous pour s'appuyer sur le fameux quadrilatère. Chaque jour j'étais envoyé près du maréchal Canrobert, en quête de ses instructions, et chaque jour il m'accueillait par ces paroles : « Vous êtes bien jeune, Capitaine La-Tour-du-Pin, vous êtes bien jeune ! Écoutez-moi donc deux fois : une fois parce que vous êtes jeune, et une fois parce que c'est le maréchal Canrobert qui vous parle. »

Un matin, j'étais peut-être resté trop long-

temps à l'écouter, si bien qu'avant l'arrivée au gîte nous fûmes surpris par une pluie torrentielle. Vite nous transformons pour les troupes le bivouac en cantonnement; nos soldats se jettent dans les maisons, et après eux nous en faisons autant. Mais nos uniformes étaient devenus des éponges; nos bagages étaient loin, et nous ne trouvons de ressource qu'à nous dépouiller tous dans la grande pièce où nous avions rencontré refuge, pour y faire sécher au feu nos vêtements. L'extrême cordialité de nos rapports permettait cet expédient quelque peu sauvage. Quand soudain apparaît sur le seuil un bel aide de camp du roi de Sardaigne, faisant le salut militaire et cherchant des yeux le Général de division, qui n'avait de rival que moi pour l'air de jeunesse. Notre chef le tira d'embarras en se couvrant la tête de son képi brodé, et lui donna ainsi audience.

Tantôt trempés par les pluies de l'été, mais le plus souvent brûlés par ses ardeurs, nous arrivâmes en vue de Milan, et le lendemain, par une radieuse journée, nos troupes y faisaient leur entrée.

Ah ! quelle fête ! Quelle fête dans les rues, quelle fête aux fenêtres, quelle fête dans les yeux, quelle fête dans les cœurs ! C'était vraiment un peuple qui se levait, rayonnant de vie et de patriotisme !

Pourquoi faut-il que ce misérable esprit dé-

mocratique, si étranger à la douceur des mœurs de l'Italie, y ait été introduit comme un poison par ses romanciers et par ses avocats, tandis que sa vieille noblesse ne se lassait pas de combattre et de souffrir pour la cause de l'indépendance? Pourquoi faut-il que cette belle et juste cause ait été dénaturée par la Révolution, alors qu'elle était née de la tradition? Pourquoi l'Italie n'a-t-elle pas salué sa capitale dans la Rome catholique, au lieu de s'y introduire si misérablement?

Il fallut partir de Milan, car la partie n'était pas encore gagnée, et plus d'un des vainqueurs n'y avait été couronné de fleurs que, comme les victimes antiques, pour le sacrifice.

Nous marchions à une grande bataille, et nous crûmes l'avoir rencontrée dans la vaste plaine découverte qui précède le Mincio. « Quelle chance vous avez pour vos débuts! me disait le capitaine de Molènes, en évoquant le souvenir familier entre nous du chef de ma famille, tué comme volontaire à Sébastopol. Votre cousin a dépensé sa vie à poursuivre une pareille journée. » — « Ce sont nos grands jours de fête, nous disait à son tour le maréchal Canro-

bert; ils sont rares dans une existence militaire : goûtons-les bien ! »

Notre attente ne fut pas longtemps déçue, et encore fallut-il qu'elle se transformât pour nous en surprise : l'histoire redit qu'une armée de 200.000 hommes put en une nuit repasser un fleuve devant nous et nous présenter au lendemain la bataille, sans que nous en ayons eu le soupçon !

Aussi l'on sait comment la partie s'engagea, et cette tactique de hasard fut résumée par ce mot : « Les batailles, c'est comme la confiance : ça se gagne, mais ça ne se commande pas. »

Il avait été impossible, durant cette journée, d'avoir un seul ordre de l'Empereur. Aussi, mon corps d'armée resta-t-il presque jusqu'à la fin en réserve derrière le IVe, qui soutenait le principal effort de l'ennemi.

Fidèle à mes habitudes errantes, et favorisé en cela par un état de maladie, qui avait épuisé mes forces au point que je ne pouvais plus être chargé d'une portion déterminée du service, j'avais gagné le terrain du combat, et j'étais rentré derrière les assaillants dans le village de Médole, des édifices duquel on apercevait toutes les péripéties de la lutte. C'est ainsi que je fus témoin de ces belles charges de cavalerie contre les carrés autrichiens, où périt l'élite de nos chasseurs d'Afrique.

Surexcité par ces tableaux, par l'inaction de

ma division, par la défaillance même de mes forces, il me prit la folle envie d'aller rejoindre cette vaillante troupe et de partager ses combats. Profitant du trouble d'un violent orage et de la lassitude des combattants, je traverse, dans la direction que j'avais relevée, nos lignes d'infanterie, et je tombe, au débouché d'un verger, sur une belle troupe de cavalerie, immobile, casques en tête et grands manteaux blancs. Ces casques m'étonnent, car nous n'avions pas engagé de dragons; puis, ô surprise, les chevaux font face à nos lignes... J'étais passé à l'ennemi.

M'arrêter court, empêcher ma jument de hennir, ramener le manteau sur mon uniforme, tout cela fut bientôt fait. Mais plus longtemps durèrent mes réflexions sur la belle équipée qui m'avait conduit là. Je ne pouvais ni rétrograder sous les balles françaises, ni me dérober autrement aux cavaliers allemands. J'attendis, faute de mieux, et, comme le feu cessa bientôt, je ne songeai qu'à rentrer dans les lignes. Hélas ! il n'y avait plus de lignes, mais leur première ordonnance se dessinait sur le sol par les morts dont elles l'avaient jonché. Partout, en revanche, des petits groupes d'hommes débandés; un chef de bataillon couvert de sang me crie qu'il n'a pas reçu un ordre, un secours, que nous avons été trahis. Un Général de division me demande si j'ai aperçu ses régiments. « Ils me

les ont enlevés bataillon par bataillon, voilà, me dit-il, en me montrant deux cents hommes qui le suivaient, voilà ce qu'ils m'en ont laissé ! » Il désignait ainsi le commandement supérieur, et pleurait à chaudes larmes.

Les tableaux se succédaient multiples et variés dans cet incroyable désordre. Tantôt un blessé, à qui je reprochais de montrer en pleurant sa main mutilée, me répliquait amèrement : « C'est le pain de ma mère que j'ai perdu là ! » Tantôt, j'apercevais deux petits conscrits rapportant un drapeau autrichien et je leur demandais qui l'avait pris : « Eh ! c'est mon camarade et moi ! »

La nuit était venue; pourtant, reconnaissant encore, plutôt à sa silhouette qu'à son visage, un officier d'État-Major, je lui demande avec anxiété des nouvelles de notre camarade, le capitaine de Saint-Balmont, mon compagnon de chambre à l'École et mon meilleur ami. « Oh ! vous allez le trouver au coin de cette haie », me répond-il. Je m'élance pour serrer mon ami dans mes bras, et je ne trouve que son corps inanimé : une balle, la dernière peut-être de la journée, venait de briser sa tête si belle et si joyeuse. La force me manque; lentement, machinalement, sans rendre un dernier devoir à cette dépouille aimée, sans seulement la saluer d'un dernier regard, je repris mon chemin sans autre pensée que celle-ci : « toi aujourd'hui,

moi demain ! » Et je me laissai choir en arrivant au bivouac, pour y rester jusqu'au matin, exténué de fatigue, de faiblesse et d'émotion.

Le lendemain de la bataille de Solférino fut marqué par un épisode fréquent chez les Français victorieux : une panique. La division était heureusement sous les armes pour un appel, quand une rumeur se fait entendre du côté de l'ennemi et croît rapidement en intensité : un nuage de poussière s'élève de la route de Mantoue qui traversait nos camps, et soudain se produit sur cette route la plus terrible des courses de chars qu'un citoyen de l'ancienne Rome ait jamais pu rêver. Nos convois envoyés au relèvement des blessés, nos voitures d'artillerie parties à la recherche des munitions abandonnées, rentraient des avant-postes à une allure désordonnée. Des cris confus et horribles s'élevaient de ce torrent humain : c'étaient ceux des blessés qui versaient dans les fossés ou roulaient sur la route; ceux des conducteurs qui se précipitaient affolés par leurs propres imprécations; ceux des escortes qui hurlaient : « Sauve qui peut ! » Un cavalier de notre fanion répète ce

cri : d'un coup de canne, je lui ferme la bouche, et le général appelle de sa voix vibrante : « A la baïonnette ! » Nous remontons vivement ainsi en sens inverse du courant des fuyards, en lui laissant toutefois son lit bien libre au milieu de nous, car nulle force n'eût résisté à pareil torrent. Il s'écoule, et devant nous la campagne reste ouverte, vide et silencieuse. — La panique était venue de ce qu'une grosse division de cavalerie, envoyée en reconnaissance sur la route de Mantoue, avait opéré son demi-tour par une formation tactique qui exige le doublement d'allure. C'est ainsi qu'avaient été entraînées à une fuite misérable des troupes accoutumées alors à la victoire, comme si la Providence leur eût ménagé là un de ces avertissements qu'elle ne se lasse pas plus de prodiguer que nous de méconnaître.

Pour ne pas rester sur ce triste augure, un dernier et meilleur souvenir : nous venions d'atteindre le Mincio, et au-delà de son eau bleue et de ses rives couvertes d'arbres nous croyons entendre le roulement des voitures d'artillerie et reconnaître les apprêts d'une nouvelle et terrible bataille. Le maréchal Canrobert réunit en conseil ses officiers généraux, et la délibération s'était engagée sur les moyens de forcer le passage du fleuve pour en reconnaître la rive opposée, quand soudain se fit introduire dans le grave conseil un sous-lieutenant de bonne et

fière mine, couvert de vase et ruisselant d'eau. Il venait de la rive gauche du Mincio, disait-il. « Mais c'est impossible ! s'écrie le maréchal, comment aurait-il fait pour aborder cette rive devant l'ennemi? — J'ai passé à la nage en tirant mon cheval, répond mon ami, et j'ai poussé ensuite jusqu'à la plaine découverte : l'ennemi n'y paraît plus guère que par ses vedettes, et le passage est libre. »

Après cet épisode, que l'affection et plus tard le deuil ont gravé dans ma pensée, les souvenirs de la campagne me font à peu près défaut. L'intelligence de ses derniers jours m'échappa non moins que la mémoire, sous l'altération croissante de ma santé. Je ne me rappelle plus guère que d'avoir logé dans la villa d'une famille nombreuse, où trois belles jeunes filles, après m'avoir cédé leur chambre, me trouvèrent si malade qu'elles y firent leur rentrée et la partagèrent avec moi. Était-ce insouciance ou pitié, je ne sais, et ce sont toujours là des distinctions aussi subtiles qu'oiseuses.

Le jour où furent signés les préliminaires de la paix, le médecin venait de déclarer qu'il ne répondait plus de ma vie, et le général Bourbaki prit sur lui de me faire rentrer avec un congé en France, où l'air natal pouvait seul me sauver. J'eus bien de la peine à y arriver, plus de peine peut-être que cela n'en valait. Souvent, la guerre, en abrégeant une existence, n'a fait

que la soustraire à des destinées fatalement malheureuses; pourtant bien peu de gens ont vraiment désiré la mort parmi ceux qui l'ont rencontrée ainsi au seuil des épreuves de la vie.

EN ALGÉRIE

— 1866 —

EN ALGÉRIE

— 1866 —

Une journée de voyage (1).

Ce jour-là, j'étais en route de Constantine vers Alger, où venaient de m'appeler les chances de la vie militaire.

Les étoiles veillaient seules sur la plaine endormie de la Medjana, quand nos chevaux s'ébrouant, nos cavaliers jurant, éveillèrent mon nouvel ami et moi.

Mon nouvel ami était le commandant du *bordj* de Nenni, petit fort d'où, avec huit cavaliers indigènes, il gouvernait et surveillait les vallées où les Mokrani, Montmorency du vieil Atlas, lèvent d'un signe de leurs burnous trois mille chevaux, auxquels les Ben Chérif, descendants du Prophète, sont prêts à joindre pour la guerre sainte autant de fusils kabyles.

(1) Article paru dans la *Revue Catholique et Royaliste.*

Le lieutenant m'avait offert, la veille, sa protection et son hospitalité, à la suite d'un de ces dîners de cabaret qu'on ne rencontrerait plus guère si l'on n'était soldat, mais qu'on aime tant que l'on est jeune d'âge ou d'humeur.

Nous voilà donc chevauchant sur la route encore obscure, ou plutôt dans la direction qui pouvait nous conduire au gîte du soir; car le sabot des petits ânes kabyles a seul tracé de rares sentiers dans cette région sauvage. — Nous causions métier, chances de la prochaine insurrection, souvenirs de la dernière; puis, de souvenirs en souvenirs, nous retrouvions cette radieuse page de notre jeunesse, la campagne d'Italie : le lieutenant de zouaves, alors sous-lieutenant imberbe à la Légion étrangère, était entré à Milan avec quinze cents hommes du régiment; le surlendemain soir, ils s'étaient battus à Marignan par un gros orage; si bien que de la pluie, du tonnerre et de la mitraille, ils n'étaient plus, depuis ce soir-là, que cinq cents à en pouvoir parler; ça ne valait pas les souvenirs de Milan, où les femmes de la patrie italienne avaient jeté leurs fleurs et leurs bras au cou de ceux qui devaient mourir, et même, paraissait-il, de quelques survivants.

...Le discours était beau, et pourtant le lieutenant était triste : à chaque nouvel aspect du chemin le silence le prenait; ses yeux cherchaient ou rencontraient quelque émotion que

j'ignorais; et aussitôt les miens redemandaient aux profils des montagnes et au bleu du ciel les pays lointains où d'autres compagnons de route ont partagé avec moi leurs pensées et habitué mes rêves à les chercher.

Quels que soient les absents, penser à eux est chose aussi douce que triste; et cependant les hommes qui emploient ainsi leurs loisirs sont si rares qu'ils se reconnaissent entre eux tout de suite; sans s'en douter, ils ne savent rien se taire et n'ont pourtant guères à s'apprendre.

Je sus ainsi que, quelques jours auparavant, un autre compagnon plus jeune et plus gracieux que moi avait descendu avec le lieutenant ce sentier du *bordj* que nous remontions ensemble, et que ce compagnon s'appelait Rosine.

Rosine était une enfant qui jouait sur les genoux du sous-lieutenant, son voisin de chambre, lorsqu'il débutait dans sa première garnison. Mais, sous le soleil d'Afrique, l'enfant devint femme plus vite encore que le sous-lieutenant ne devint lieutenant, et le suivit un beau jour dans un petit poste de la Kabylie, sans songer plus que lui au lendemain. Ce lendemain, la dernière insurrection d'Algérie en a fait une date sanglante; et alors, tandis que la jeune fille reposait sous la tente, l'homme qui avait veillé toute la nuit, ses pistolets armés, se glissait doucement, le matin venu, au-devant du *goum* à la tête duquel il devait défendre le

coin de la colonie confié à sa valeur et la jeune existence qui était venue insouciante y partager ses périls.

Quand le canon eut imposé silence aux longs fusils kabyles, et que la force du conquérant eut encore une fois prouvé son bon droit aux vaincus, le sous-lieutenant, qui avait ainsi fait ses preuves, devint lieutenant et commandant du petit *bordj*, dont nous savons les ressources et la destination.

Il n'y entra pas seul; pendant un an, dans l'étroite enceinte, le bonheur brava la solitude comme il avait bravé le péril, armant chaque matin de son talisman et reposant chaque soir de ses caresses le jeune officier, qui passait au loin ses journées à déjouer les menées des grands chefs de la plaine, ou à calmer les haines des républiques de la montagne kabyle.

Mais le monde ne laisse pas longtemps vivre le bonheur qu'il ne saurait donner, et, il y a quelques jours, le commandant du *bordj* de Nenni avait reçu l'ordre d'en faire sortir l'être, qui seul parlait à son oreille la langue de la patrie et à son cœur celle de l'affection.

Gentilhomme breton de l'une de ces vieilles races de veneurs campagnards, dont les aïeux sont appelés aujourd'hui des hobereaux par le dédain des gens qui ne parlent jamais, eux, de leur père, mon ami a laissé au pays de famille une mère et une sœur qui n'ont d'autre or-

gueil et peut-être d'autre soutien en ce moment que son épaulette. Aussi, il a dû dire à sa compagne l'alternative qui lui est faite, et elle a répondu : « Adieu ! Cela vaut mieux pour chacun de nous. » Alors, il a connu les douloureux élans de l'agonie d'un bonheur dont les heures sont comptées, puis il a conduit au port où l'on s'embarque pour la France tout ce qu'il a aimé en Afrique. Il l'a embrassée en pleurant sans lui dire adieu, et le voilà qui va pour la première fois rentrer seul dans ce *bordj,* dont les murs apparaissent en ce moment même sur la lisière de la forêt.

Nous entrons dans la cour intérieure, où chiens, cavaliers et clients à tout titre du bureau arabe dormaient pêle-mêle à l'ombre des murailles; tous se lèvent et viennent, qui baiser, qui lécher la main du lieutenant : il ne leur répond pas; les hommes n'en paraissent pas surpris; mais les grands lévriers, étonnés, cherchent une autre main pour les caresser, et, ne la trouvant plus, lèvent vers moi leur nez pointu pour me demander comment il se fait que je l'aie remplacée. Mon ami me fait les honneurs du *bordj,* et m'offre le choix entre ses deux chambres habitables, avec une crainte visible que je prenne la meilleure, où est un grand lit, au lieu du lit de cantine que je préfère dans l'autre pièce. La barbe, qui ne laissait voir que ses beaux yeux, semblait ne pas lui paraître assez

épaisse pour voiler ses traits, car son visage se détournait sans cesse; sa parole était brève et comme douloureuse; après un court déjeuner, il m'offrit une promenade autour des murs. « J'ai l'habitude de la faire ainsi chaque matin à deux », ajouta-t-il.

Quiconque n'a pas senti ce qu'a d'irritant pour un cœur gonflé d'orages l'implacable sérénité d'un ciel étincelant de lumière, ne comprendra pas ce que j'éprouvais alors entre cet homme brisé, allant et venant machinalement sous ces murs déserts, et l'admirable paysage qui nous enveloppait de ses splendeurs : à nos pieds, des ravins sauvages aux profondeurs impénétrables; plus loin, des cimes ondulées où le vert tendre des pins d'Afrique se découpait tantôt sur les sombres lentisques, tantôt sur l'azur d'une pureté sans pareille : ici, les sommets sourcilleux du Jurjura; là, les murailles des Bibans, où un torrent a percé les portes de fer... et derrière nous, bien loin derrière les derniers lointains de la plaine de Sétif, ma pensée cherchait le rocher de Constantine, où plus d'un souvenir avait attaché pour moi ses racines, où une voix aimée aussi m'avait reproché doucement mon départ, où des yeux aux profonds reflets des pays du soleil avaient suivi mes adieux d'un regard que l'on revoit toujours quand on croit ne plus le rencontrer jamais. C'est ainsi que, par une récente blessure, sai-

gnent les vieilles et inguérissables cicatrices de nos cœurs, tandis que la nature en rit dans son insoutenable éclat. Car nos douleurs, passagères comme nous, ne forcent heureusement ni le soleil à interrompre sa carrière, ni les torrents à remonter vers leur source, quoi qu'en dise un chant alsacien qui berça mon enfance.

Aussi, bientôt mon hôte et moi nous enfonçâmes-nous instinctivement par une clairière dans le bois. — Là, une curieuse rencontre vint un moment nous distraire : la dépouille d'un grand chien kabyle gisait sur le sol, pas si nettement enlevée qu'aux débris de chair adhérents on ne devinât que le pauvre animal avait été dévoré par quelque puissant carnassier, après une lutte dont le sol et les broussailles conservaient encore des traces.

Les gens du *bordj*, qui nous avaient suivis de loin sans oser adresser la parole au lieutenant, se hasardèrent alors à lui dire qu'une panthère venait depuis plusieurs nuits rôder autour des *gourbis*, enlevant ce qu'elle trouvait en dehors des barricades derrière lesquelles ils s'enfermaient chaque soir; hier encore, ce malheureux chien dont ils avaient entendu le cri; ils n'attendaient que l'arrivée du lieutenant pour les délivrer d'une pareille terreur.

A la joie avec laquelle j'entendis ce récit succéda un sentiment d'étonnement; car cette chasse périlleuse et rare qui s'offrait si inopiné-

ment à nous devait être une puissante diversion à notre mélancolie; et d'ordinaire, si les cœurs joyeux ne comptent pas avec le danger, les cœurs attristés le recherchent; mais la sombre humeur de mon ami ne parut que s'en accroître, et il renvoya brusquement les pauvres plaignants.

Certes, on ne pouvait le soupçonner de reculer devant cette épreuve, car il avait acquis au rude métier de la guerre une réputation d'audace entre les plus braves, et la triple trempe de l'isolement, du danger et du commandement avait marqué son visage au sceau d'une indomptable énergie. Mais, ce jour-là, il y avait quelque chose d'étrange dans cet homme, et la sympathie que m'inspirait son chagrin était par moments refoulée par un malaise indéfinissable. Il était bon cependant, car, à la vue de mon désappointement, il fit quelques questions, donna quelques ordres et me permit d'étudier le terrain et de chercher un poste pour l'affût.

Retrouvant alors, avec la reconnaissance et le plaisir, la liberté de mon esprit, je l'entraînai dans une longue causerie sur ce commandement arabe auquel il s'était voué, sur les mœurs de ces antiques populations et sur la nature et les moyens de l'influence que nous cherchions à exercer sur elles. Cent fois dans cette causerie, nos pensées intimes se rencontrèrent, comme à la cime des arbres les branches d'un

même tronc, et nous nous aimions vraiment quand arriva le soir.

Heure mélancolique entre toutes ! soit que dans les longs hivers du Nord elle fasse gémir les bois dépouillés sous la bise nocturne et hâter le pas mal assuré du voyageur attardé, soit qu'aux lignes d'armées ennemies elle allume les feux des bivouacs, soit qu'au temps de la moisson elle apporte avec l'*Angelus* le repos aux campagnards; soit enfin que, dans les régions sauvages où nous ressentions alors son impression, le soleil couchant pare d'une ironique magnificence la terre où s'éteint un peuple malheureux, que ses vainqueurs ne savent ni sauver, ni remplacer... partout la tombée du soir est l'heure qui invite l'âme à se recueillir, c'est-à-dire à souffrir si elle ne sait pas prier.

Sans doute, mon compagnon et moi nous ne savions pas prier ce soir-là, car une croissante mélancolie nous avait rendus muets depuis longtemps, quand, vaincu par l'émotion intime, je dis au lieutenant : « Partez d'ici, c'est impossible que vous y viviez sans elle ! — J'y resterai à cause d'elle », me répondit-il.

Puis, fort d'un calme qui contrastait douloureusement avec son trouble du matin, il m'apprit quels liens sacrés l'attachaient à ce pays perdu que je croyais jusque-là n'avoir encadré que son bonheur. La mort avait passé par là; et tandis que le père qui avait reçu sa visite

m'en faisait deviner les angoisses, mes yeux demandaient aux replis du sol envahis par les ombres auquel d'entre eux avait été confié l'anneau funèbre qui rivait mon hôte au désert : « Ah ! reprenez-la ! » fis-je alors, étreint au-dessus de mes forces par l'idée de ce tête-à-tête entre le vivant et la mort. Mais lui. avec cette logique qui n'appartient qu'aux gens dont le cœur n'est plus ou n'a jamais été de ce monde, me répondit tout ce que moi, son ami, j'aurais dû lui faire entendre au lieu du cri de ma faiblesse..... Le froid me reprit..... Cet homme, parlant déjà avec le calme d'outre-tombe, me rappelait la dernière heure que j'aie passée près d'un ami qui allait se tuer; jamais son esprit plus libre n'avait autant déployé le charme d'une verve mobile où perçait parfois une mélancolique ironie; puis il m'avait dit : « Au revoir », et un quart d'heure après je retrouvais, un pistolet déchargé près de lui, son corps pâle livré au dernier sommeil.

Les ténèbres montaient; mon esprit frémissant ne trouvait plus une parole à dire au lieutenant, et nous rentrâmes au *bordj,* où une petite table réunit cette fois deux tristes convives.

Notre dîner fut bref; j'avais hâte de charger les fusils et de courir au-devant d'un danger réel, pour faire diversion aux angoisses mille fois pires contre lesquelles mon esprit ne savait

plus lutter. Le lieutenant, sans montrer cette fois plus d'éloignement que d'empressement, m'abandonnait le soin des derniers préparatifs, et semblait, par son indifférence toujours croissante, vouloir me laisser l'illusion de la responsabilité dans une partie déjà arrêtée par le destin.

Tout était prêt, les ordres donnés à mes gens en cas d'accident, quand je me tournai vers le personnel du *bordj,* décidé à y choisir, comme Gédéon, mes combattants; mais je n'eus pas besoin de la sagacité du héros israélite : tous montrèrent si peu d'empressement que je n'eus à emmener qu'un vieux spahi, *chaouch* du *bordj,* où il avait tué encore plus de sangliers que coupé de têtes. On s'étonnera peut-être de cette répugnance de tant de gens pour un danger auquel un chasseur bien connu s'est, dans ce pays même, souvent exposé seul; mais il est certain que notre inexpérience, l'insuffisance de nos armes (deux mauvais fusils de chasse et un couteau), et plus que tout cela, la morne tristesse qui planait ce jour-là sur le *bordj,* n'étaient faites pour encourager personne, et donnèrent à notre marche quelque chose de funèbre, quand le lieutenant fit refermer derrière nous la porte de l'enceinte fortifiée, avec défense expresse de laisser sortir ni entrer personne, quoi qu'il se passât cette nuit-là.

Nous gagnâmes ainsi en silence notre affût;

c'était une petite meule de paille entourée d'épines, comme on les fait dans ce pays; le spahi, notre réserve en cas d'accident, s'abrita par ordre derrière la meule pour empêcher l'ennemi de nous surprendre. Deux indigènes attachèrent à dix pas de nous, sur la lisière du bois où le chien avait été dévoré, un malheureux chevreau qui devait par ses bêlements attirer la panthère, puis ils se retirèrent précipitamment vers leurs *gourbis*, tandis que le lieutenant et moi nous couchions dans la paille, le canon braqué sur le pauvre animal, qui n'avait ainsi aucune chance, quoi qu'il advînt, d'échapper à la mort. Nous avions armé un seul coup de nos fusils, de crainte que le mauvais état de leurs batteries ne fît partir au premier feu la seconde charge, qui était notre salut; et, après avoir échangé à voix basse quelques dernières recommandations, nous fîmes silence et confiâmes nos chances au destin, que chacun nomme à sa guise, surtout dans ces moments-là.

La nuit était obscure et muette; parfois cependant on croyait entendre, grâce à la pureté de l'air dans ces régions élevées, l'aboiement de chiens de douars lointains; puis le chevreau se prenait à bramer lamentablement; et, lorsque j'en détachais mes yeux fatigués de lutter contre les ténèbres pour les porter sur mon voisin, je m'apercevais qu'il devenait totalement étranger à la pensée qui nous avait conduits à cette

veille : il s'était peu à peu renversé sur la paille, et ses regards n'étaient plus dirigés que vers les étoiles scintillant au ciel sombre.

Deux ou trois fois cependant l'amitié le rappela au sentiment de notre commune entreprise; il tendit ses facultés plus exercées que les miennes et me souffla ces avertissements répétés : « Prenez garde au buisson; il y a quelque chose dedans, prenez garde ! » Puis il s'affaissa une dernière fois, et j'entendis qu'il dormait.

Le sommeil, c'était sans doute la trêve que Dieu envoyait à ce cœur tourmenté; d'ailleurs, à vrai dire, l'impression de malaise que j'avais ressentie le matin près de cet homme avait repris et grandi avec les heures de la soirée, si bien que, malgré l'isolement où il me laissait ainsi, je respirai plus à l'aise que lorsque je le sentais veiller près de moi. Je compris seulement que maintenant il n'y allait plus seulement de la peau d'une panthère, et que je devenais responsable de la vie de mon hôte. Aussi mes oreilles, mes yeux, ma pensée, toutes les puissances de mon être se concentrèrent-elles sur le buisson dont mon ami m'avait signalé les embûches.

Ce buisson s'étalait à vingt pas de nous de l'autre côté du chevreau, et se reliait au bois où se tenait habituellement la panthère. Par instants, j'y entendais des bruissements, puis, dans les hallucinations de la vue fatiguée, je

croyais voir une masse noire s'en détacher et approcher de la proie préparée, qui restait immobile d'épouvante... Mais je gardais mon feu, fermement résolu à ne tenter qu'à coup sûr une chance devenue par mon isolement sans seconde; et si alors ma respiration a été entrecoupée, je réponds, tant ma volonté était tendue, que ma main n'a pas tremblé.

Puis l'illusion se dissipait, mes yeux se fermaient de fatigue, laissant à l'oreille la garde du poste, et ne se rouvraient que quand la chèvre, bramant plus désespérément, se débattait contre son lien, dans des tressaillements semblables à ceux, qu'au dire des Livres saints, l'homme éprouve à l'approche d'un esprit. Ses angoisses me déchiraient presque; j'écoutais, je regardais, je ne vivais plus.

Puis une impression bizarre vint mettre le comble à ces tortures de la nuit, dont Dieu humilie l'homme qui veut veiller quand tout dort, et fixer sans pitié son esprit qui a été créé mobile et libre : une petite lueur glauque parut dans le bois noir et disparut comme un éclair; puis elle reparut, disparut encore et promena ainsi longtemps çà et là mes yeux, si fugitive que je ne saurais affirmer si je l'ai vue, si mystérieuse et puissante que je la cherchais toujours et ne l'oublierai jamais; puis ces apparitions se concentrèrent dans le buisson, et plus tard il me sembla que deux yeux me regardaient de

là avec un feu qui n'avait rien de terrestre, et qui me fascinait par l'angoisse d'une ardeur indicible...

Chose étrange! ma pensée, trop longtemps rivée à l'attente d'une misérable bête, se dégagea tout d'un coup, et je redemandai à ces yeux, fauves et ardents, ceux moins cruels dont j'emportais l'adieu depuis Constantine; puis je revis tous ceux dont j'ai cherché le regard, je revécus ma vie... et Dieu sait où je fus emporté...

« Quelle secousse, quel craquement, mes mains sont mouillées... vous êtes mort..., où êtes-vous?... »

— « Pardieu, fit le lieutenant qui s'était levé, faites encore plus de bruit en vous réveillant, et comptez que la panthère ne vous entendra pas... Au surplus, elle doit être partie maintenant, et nous sommes trempés de rosée... Allons nous coucher. »

Ainsi finit, comme beaucoup d'autres, cette journée que j'ai écrite, je ne sais pourquoi.



Le comte de La Tour-du-Pin Chambly
sous lieutenant au 1er
chasseurs d'Afrique

AU MEXIQUE

— 1866 —

AU MEXIQUE

— 1864-1866 (1) —

Peu de jours s'étaient écoulés depuis mon retour à Alger; il était vaguement question d'une guerre européenne, lorsqu'un soir en montant à la pension je rencontrai Rastignac qui me dit : « Vous savez, nous partons pour le Mexique? — Allons donc, lui dis-je, le Mexique, il y a longtemps qu'on n'y pense plus. — C'est cependant comme ça. » — Et en effet, nous partions quelques jours après.

Il y avait près de deux ans que l'expédition du Mexique avait commencé, et l'attention n'était plus fixée sur elle; on savait bien que Puebla était pris, que l'armée était entrée à Mexico, mais on en avait déjà parlé trop long-

(1) Extrait du *Journal de marche* du comte A. de La-Tour-du-Pin Chambly, sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

temps pour que l'intérêt général pût rester fixé sur le même sujet; aussi cette nouvelle était-elle fort inattendue. — J'en fus satisfait, bien que quelque peu ému : j'étais encore sous l'impression que faisait alors à l'enfance le mot Amérique; c'était bien loin, j'avais horreur de la mer, et mes traversées de la Méditerranée n'avaient fait que confirmer cette aversion; puis tout ce qu'on avait dit, quelques mois auparavant, sur ce que l'armée avait souffert du *vomito,* des terres chaudes, des pluies, des cruautés de l'ennemi, des serpents, des scorpions... tout cela me revenait à la mémoire et contribuait à donner plus de saveur à cet avenir prochain, comme le piment donne plus de ton à un mets, quelquefois sans le rendre meilleur, mais en lui donnant un haut goût qui le rend plus agréable. J'étais content et impressionné; content parce que je trouvais beau d'aller faire une lointaine expédition, impressionné parce que le beau se paye, que je sentais les souffrances prêtes et que leur fin était un mystère : partir, lorsqu'on sait l'époque du retour, est bien; mais quand on marche vers l'inconnu, et comme pays et comme langue et comme durée, c'est beaucoup plus intéressant, et il n'y a pas d'intérêt sans émotion.

Nous partions sans autres chevaux que ceux des officiers; après quelques jours fort occupés à nous préparer, à verser les chevaux de l'esca-

dron au corps, nous arrivâmes au déjeuner d'adieu. Là, après plusieurs toasts, un de nos camarades, Coutanceau, qui en raison de la haute estime que nous professions pour le sérieux de son caractère avait été récemment investi des fonctions de bibliothécaire, s'efforça de nous faire prendre part aux labeurs que cette charge lui avait procurés, et de nous donner le désir de porter aux officiers qui nous avaient précédés sur cette terre du Mexique le fruit de ses études au sujet des modifications à apporter au règlement de notre bibliothèque et aux comptes d'abonnement. Dire qu'on l'écouta avec intérêt serait beaucoup, mais cette passion de remplir son mandat, même d'une façon inopportune, ne put que nous édifier.

Le 16 janvier 1864, nous embarquâmes sur des chalands dans le port d'Alger pour aller accoster le *Méandre,* paquebot des Messageries qui nous menait à Marseille. Le capitaine Esnault paraissait radieux : debout à la proue du chaland, il plaisantait ma mine, que l'horreur de la mer et l'émotion rendaient assez allongée; il me demandait en riant si j'avais déjà le mal de mer, et proclamait glorieusement qu'il y était insensible; que, allant en Crimée et en revenant, il avait défié les plus gros temps. J'étais loin sous ce rapport de pouvoir lutter avec lui; mais l'événement ne confirma pas ses prétentions, car il fut malade jusqu'à Marseille à rendre l'âme,

et pendant quarante-huit heures on entendit le bruit de ses efforts et de ses râlements. Je n'étais du reste guère mieux portant; nous eûmes un temps affreux; un navire désemparé vint se présenter à nos yeux, et si nous arrivâmes de bonne heure à Marseille, ce ne fut pas sans être rudement secoués et sans avoir largement payé notre tribut à la mer.

Cette petite traversée n'était pas pour faire envisager la grande d'un bon œil; aussi me laissais-je aller à part moi sur ce sujet à quelques sombres réflexions. Mais mal passé n'est que songe, et les premières heures à terre me rendent ma belle humeur. Nous partîmes bientôt à destination de Cherbourg, ne faisant que traverser Paris.

Le chemin de fer succédant au bateau est un grand soulagement; aussi étions-nous fort gais, quoique deux d'entre nous n'eussent pas à se réjouir : l'un, Legrand, laissait derrière lui sa jeune femme et deux petits enfants, et l'autre, Jalabert, qui remplaçait Le Mintier, alors en congé, était sur le point d'épouser une jeune fille de seize ans dont il était fort épris. Mais l'idée du devoir était si bien établie dans l'armée, que ces deux officiers, qui partaient certainement fort à contre-cœur, n'en laissaient rien voir, et que leur humeur ne pouvait les distinguer de nous autres garçons, qui n'avions rien à perdre, et je dirai même tout à gagner.

Nous arrivons le soir à Paris : là on devait, par la ceinture, gagner la ligne de l'Ouest. Plusieurs d'entre nous avaient des parents à Paris, et nous désirions fort profiter de ces quelques heures; mais il fallait quitter l'escadron, et ce n'était pas facile : le capitaine, qui n'avait pas vu sa famille depuis vingt-sept ans, avait trouvé dans la gare son frère; ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre, pleuraient, s'embrassaient. C'était fort touchant, sans doute, mais nous aurions bien aimé en faire autant de notre côté. Il faut ajouter que le capitaine s'était brouillé, disait-on, avec son frère, une vingtaine d'années auparavant, parce que celui-ci avait pris du service dans l'infanterie. Depuis, comme il avait eu sa retraite et était entré aux Invalides, il n'y avait plus sujet de discorde, et c'est sans doute pour témoigner à son frère qu'il avait oublié son méfait que le capitaine prolongeait ses épanchements. Enfin, on parvint à l'en distraire un instant, à obtenir notre liberté, et nous prîmes notre vol pour quelques heures. Je me rendis à la gare Saint-Lazare, où j'avais donné rendez-vous à mon frère.

Arrivé là, je tourne, je retourne et ne trouve personne; je commençais à avoir fort gros cœur : mes parents, je ne pouvais songer à leur faire mes adieux, ils étaient en province; je comptais sur mon frère; son affection devait me représenter toutes les autres; partir sans l'embrasser,

c'était triste. Nous savions si peu à Marseille comment serait arrangé notre voyage, que je n'avais pu lui donner un rendez-vous bien exact, et il était dur de nous manquer ainsi par suite d'un malentendu, en une circonstance où Dieu seul savait quand nous devions nous revoir. J'allais, je venais, désolé, lorsque tout à coup il me tomba dans les bras et me poussa dans une salle d'attente où je trouvai — oh bonheur ! — mon père, ma mère, mon oncle Saint-Vallier, Henri de La-Tour-du-Pin et Léautaud, mon meilleur ami; rien n'y manquait, les uns pleurant, les autres souriant, et moi riant et pleurant peut-être aussi un peu... Je fus bien heureux, et devant ce public je repris vite mon air martial. Alors ce furent des tendresses, des conseils et des cadeaux à n'en plus finir; au bout d'un moment mes poches regorgeaient de revolvers, d'argent, de portefeuilles, de lettres de recommandation et de tablettes de chocolat. Tout le monde y avait contribué. Nous allâmes dîner près de la gare; je fus le seul qui mangeai, un peu grisé par l'émotion et faisant le brave à force de sentir que je devais l'être. Mes parents en faisaient autant malgré l'expression de leurs visages; puis vint le triste mais tendre moment des adieux : mon père me mit au cou une médaille qu'il avait recueillie sur le corps inanimé de sa mère; nous nous embrassâmes fort, puis on reprit le chemin de la gare. Un officier du

régiment, de James, en congé à Paris, était survenu. Comme Henri de La-Tour-du-Pin, il avait été au Mexique, ce qui prouvait bien qu'on en revenait, même après avoir été, comme lui, criblé de blessures. Ma mère ne pouvait se lasser de s'étonner du contraste de ma figure jeune avec celle des chasseurs, qui avaient débarqué aussi pendant quelques heures, et dont les grandes barbes, le costume composé de la blouse, du pantalon de treillis et du fez rouge, faisaient un ensemble saisissant avec leurs chants patriotiques et guerriers. A cette heure de la nuit, au milieu de ce tumulte, on pouvait les prendre pour des diables; mais c'étaient de bons diables, et je ne pouvais avoir meilleure escorte. Nous nous fîmes un dernier adieu, au milieu des troupiers qui montaient en wagon; mes parents me recommandèrent à tous les camarades, et je les quittai, les laissant à mon frère, comme lui m'avait laissé à mon père, quelques années avant, quand il partait pour la Crimée.

Nous voilà donc en chemin de fer et roulant sur Cherbourg; je me trouve dans le même compartiment que le capitaine et son frère; ils se font mille protestations d'affection; quand on a été brouillé pendant vingt-sept ans, on se raccommode avec ardeur pour regagner le temps perdu; le vieux fantassin a quelques économies qu'il s'efforce de faire accepter à son frère;— en dernier lieu il a fait celle de sa place, en mon-

tant dans un train militaire enveloppé dans le caban du capitaine; mais ce n'est pas un grand crime. Le billet de banque qu'il a entre les mains passe et repasse avec mille insistances sous les yeux de son frère, qui résiste avec émotion; onse serre dans les bras, on s'embrasse. Mais leur tendresse m'empêche de fermer l'œil, et je vais me réfugier dans un autre compartiment.

A l'arrivée de grand matin, il pleut; dire qu'il pleut à Cherbourg semblerait inutile, car je crois que c'est le régime habituel : après avoir passé trois ou quatre jours dans cette ville, sans la moindre éclaircie, je suis resté sous l'impression que produit une pluie continuelle et j'en reviendrais difficilement. On nous distribue des billets de logement; les hommes vont s'établir chez l'habitant, les officiers sont renvoyés par celui-ci à l'hôtel — au grand plaisir réciproque — et le temps se passe à faire les dernières acquisitions et à embarquer les chevaux, jusqu'au moment où on s'embarque soi-même.

En même temps que nous, était arrivé à Cherbourg un escadron du 5e hussards qui allait partager notre sort. Parmi les officiers se faisait remarquer un tout jeune homme d'une charmante et martiale figure : c'était Roland du Luart; il partait malgré ses parents, qui avaient fait tout leur possible pour entraver cette résolution; sa place était à l'escadron qui se trouvait déjà au Mexique; lui était à Saumur, et l'on ne

songeait pas qu'il dût partir; mais il avait réclamé son droit et obtenu du ministre l'autorisation de rejoindre son escadron. Ce n'était du reste que son devoir. Je le trouvai là, accompagné de ses parents, qui me le recommandaient en pleurant, comme si ma vieille expérience de quatre ans pouvait grand'chose pour protéger leur fils. Les pauvres gens ne devaient, hélas! plus le revoir. Sa carrière militaire a été courte mais radieuse, et sa mort, à cheval, en plein soleil, semble être une fin si digne de lui qu'on voudrait pouvoir ne pas le pleurer pour ne songer qu'à l'applaudir.

Ce séjour à Cherbourg fut aussi terne que le ciel qui nous couvrait; la statue de Napoléon, de son bras étendu, semblait nous signaler un horizon plein de mystères comme aussi un but glorieux, et il ne m'est resté des moments que j'ai passés là d'autres souvenirs que celui du commencement de la séparation. C'est qu'alors seulement je la ressentais bien, n'ayant plus l'enthousiasme des premières impressions ni à faire bonne figure devant les miens pour les encourager; étant plus seul avec moi-même, je pouvais considérer à loisir la vaste mer et le ciel brumeux, penser à tout le temps où mon regard n'aurait à se porter que de l'un à l'autre; puis à l'éloignement de tout ce que j'aimais. Sur ces entrefaites, Le Mintier arrivait et rendait ainsi son remplaçant à la terre d'Afrique et à sa promise; notre compagnon suédois, Brokenhielm,

s'était vu refuser l'embarquement en sa qualité d'étranger, et le jour du départ était arrivé. — Je ne veux pas oublier, en passant, deux officiers de marine qui, sur la recommandation de mon frère, furent pleins d'obligeance pour moi, MM. de Montesquiou et de la Guéronnière, ni surtout un ami de collège, Albert de Léautaud, que je trouvai à l'hôpital déjà atteint du mal qui devait bientôt l'enlever, et qui, malgré son extérieur froid et la simplicité de son accueil et de son amitié, sut écrire quelques mots à ma mère qu'il connaissait à peine, pour la rassurer sur mon sort. Cet acte est le dernier souvenir que j'aie de lui, et il m'a profondément touché. Il compatissait aux angoisses de ma mère et voulait lui apporter les consolations de son expérience de marin.

Enfin, les trompettes sonnent de grand matin dans la ville, et nous nous rassemblons devant la statue de Napoléon, qui n'avait pas besoin d'étendre la main pour s'assurer qu'il pleuvait; quand je dis nous nous rassemblons, je parle des officiers, car les hommes, qui savaient bien qu'on ne partirait pas sans eux, ne se pressaient pas; les trompettes avaient beau sonner et les officiers se morfondre, les gaillards se donnaient le temps de faire leurs adieux à leurs hôtes — et c'est le capitaine qui n'était pas content!

Ils finissent par arriver pour embarquer, et

le jour suivant ce fut le tour des officiers; un canot commandé par un aspirant vint nous prendre à quai; nous embarquions, saisissant le parapluie que nous tendait l'officier, et au bout d'un instant l'embarcation regorgeait de passagers et de provisions; je m'assis au milieu sur un panier d'œufs et je ne faisais vraiment pas trop bonne figure; nous étions horriblement secoués, mouillés comme des grenouilles, et ce commencement me semblait fort désagréable. Un instant après, nous accostons le flanc noir de la *Drôme*, qui a l'aspect funèbre d'un vaste cercueil. Elle ne bougeait pas du tout, et je ne sais vraiment comment cela se faisait, car dans notre canot nous étions tantôt plus haut que l'échelle, tantôt beaucoup plus bas; il fallait s'accrocher à la rampe au passage pour se hisser à bord; ce n'était pas absolument commode; je vois encore une grosse femme, sans doute une cantinière, pour laquelle ce transbordement n'a pas été une opération facile. Aussi, une fois à bord, un officier d'un autre navire, Robert de Fitz-James, étant venu m'offrir de visiter son bateau, je déclinai sans effort cette invitation, heureux de me trouver sur un plancher qui en ce moment était encore immobile.

Quelques heures après, pendant le déjeuner, nous levâmes l'ancre; plusieurs montèrent sur le pont pour assister au spectacle de la terre disparaissant peu à peu... Je n'eus pas ce courage.

Ça n'empêche pas que sept mois après j'étais décoré — une chance, et à bon compte.

. . . .

27 *août* 1866. — Il y avait neuf mois que nous étions à Durango, jour pour jour, lorsque nous reçûmes l'ordre de monter à cheval; bien des fois déjà, nous avions reçu des ordres de départ; bien des fois nous avions fait nos adieux à nos hôtes et à nos amis, mais le contre-ordre était arrivé; les autres étaient partis; la Division n'était plus à Durango : le colonel Cottret, du 7e de ligne, était le chef militaire; la garnison se composait d'une partie de son régiment, de notre escadron, d'un bataillon de *cazadores* en voie de formation à peine commencée; je ne sais plus s'il y avait de l'artillerie — et enfin de la cavalerie du commandant Massias, assez bonne troupe d'une cinquantaine d'hommes portant le costume national; leur commandant était un jeune homme d'une charmante figure, avec ce type d'élégance et de dignité qui rend parfois le Mexicain si séduisant. Un de leurs officiers était d'origine française; il se nommait Cajen; fort commun, colère, la barbe rousse, il aurait paru fort ordinaire à celui qui n'eût pas connu son histoire. Cet officier était frère du célèbre Cajen qui avait été un des gouverneurs conservateurs de l'État de Durango, et qui, après la conquête de Chihuahua, avait été fait prisonnier, puis as-

sassiné par ses gardiens. Le Cajen actuel avait environ trente-cinq ans. Il n'avait pas toujours pratiqué le métier des armes : marié, père de famille, il exerçait à Nassas un petit commerce, lorsqu'il fut victime d'un de ces drames dont le Mexique est si souvent le théâtre. Le parti qui avait tué son frère, tour à tour triomphant et vaincu, ne s'était pas contenté d'un assassinat, et un jour, revenant d'une absence, Cajen trouva sa maison en cendres, sa femme et ses enfants massacrés. Il n'eut plus qu'une pensée : la vengeance, et il l'exerça d'une façon terrible sur tous ceux qui portaient le nom de « libéraux ». « J'en ai pendu dix-huit, me dit-il un jour, je mourrai pendu; mais ce ne sera pas sans en avoir pendu encore bien d'autres avant. »

Je partis en expédition sans enthousiasme; j'avais fait tant de lieues depuis deux ans et si rarement rencontré l'ennemi, que le feu de la guerre, ne trouvant pour s'alimenter que le long cordon des étapes, s'était bien calmé en moi. A force d'avoir désiré atteindre un impalpable ennemi, on avait fini par l'oublier; une expédition n'était plus pour moi qu'un voyage à petites journées, plus ou moins long, plus ou moins pénible, et dont le moment le plus attendu était la fin. Puis je quittais, pour une durée inconnue, un séjour où je me plaisais, une vie fort douce à laquelle je m'étais si bien habitué depuis neuf mois. Les causeries de l'après-midi,

derrière les fleurs du *patio,* avec mes hôtes, les jeux du soir, le *monte,* la *poca,* les parties de campagne dans les *ranchos* voisins, tout cela allait bien me manquer et sans l'espoir de quelque rencontre pour dédommagement. — Alors, comme anciennement, les délices de Capoue ne valent rien pour le soldat.

Nous atteignîmes en deux jours la Sancéda; le troisième, nous tournâmes à l'ouest, dans une belle vallée, au milieu des contreforts de la Sierra. C'était la fin de la saison des pluies : bien des parties de la plaine et de la vallée étaient encore sous l'eau; une quantité de *gangas* se levaient à chaque instant. Les torrents étaient assez forts; on prenait, le soir, en arrivant à l'étape, des bains exquis. — Après une journée de marche, nous parvînmes à l'*hacienda* de Los-Pinos. Jamais aspect plus sombre ne se présenta à mes yeux : une ferme fortifiée était devant nous; de basses tours s'élevaient aux coins de son enceinte; quelques maigres arbres croissaient près de là; de vastes *corrales* vides s'étendaient autour; la campagne était aride et triste : on ne voyait pas de troupeaux, pas d'habitants; la montagne, abrupte et rocheuse, se dressait tout près. Un ruisseau coulait dans la prairie; les restes d'un magnifique barrage se voyaient sur son parcours. Ce barrage devait former un vaste lac qui pouvait donner la vie à toute la plaine inférieure; une

chute avait dû faire tourner un moulin dont on voyait les débris, mais le barrage rompu ne retenait plus les eaux, la roue du moulin était inerte, un morne silence régnait là où il semblait y avoir eu une si féconde animation.

Cette hacienda appartenait à une riche famille espagnole, les Campos; le père, brillant *caballero,* avait mené la vie à grandes guides et avait dissipé au jeu la plus grande partie de sa fortune; les attaques des Indiens *Bravos* avaient détruit le reste : il était mort, et n'avait laissé à ses nombreux enfants que le souvenir de leur richesse, le témoignage de leur ruine et quelques rares animaux. Il y avait là trois frères et plusieurs sœurs; ces hommes étaient superbes, de grande taille et d'une distinction qu'on trouverait difficilement dans d'autres races; les femmes, jeunes encore, étaient belles de cette beauté qui est affinée par la souffrance; leurs yeux étaient noirs et mélancoliques, leur teint pâle et mat, leur démarche si douce qu'elles semblaient glisser comme des ombres sous les cloîtres de la cour intérieure. Elles n'avaient pas eu que la misère à supporter : quelques années avant, la ferme avait été attaquée par une grande troupe d'Indiens sauvages. Pendant trois jours, les habitants se défendirent avec désespoir contre les furieux assauts de ces hideux et redoutables ennemis. Ceux-ci ne purent les égorger et se retirèrent, détruisant encore

une fois les troupeaux. La raison ne peut pas toujours résister à d'aussi terribles épreuves. — On voyait en effet dans la cour un être insensé : une femme, les cheveux épars et incultes, drapée dans un *zarape* d'une saleté repoussante, le bas du corps enveloppé de haillons, les pieds nus, était tantôt accroupie sur le pavé, murmurant des paroles inintelligibles, tantôt errant solennellement le long de la muraille, le doigt sur la bouche, pensive et invitant au silence; ses traits étaient fins : elle avait été belle, elle eût été jeune, si la souffrance n'avait en elle accumulé les années; son aspect inspirait autant de crainte que de pitié. Je pensais que c'était là le triste résultat de la terreur que les sauvages lui avaient inspirée, et, questionnant sa sœur à cet égard : « Non » me dit-elle dans son naïf langage, « *resta enferma de amor* », — elle est malade d'amour.

Nous n'étions pas les premières troupes passant dans cette contrée; une colonne sous les ordres du colonel Duparc l'avait déjà parcourue, et, comme si rien ne devait manquer aux souvenirs cruels de cette habitation, un homme de la ferme avait été fusillé contre la porte de l'*hacienda;* accusé d'avoir volé le courrier, on avait trouvé chez lui un pistolet qu'on disait appartenir au courrier disparu ; il fut condamné à mort et exécuté séance tenante. Quelques heures après, le courrier arrivait. L'accusateur,

Mexicain à notre service, espion, chef de bande, avait satisfait une vengeance personnelle; il expia bientôt son forfait : pris, quelque temps après, à Guatimape par les libéraux, il subit le même sort que sa victime.

Le voisinage de la Sierra avait fait des frères Campos de hardis chasseurs d'ours : ils nous proposèrent une chasse, mais, à mon grand regret, nous ne séjournions pas, et nous dûmes y renoncer.

Le lendemain, après une longue marche au pied de la montagne, laissant à notre droite une magnifique plaine inondée sur bien des points, et où on apercevait quelques villages et de belles *haciendas,* nous atteignîmes les rares maisons qui forment le village de la Magdalena; une rivière le côtoie; le terrain bas et la pluie persistante faisant craindre l'inondation, nous dûmes repasser la rivière et camper dans un taillis voisin. Nous n'y perdîmes rien : les maisons étaient si misérables, les habitants d'un aspect si sordide, qu'on n'avait pas à regretter leur hospitalité; nous établîmes seulement notre « popote » chez eux, et, après le dîner, nous hélâmes nos chevaux pour passer la rivière et regagner nos tentes.

Là s'arrête notre marche en avant : le commandant de la colonne, colonel Touminy de la Haulle, nous fit rétrograder le lendemain et reprendre la route de Los-Pinos et de la Sanceda.

Chemin faisant, Rastignac, qui chassait à cheval, cassa la crosse de mon fusil, dans un accès de rage, sur la tête de son cheval, et me conta avec force détails que c'était le résultat d'une chute. Je me baignai à la Pressa de Los-Pinos, mais il était dit que là tout allait à mal : l'eau était pleine de hideuses tortues; j'en sortis avec horreur, et la nuit je ne dormis que d'un œil, entendant toujours le pas régulier de la folle glisser sur les dalles, et m'attendant sans cesse à voir son spectre imposant se pencher sur mon lit.

Notre retour à la Sanceda fut distrait par la mésaventure d'un des muletiers de la popote, le chasseur Paterne, qui, après plusieurs congés passés aux chasseurs à pied et au collège — comme il appelait la compagnie disciplinaire de Laghouat, — était entré par erreur aux chasseurs d'Afrique, croyant que c'était de l'infanterie. Aussi avait-on profité de son habitude de la marche pour lui confier un mulet. Cet homme, qui tenait le milieu entre un original et une brute, avait, dit-on, trouvé à la prise de Téocaltiche un sac d'onces d'or; il avait, en outre, acquis les bonnes grâces d'une vieille et énorme femme, qui n'avait guère de cheveux mais quelques piastres, et qui partageait son affection entre lui et de nombreux chiens; aussi était-elle connue sous le nom de « la femme aux chiens ». Ces diverses ressources avaient mis Paterne dans une aisance dont il aimait à par-

ler, et dont il donnait parfois des preuves en envoyant des Mexicains chercher du vert pour son mulet. Sa grosse fortune ne l'empêchait pas d'être le jouet des ordonnances, qui se hâtaient de passer la rivière sans lui offrir un de leurs chevaux de main, de sorte que Paterne, distrait, parlant tout seul, se voyait obligé d'entrer dans l'eau jusqu'aux épaules, à la grande hilarité de ses camarades. Il n'y regardait d'ailleurs pas de si près, car, un jour de préoccupation, il passa ainsi dans une eau bourbeuse, aux environs d'Ocotlan, à dix pas d'un pont. — Le pauvre homme a été tué quelque temps après notre départ, au siège de Mexico, à Tivoli, et enterré dans un jardin de plaisance. Il était libéré du service, et, fidèle à la femme aux chiens, n'avait pas voulu rentrer en France.

Arrivés à la Sanceda, nous reprîmes possession des vastes appartements que nous avions occupés quelques jours auparavant au premier étage; c'était alors la vie de château : belle habitation, grandes ressources, chasse, pêche au besoin; le soir, la musique incroyable de la cavalerie mexicaine : des trompettes qui n'avaient guère que deux notes, une grave et une aiguë, et qui esquivaient sans vergogne toutes les intermédiaires. Nous passâmes là plusieurs jours dans l'hésitation, partant pour Sainte-Lucie, revenant, retournant et rentrant encore à la Sanceda.

Santa-Lucia est une charmante *hacienda* à quelques kilomètres de la ferme que nous occupions et séparée d'elle par une rivière très grosse alors; il fallait cependant la passer sans ponts ni bateaux; ce n'était pas difficile pour nous, mais très sérieux pour l'infanterie; ainsi, les mulets d'une compagnie du 7e furent entraînés par le courant avec tout le matériel de la popote, et ils eussent péri sans doute, si un de nos chasseurs, Béliard, habile nageur, ne se fût jeté deux fois à leur secours. Le capitaine de la compagnie fut si touché de ce dévouement qu'il n'hésita pas à le récompenser par le don d'une bouteille — vide.

L'*hacienda* s'élève sur le bord de la rivière; elle est entourée de grands arbres; beaucoup plus petite que la Sanceda, elle est plus coquette; ses cours sont ombragées par des orangers, des plantes grimpantes garnissent les murailles. Au bord de sa niche, un jeune ours brun solidement attaché se livre à son tic habituel : les habitants sont affables; les cultures, abondamment arrosées par les pluies, sont luxuriantes; de tous côtés on entend partir bécassines, sarcelles et *gangas;* de graves hérons gris se promènent le long de la rivière, pas assez absorbés cependant pour oublier le soin de leur sécurité; ils s'éloignent d'un vol calme et puissant dès qu'on vient les déranger de leurs méditations.

De retour à la Sanceda, nous ne tardons pas à nous remettre en route et nous traversons la plaine marécageuse dans la direction et au-delà de Santa-Lucia. Nos chevaux sont étonnants; ils pataugent depuis huit jours dans un terrain défoncé et ne paraissent pas fatigués; les mulets tombent, renversent les muletiers dans la boue, des averses nous inondent, et tout le monde se porte bien; enfin, nous atteignons un terrain plus sec, les cultures disparaissent, les cailloux et les *mosquitos* reviennent; nous suivons un chemin dans un pays coupé de *barrancas,* dernière expression des ravins de la montagne; les oiseaux d'eau ont disparu et sont remplacés par les perdrix grosses et petites (*codornices* et *gongoras*); nous atteignons Santa-Rosa.

L'aspect de ce lieu est fort remarquable : d'un côté une haute et longue falaise à pic qui arrête brusquement la montagne; de l'autre un volcan éteint, d'une régularité parfaite. C'est un vaste cône qui s élève à une grande hauteur; sa surface très raide est couverte d'un gazon court et serré. Le sommet est coupé par un cratère qui s'enfonce comme un vaste entonnoir, et est percé par un grand nombre de cheminées dont on ignore le fond. Sur un de ses flancs, une ancienne coulée se termine par des monticules. Entre la falaise et le volcan se déroule un petit cours d'eau, au bord duquel nous étions campés.

Je dîne ce soir-là chez mes anciens amis de la compagnie franche du 7e, capitaine Notet, lieutenants de Couët et Granet; nous savourions la chartreuse que mes hôtes de Durango m'avaient fait parvenir par le courrier venu de la Sanceda, lorsque, la pluie survenant, nous allâmes chercher un abri dans la tente plus vaste du commandant de la colonne. Là une conversation s'engage pour le déterminer à tenter une marche de nuit dans le but de surprendre l'ennemi à Porfias; mais il s'en défend, alléguant l'inutilité de cette fatigue si souvent rendue vaine par la sagacité et la prudence des Mexicains, et nous nous retirons, regrettant de ne pas profiter d'une nuit devenue belle. — L'événement prouvera que, par hasard, nous aurions eu raison.

Le jour suivant, la route continue quelque temps dans un pays volcanique et tourmenté, avant de déboucher dans la plaine : on laisse à droite une colline où l'on voit des travaux de mine, et devant soi s'étend une plaine couverte de hautes herbes. Fidèle à mon habitude, je marche sur les flancs de la colonne, mais la conversation de la veille m'a mis quelqu'espérance au cœur, et je monte Brûlot, mon vigoureux cheval du Chélif; je me suis muni du revolver qui dort habituellement dans ma cantine — il restera plus tard à Beaune-la-Rolande, sur le corps de mon cheval. — En fouil-

lant la plaine de ma lorgnette, je découvre à chaque instant quelque chose : des cavaliers... Non, ce sont des bœufs; un nuage de poussière... Plus de doute, c'est une troupe en marche... Non, c'est un convoi de chariots; enfin, d'émotion en émotion, on était arrivé à l'indifférence et on cherchait une source pour faire la halte, lorsque le guide, qui nous devançait de quelques pas, se retourne précipitamment en disant : « *Ya estan, ya estan, los Chinacos !* Les voilà, les voilà, les Libéraux ! » Et, en effet, deux ou trois cavaliers disparaissent au revers d'une colline.

L'escadron prend le trot en colonne par peloton : sur notre gauche, on aperçoit en avant quelques habitations et, adossée à leurs murailles sur un terrain s'élevant en pente douce, une troupe de cavaliers rangés en bataille. Le premier peloton, lancé en avant en tirailleurs avec Rastignac, reçoit le feu de l'ennemi, perd un cheval et vient se reformer sur l'escadron pour fournir la charge.

Le capitaine se dirige sur la queue de l'escadron et me dit : « Pouvez-vous traverser les maïs et vous jeter sur leur droite? — Certainement », lui dis-je, car je commandais le quatrième peloton et ne voulais pas arriver le dernier : je quitte la route par un à gauche. — Les trois premiers pelotons continuent leur course en avant en se formant en bataille et se précipitent sur l'ennemi; pendant ce temps, je ga-

lope péniblement dans les maïs, où les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux et où tout ordre disparaît; l'ennemi nous envoie une vive fusillade sans résultat; enfin, j'arrive sur le terrain ferme, mais mes hommes, moins bien montés que moi, sont encore loin : cependant, quelques-uns sortent des maïs, et, sans attendre le reste, nous nous lançons en fourrageurs. — Les Mexicains, après avoir tenu bon pendant quelques instants, se mettent tout à coup à tourbillonner; tous ces grands chapeaux qui s'agitent font l'effet d'un bal de champignons, puis le tout prend la fuite dans la direction de la montagne; hélas ! les maïs m'avaient fait perdre un temps précieux. J'atteins cependant un retardataire monté sur un mulet; arrivé à sa hauteur, je l abats d'un coup de revolver; j'en rejoins un second monté sur un cheval alezan, mais il saute à terre et s'abrite derrière un cactus. Il fait feu à bout portant, et me manque; je décharge vainement sur lui mon revolver, tandis qu'il me tire un nouveau coup : son arme me touchant presque, je me jette derrière l'encolure de mon cheval; le coup passe, mais c'est assez ! Ne voulant plus courir la même chance, je fonce sur lui et lui plante mon sabre dans le corps; mes hommes rejoignent, et mon trompette Guilleminot me salue de ce compliment : « Ah ! mon lieutenant, je ne vous suivrai plus; il n'y a plus rien à faire derrière vous. »

Tout était à faire, au contraire, mais nos braves chevaux n'en pouvaient plus; le capitaine, arrivé dans le vallon au sommet duquel j'étais arrêté, faisait sonner le ralliement. Un chasseur, vieil Alsacien entêté, brûlait la cervelle, malgré mes protestations, à un Mexicain désarçonné qui voulait lui en faire accroire; le manque d'uniforme permettait d'essayer ce stratagème. Peu à peu mes camarades, s'arrêtant dans leur poursuite, ramenaient leurs cavaliers; leur attaque directe avait eu plus de fruit que la mienne; une dizaine de Mexicains étaient tombés sous leurs coups; cinq ou six étaient prisonniers : nous n'avions perdu personne; Le Mintier, aussi bon que brave, s'était élancé au milieu des Mexicains sans songer à faire usage de ses armes; — il restera plus tard sur le champ de bataille de Sedan; — de l'Aisle, enivré de sa première rencontre, ne voulait pas s'arrêter et agitait son sabre rougi; Rastignac, le vieux troupier qui avait vu l'Afrique, la Crimée, l'Italie, était aussi habitué à la guerre qu'à la chasse. La guerre était finie, la chasse allait reprendre.

Les fuyards commençaient à se rassembler, et leurs chefs s'efforçaient de les arrêter à l'autre extrémité du vallon; profitant de l'épuisement de nos chevaux, ils réussissent à prendre de l'avance et à gravir la colline en échangeant quelques coups de feu avec nos tirailleurs. Un

conciliabule se forme entre nous, et il est décidé qu'on va prévenir le commandant de la colonne et se porter en avant. Le maréchal des logis Voisambert, envoyé à sa rencontre, nous rejoint et arrête notre marche, nous portant l'ordre de revenir en arrière ; son cheval s'embarrasse dans une fondrière et, atteint d'un coup de sang, reste sur place. Le sous-officier enfourche une mule de prise et n'est pas des plus mal montés. Sur nos instances, le commandant de la colonne se décide à nous laisser continuer la poursuite, mais à condition de ne pas marcher plus d'une demi-heure et surtout de ne pas aller à Santa-Catharina, quartier général de l'ennemi. Nous gravissons aussitôt la montagne, mais le terrain est très difficile ; nos chevaux ferrés ne tiennent pas sur les rochers : nous sommes obligés, pour descendre l'autre versant, de mettre pied à terre et de soutenir nos chevaux. De collines en vallons, nous atteignons la plaine ; mais plus personne, une étendue mamelonnée couverte d'un court gazon ; au loin, quelques habitations ; c'est un pays à troupeaux. Nous prenons le trot : de temps en temps, nos éclaireurs de la cavalerie Massias nous disent découvrir l'ennemi ; notre ardeur en est stimulée. Cajen galope loin en avant, emporté par la soif de vengeance ; notre course d'une demi-heure se change en une poursuite de sept heures : à chaque instant, on croit saisir

l'ennemi, mais toujours une côte s'élève entre lui et nous; enfin, en débordant un sommet, on voit une grande ferme au bas de la pente et les derniers cavaliers qui s'en enfuient. C'est Santa-Catharina ! Nous descendons dans la prairie comme une avalanche, dépassant l'hacienda et courant vers la route, atteignant la queue du convoi ennemi, une trentaine de chariots chargés de grain et un petit troupeau, dont nous nous emparons. Il fallait s'arrêter là; nos ordres étaient fort outrepassés; quatre de nos chevaux, épuisés par cette charge furibonde, étaient morts de coups de sang; leurs cavaliers nous rejoignirent plus tard, la selle sur le dos.

De retour à l'*hacienda,* on cherche à se caser et à nourrir hommes et chevaux. Ce n'était pas difficile : les moutons et le maïs abondaient, la ferme étant une hacienda de bêtes à laine; on ne voyait autour ni cultures, ni bois, ni marais; rien qu'une herbe rare, qui nous avait permis un si bon temps de galop. On nous tue un mouton; nous mangeons du beurre et du fromage, et nous obtenons du vin et même une bouteille d'eau-de-vie, que le majordome, un Bolivien, nous cède à contre-cœur. Je crois qu'il n'était qu'à moitié satisfait de notre visite : les lits des officiers mexicains les attendaient; nous nous en emparons, quitte à ne pas trop nous déshabiller — en guerre on n'est pas difficile

— et nous goûtons un repos bien mérité : la journée était bonne.

Le commandant de la colonne arrive à la nuit avec une partie de l'infanterie; nous nous attendions à ce qu'il fût très mécontent de notre escapade : pas du tout ! Satisfait de se savoir gardé par Massias au loin en avant, il fit reposer sa troupe, qui n'en pouvait plus; on lui rendit compte qu'un contingent ennemi occupait, à quelques lieues de là, l'*hacienda del Sans*. Mais, pour le moment, il n'y avait pas à songer à y aller.

Je tiens à observer, en passant, que nous payâmes tout ce que nous prîmes dans cette ferme; procédé qui ne fut pas imité plus tard en France par les Prussiens.

Nous avions eu affaire à la bande de Jésus Gonzalès, chef du pays appelé la Lagune, contrée fertile que nous avions traversée une année auparavant en allant de Parras à Chihuahua; elle n'a pour limite au nord que le désert de Mapimi et les contrées habitées par les Indiens. Cette position en fait un asile précieux pour les brigands, qui vivent au mieux en rançonnant les riches fermes dont elle est couverte, et qui disparaissent dans le pays inhabité dès qu'ils se sentent serrés de près.

Jésus Gonzalès était le fils d'un simple *Peon*, mais ses exploits et ses déprédations l'avaient rendu redoutable. Il avait fini par s'approprier

l'*hacienda* où il avait été élevé, et avait formé une assez bonne troupe de cavaliers; son effectif, au moment où nous l'avons rencontré, était de trois cent cinquante-cinq hommes, d'après les papiers qui nous tombèrent alors entre les mains, avec une assez grande quantité d'armes et quelques chevaux. Arrivé la veille et ne nous sachant pas dans le voisinage, il avait été surpris; les chevaux étaient lâchés dans la pâture, et les hommes s'amusaient à lacer les taureaux lorsque notre arrivée lui fut signalée. Les Partisans n'eurent que le temps de se réunir et de feindre de nous offrir le combat au pied de la montagne, tandis qu'ils faisaient filer leurs bagages et leurs bestiaux par la route de la plaine. Si nous avions connu le pays et que nous eussions été plus habiles, nous les aurions laissés de côté : notre infanterie les eût tenus à distance pendant que nous nous serions emparés du convoi, dans lequel figuraient les femmes des principaux chefs.

Le retour à Porfias n'offrit rien de particulier : Porfias est un village fort triste, sans eau pendant une grande partie de l'année; il est placé à l'extrémité d'une chaîne de montagnes qui descend du nord au sud parallèlement à la Sierra Madre sur la route de Durango à Parras; de maigres cultures l'entourent : la chaleur y est très forte. En quittant cet endroit, nous fûmes témoins d'un lugubre spectacle : un

déserteur du régiment se trouvait parmi les prisonniers; plus brave ou plus ivre que ses compagnons, il ne s'était pas enfui aussi vite. Le maréchal des logis Leclerc le frappa d'un coup de sabre à la tête; il tomba en se faisant reconnaître : un chasseur, son ancien camarade, indigné, le traversa d'un coup de pointe — les soldats ne pardonnent pas la désertion à main armée. Ce fut dans cet affreux état qu'il fut transporté à Porfias; le docteur dut découper tous ses vêtements; il était entièrement nu : un de ses pays, le brigadier Bristien, l'avait enveloppé dans son manteau. Au moment de notre départ, deux coups de feu retentirent; je n'y fis pas attention, mais quelle ne fut pas ma pitié lorsque je passai près d'un corps nu et sanglant étendu dans la rue; un sévère exemple était donné, le châtiment était juste, mais il était terrible. Le criminel avait eu quelques moments d'espérance, mais, quand il avait vu quel devait être son sort, il s'était résigné et avait dit à son pays : « Tu diras à ma mère que je suis mort au Mexique, sans lui dire comment. »

Un sort non moins cruel fut réservé aux prisonniers; c'étaient des brigands sans doute, mais ils pouvaient se prétendre soldats, et nous étions, après tout, des envahisseurs étrangers. D'ailleurs, je n'ai jamais été partisan des exécutions sommaires : c'était sans doute aussi l'impres-

sion du commandant, car il les conserva pendant deux jours en arrivant au Chorro. — Pourquoi alors, pourquoi pas avant, je n'en sais rien... Sans doute parce que le commandant n'osait ni les lâcher ni les garder. Au moment de l'exécution, un des prisonniers demanda à étancher sa soif dans le ruisseau voisin, et, son désir satisfait, vint tranquillement reprendre sa place dans le rang des victimes. Ces bandits ont bien des défauts, mais personne ne sait mieux mourir.

Cet épisode ne sera pas la seule preuve de l'indécision et de la faiblesse de caractère de notre chef. Le butin et les voitures pris par nous à Santa-Catharina étaient le produit d'une réquisition faite par l'ennemi sur un de nos compatriotes, le père Veillan, cultivateur à la ferme du Sancillo; tout le monde demandait qu'on les lui rendît, mais le commandant craignait de mécontenter la troupe, et, à notre retour, toutes les voitures, les attelages et le troupeau étaient mis en vente, sur l'ordre du colonel Cottret : c'était la ruine de ce laborieux et hardi colon faite par des mains françaises; le malheureux parlait de se brûler la cervelle : j'eus le bonheur de pouvoir lui avancer la somme nécessaire pour racheter le tout en bloc, et plus tard la satisfaction, en rentrant dans cette somme, de voir que je n'avais pas obligé un ingrat.

En suivant la route qui nous ramenait à Durango, de beaux cerfs se présentaient à notre vue pour disparaître bientôt dans le fourré. Nous ne tardâmes pas à rentrer dans la plaine basse et inondée, et c'est entre des lacs, à travers les marais, que nous parvînmes au Chorro, site qui justifie bien son nom (jaillissement). L'*hacienda* est bâtie dans la partie plane d'un terrain tourbeux; de longues enceintes en pierres sèches dessinent ses alentours et sont autant de parcs à bestiaux; la chambre où nous sommes logés au rez-de-chaussée donne sur un petit jardin inculte, entouré de murs, dans lequel s'ébattent quelques petits sangliers du pays.

La Compagnie franche nous quitte pour tenter un coup de main à la Punta; nous en repartons le lendemain pour arriver, après une étape encore plus humide, pour ne pas dire aquatique, à la Labor de Guadalupe. Il est difficile de voir une propriété plus belle et plus complète : grands bâtiments élevés, salles magnifiques, vastes dépendances, superbes ombrages, rien n'y manque : des quantités de paons sont perchés sur les arbres de la cour; les corrals sont pleins de chevaux et de mulets; on procédait à l'opération annuelle du marquage. Tous les chevaux de l'escadron prennent place dans les vastes écuries; nous élisons domicile dans une salle à manger aux proportions grandioses, où se dres-

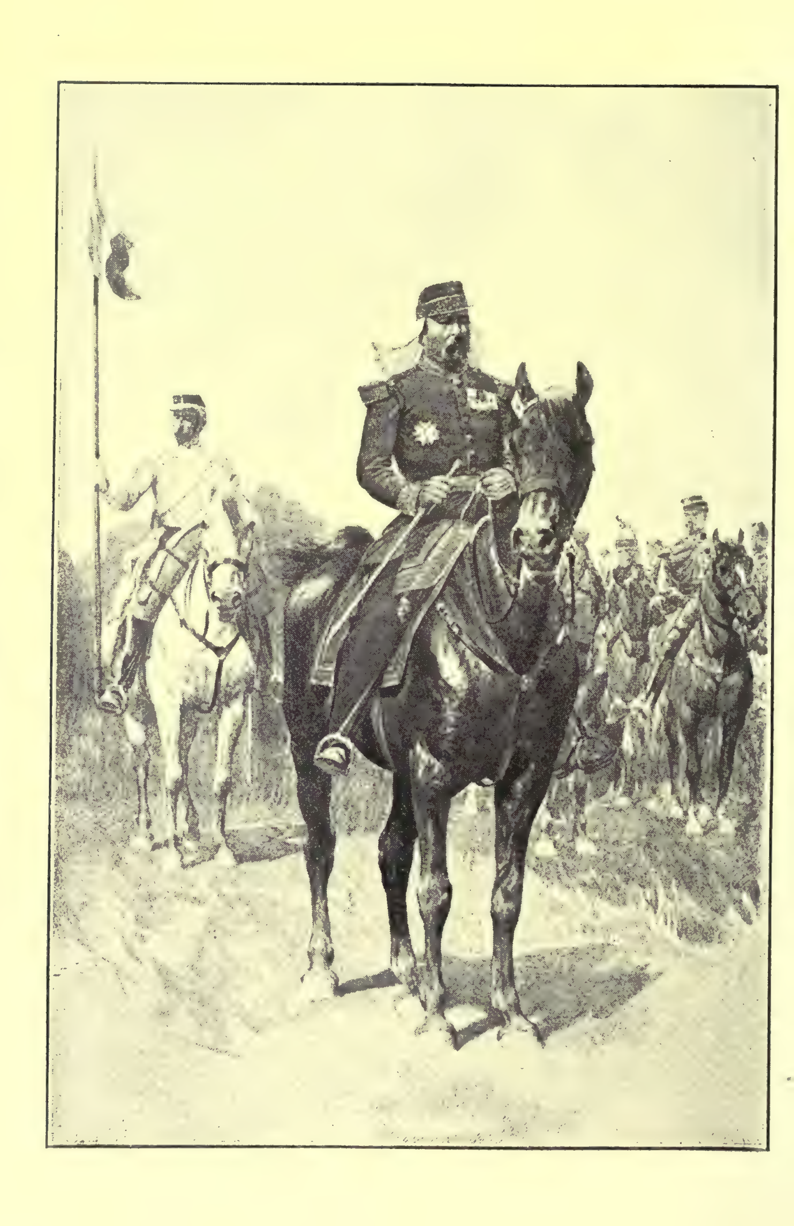
sent les hautes tables mexicaines. Mon ami Le Mintier se fâche parce que je veux l'empêcher de faire sécher ses gants sur la table, préférant y voir mettre le couvert, mais la paix est bientôt faite, et nous voilà tranquilles pour longtemps : mon excellent camarade n'est de mauvaise humeur que deux fois par an.

En quittant la Labor, il faut passer la rivière, ce qui, à cette saison, n'est pas chose facile : on desselle les chevaux et on charge les selles et les armes sur deux affreux bateaux de troncs d'arbres (*canoas*) ; les cavaliers qui savent nager doivent passer les chevaux : ils commencent l'opération, mais les autres se piquent d'honneur, et tout l'escadron traverse à la nage. Les officiers profitent d'un voyage de bateau plein d'armes et de bagages; il penche d'une façon inquiétante; cependant, nous atteignons sans encombre la rive opposée. L'infanterie use du même procédé, et nous continuons notre route en enfonçant dans des marais, en gravissant de temps à autre des côtes rocailleuses, dans l'espérance de nous tirer de cette boue que nous retrouvons de l'autre côté. Enfin nous finissons par gagner un chemin plus solide, qui nous amène à la Garita de Durango dans l'après-midi du 11 septembre.

Quel plaisir de regagner ses pénates après une absence de quinze jours, à la suite d'un petit combat ! Comme on se sent fier et heureux ! La

population, qui avait eu vent de notre escarmouche, se pressait sur notre passage : au détour d'une rue, la petite Lupita, l'enfant de mes hôtes, applaudissait à la vue des soldats. Je m'attendais aussi à ce que les dangers courus amèneraient une certaine émotion... Mais je comptais sans les mœurs du pays, où un combat est une chose ordinaire, et je fus simplement reçu par un aimable : « Bonjour ! Comment vous trouvez-vous de votre voyage? » dit gaiement par mon hôtesse, comme si je revenais de la pêche. L'effet était manqué, mais l'accueil n'en était pas moins cordial, et, le soir, je prenais part au dîner de famille, arrosé de quelques bonnes bouteilles de bordeaux venues de Mazatlan, — ce qui n'était pas passé chez nous à l'état d'habitude, le Mexique nous ayant fourni beaucoup plus d'eau que de vin.

Le repos ne fut pas long : la nuit suivante, nouvel ordre de départ et nouvelle excursion sans résultat.— *13 septembre 1866.*

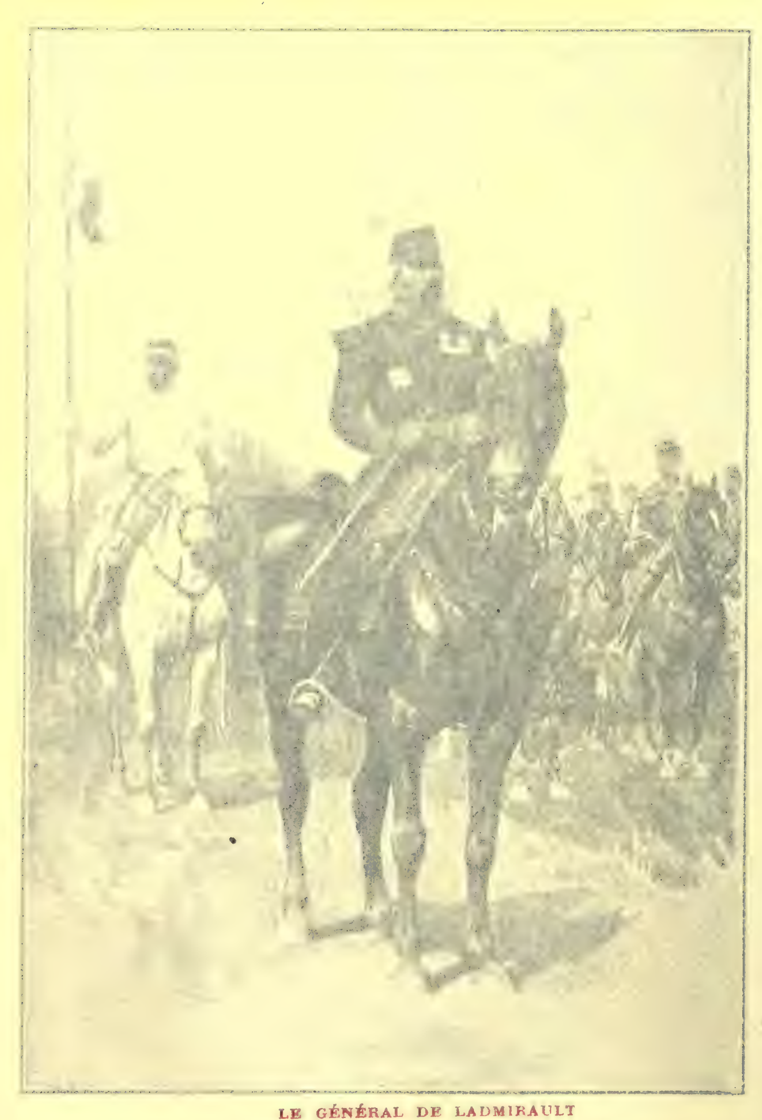


EN LORRAINE

LES PREMIÈRES JOURNÉES DE METZ

— 1870 —

Borny. — Rezonville. — Saint-Privat.



LE GÉNÉRAL DE LADMIRAULT
Commandant le IVe Corps de l'Armée du Rhin
Et son porte-fanion, tué devant Mars-la-Tour

EN LORRAINE

LES PREMIÈRES JOURNÉES DE METZ

— 1870 —

Borny. — Rezonville. — Saint-Privat.

LES PREMIÈRES JOURNÉES DE METZ (1)

— 1870 —

AVANT-PROPOS

Arrancy, 17 novembre 1871.

L'histoire dit qu'au matin de la bataille des Dunes, le Grand Condé, qui y commandait un corps de l'armée du prince d'Orange, s'émut des dispositions que prenait ce général, et lui en adressa de respectueuses critiques.

Ses observations ayant été repoussées, le prince français se tourna vers un jeune seigneur anglais qui l'accompagnait, et lui dit : « Milord, avez-vous déjà fait la guerre? — Non, Monseigneur.

(1) Une partie de ces feuillets a paru dans l'*Éclair* les 6 et 7 mai 1905.

— Eh bien ! vous allez voir comment se perd une bataille. »

Comment se perd l'effort de trois batailles, et par suite comment se perd une armée, voilà ce que nous allons consigner ici.

Je dis consigner, parce que, sous la puissance des sentiments en lutte dans mon esprit, d'une part, le respect des chefs, — et des chefs malheureux, — d'autre part, les droits de la vérité et la vertu de ses leçons, je ne puis que consigner dans un procès-verbal sans commentaires les souvenirs personnels que m'ont laissés trois terribles journées.

J'évoque ces souvenirs en présence de ma conscience, toute arrière-pensée ne pouvant qu'être écrasée sous leur poids.

I

A LA BATAILLE DE BORNY

C'était le 14 août 1870. Le mouvement rétrograde de l'armée du Rhin à travers la zone militaire de Metz venait d'être ralenti par une violente attaque de la première armée des Allemands, tandis que leur deuxième armée défilait

à toute vitesse sur notre flanc pour nous couper la retraite.

La bataille avait été courte, mais rude : le IIIe Corps français avait perdu au premier choc le général Decaen, son chef ; et le chef du IVe Corps, qui, sans attendre les ordres, avait cru devoir repasser la Moselle au bruit du canon, avait dû payer de sa personne pour rétablir le combat à la baïonnette et enlever, à la nuit tombante, le succès par cet élan.

Sur le terrain qu'elles avaient reconquis, ses troupes victorieuses restaient sous les armes à attendre l'arrivée des ordres. Mais, depuis le matin, aucune communication de l'État-Major général n'était parvenue à M. le général de Ladmirault, et je le voyais inquiet de ce silence. Alors, vers neuf heures du soir, je lui offris d'aller à la recherche du quartier général, que j'avais vu la veille établi au village de Borny.

« Volontiers, me fit-il, si vous croyez pouvoir y arriver par cette obscurité.

— Je l'espère; au reste, pour plus de chance de réussite, je voudrais n'être pas seul, mais que le commandant de Polignac vînt faire avec moi cet essai. »

Nous partîmes ainsi, M. de Polignac et moi, escortés de quatre dragons, chevauchant à travers le champ de bataille par une des nuits les plus noires dont j'aie éprouvé l'obstacle.

Nous cheminions lentement, incertains, dans

des ravins et des sentiers inconnus, évitant avec autant de soin la rencontre de nos troupes que celle de l'ennemi, dans la crainte de ces méprises faciles le soir d'une bataille.

Nous n'avions pourtant pas perdu la direction de Borny, et nous finîmes par tomber sur la route d'Allemagne; mais là, tandis que nous avions laissé notre Corps d'armée immobile, nous trouvons un véritable fleuve de troupes et de chariots d'ambulance descendant à flots pressés vers Metz. Un de nos camarades, le capitaine de France, de l'État-Major général, se tenait au bord de la route, activant encore l'écoulement de cette colonne confuse. « Comment, vous cherchez des ordres à Borny, répondit-il à nos premières questions, mais il y a longtemps que le maréchal est rentré à Metz, ordonnant la retraite la plus rapide, et il n'y a plus un bivouac sur le champ de bataille. »

A ces paroles, je voulus tourner bride pour les rapporter en hâte à mon général; mais, plus calme, le commandant de Polignac me retint pour se pénétrer de leur exactitude par d'autres questions. Sa conviction faite, il m'invita à presser l'allure autant que la nuit le permettait pour rejoindre notre chef au château de Grimont, où nous l'avions laissé.

Il nous attendait avec impatience, car, depuis notre départ, il avait essayé en vain de se mettre en communication avec le commandant en chef

par le télégraphe du fort Saint-Julien; son premier aide de camp avait dû escalader l'enceinte inachevée du fort pour pénétrer jusqu'au télégraphe, mais il n'en avait rapporté aucune nouvelle du commandant.

Ce fut ainsi qu'il revint à M. de Polignac et à moi d'apprendre, vers onze heures du soir, au commandant du IVe Corps, que le reste de l'armée était, depuis trois heures déjà, en retraite pressée, et que ses troupes restaient seules sur le champ de bataille, où l'armée ennemie engagerait sans doute le lendemain une nouvelle lutte.

Le général de Ladmirault le comprend ainsi, et bien vite ses officiers d'État-Major sont envoyés, les uns rallier les troupes, former les colonnes, guider leur retraite, les autres gagner les ponts de la Moselle, en assurer le passage et chercher des bivouacs de l'autre côté dans la plaine de Woippy; l'encombrement des convois rendait inabordables les emplacements qui avaient été indiqués la veille par l'État-Major général. Mais le chef du IVe Corps courait à tout, prévoyait tout, animait tout.

Le jour se levant vint à notre aide, et, à neuf heures du matin, nos troupes formaient leurs camps et s'enquéraient des distributions.

Les hommes n'avaient pas rompu les rangs depuis vingt-quatre heures, dont six de combat pour la moitié d'entre eux.

Pendant tout ce temps, pas une communication ne nous était venue du commandement en chef.

II

AVANT LA BATAILLE DE REZONVILLE

Dans la matinée du 15 août, tandis que les troupes du IVe Corps, qui avaient combattu la veille et marché toute la nuit, commençaient à se reposer, l'ordre général arriva de reprendre incontinent la marche en retraite sur Verdun. La voie qui nous était indiquée pour cela était le col de Lessy et le ravin de Châtel; le point d'arrivée Doncourt, à seize kilomètres du camp actuel.

Je ressens encore l'impression pénible que nous causa cet ordre, nous arrachant à la fois à la jouissance de la victoire et à celle du repos. C'était donc la retraite, la retraite sans trêve ni cesse, à laquelle nous étions voués, et il nous semblait que les forces physiques viendraient à manquer à ceux qui fuyaient l'ennemi plus tôt qu'à ceux qui les poursuivraient. Je ne sais toutefois si c'était là le sentiment de tous mes

compagnons d'armes; je sais seulement que ce fut le mien, et que les souvenirs de la campagne d'Italie, où nous ne quittions le champ de bataille que pour aller nous reposer plus avant, me revinrent amèrement à l'esprit.

Tout ce que je puis dire, c'est que mon général s'inquiétait de la fatigue de ses troupes et réclamait en leur faveur un délai à l'ordre de route. Mais il ne parut pas avoir gagné sa cause, et les tentes à peine dressées s'abaissaient déjà, lorsque je fus envoyé à l'État-Major général porter le rapport du combat de la veille, et prendre, s'il y avait lieu, les dernières instructions pour la marche qui allait s'entamer dans des conditions difficiles. Le grand quartier général était établi à Moulins-les-Metz, et je choisis pour m'y rendre, bien que cette route ne fût pas la plus courte, celle du col de Lessy, que devait suivre le corps d'armée. Je m'y déterminais presque au hasard, car c'était un véritable chemin de traverse, difficile à reconnaître — les cartes étant rares, d'ailleurs, et l'emploi des guides inusité.

Après quelques tâtonnements, je dus m'engager, non sans surprise, dans des vallons sinueux et boisés, où l'on pouvait, à son aise, rêver aventure, mais difficilement se figurer la marche imposante d'un corps d'armée. Je débûchai enfin, après avoir contourné le mont Saint-Quentin, sur la route de Paris, au point où une belle

habitation du village de Moulins était devenue le quartier général français.

Déjà l'éclat des lieux et des uniformes contrastait avec l'air soucieux des camarades du grand État-Major, qui me reçurent et m'introduisirent chez le commandant en chef. Il était à travailler avec son major général, une carte déployée devant eux.

Sans ouvrir le rapport que j'étais fier d'apporter, le maréchal m'interroge sur le mouvement de départ qu'il paraît croire commencé; puis le major général me demande comment est ce chemin de Lessy qu'il a assigné à mon Corps d'armée. « Je viens précisément de le suivre pour arriver ici, mon Général; le sol est bon, mais la voie est étroite, le plus souvent encaissée, et partant impraticable pour une colonne considérable. — Pourquoi donc cela, Monsieur? — Mais il serait souvent impossible d'y doubler une voiture. — Quel besoin ont donc les voitures de se doubler? — Et si un essieu casse?... »

A ce moment, le maréchal mit fin à la discussion qui s'aigrissait, en indiquant du doigt sur la carte la direction qu'il entendait voir prendre au IVe Corps lorsqu'il aurait atteint le plateau entre Châtel et Doncourt.

« Pardon, Monsieur le Maréchal, dis-je timidement; mais je ne vois pas de chemin tracé dans cette direction.

— Vous n'en voyez pas? Eh bien! en voilà un », fit-il, en traçant avec son ongle une raie sur la carte.

Je restai muet, et le maréchal continua d'un ton radouci : « Au surplus, d'après ce que vous me dites, votre Corps d'armée est en moins bonne condition de marche que le IIIe. Je modifie en conséquence mes ordres; au lieu d'entamer le mouvement, votre Corps ne s'y mettra qu'après celui-là. Vous aurez la bonté de prévenir de cela le maréchal Lebœuf, qui en a pris le commandement ce matin. Vous le rencontrerez sans doute dans quelqu'un de ces villages que vous venez de traverser. »

J'étais devenu plus muet que jamais. Je saluai, repris mon cheval, et le poussai devant moi dans la campagne, sans plus songer au maréchal Lebœuf ni aux autres recommandations qui avaient pu m'être faites. J'étais atterré. Peu a peu, les idées me revinrent, mais leur clarté n'en était que plus navrante. Je montai par le chalet Billaudel sur le plateau qui domine le pays, pour me rendre compte de son aspect et de ses conditions militaires; — je n'avais pu m'en procurer une carte. Le spectacle de ces campagnes, qui allaient être souillées de tant de sang pour ne pas rester françaises, se déroulait avec une grande beauté : grâce à la hauteur de la montagne et à la pureté d'une atmosphère lumineuse, je distinguais jusqu'à

la vallée de l'Orne tous ces bois, tous ces hameaux, dont les noms, bientôt célèbres, étaient encore inconnus pour moi.

Je cheminai lentement, pour mieux voir et mieux rassembler ma pensée avant de reparaître devant mon chef.

Au moment où je touchais à son quartier général, la marche de la division Lorencez (troisième du IVe Corps) en fermait les abords; la tête de la colonne s'était déjà fourvoyée et ne pouvait trouver ce malheureux chemin de Lessy. Je la remis sur la voie à la requête de son général; puis je la vis de nouveau flotter, et ne m'en inquiétai plus; mais je montai à l'appartement de mon chef lui rendre compte de ma mission. Je terminai mon récit par ces mots : « Mon Général, le pays dont je vous parle (la vallée de l'Orne) est beau, riche, boisé; un Corps d'armée peut, en manœuvrant, s'y tirer d'affaire; le vôtre a confiance en vous et vous suivra. Emmenez-le pour votre compte, parce que, sans cela, nous sommes tous perdus. » Le général ne me répondit pas, mais je vis bien ce qu'il en pensait, et j'allai me jeter sur mon lit, bercé par le murmure des pauvres soldats de la division Lorencez, qui ne pouvaient parvenir à s'enfoncer dans le ravin de Lessy.

Le lendemain 16 août, ils y étaient encore, sac au dos, arrêtés par les équipages du IIIe Corps. Après la bataille, j'allai au-devant d'eux, et je

pus les amener à neuf heures du soir sur le terrain où elle s'était livrée sans eux, et était restée indécise parce qu'ils y avaient manqué.

III

A LA BATAILLE DE REZONVILLE

Le 16 août, le restant du Corps d'armée commandé par le général de Ladmirault avait dû entamer d'une manière excentrique le mouvement de retraite de Metz sur Verdun, qui avait été ordonné la veille; je dis d'une manière excentrique, parce que les routes directes qui lui avaient été assignées étaient encombrées, comme j'avais été le reconnaître; de sorte que nous nous trouvions en l'air après quelques heures de marche par Woippy sur Saint-Privat, et sans nouvelles des autres Corps ni du Quartier général. De plus nous étions mal éclairés par notre cavalerie, dont la masse, trop compacte, ayant poursuivi au nord tandis que l'infanterie se rabattait au sud, avait fini par se laisser devancer par l'infanterie. Quand, à la tête de colonne où nous marchions et à hauteur du petit village de Bru-

ville, nous aperçûmes sur un monticule que nous abordions des vedettes ennemies; puis, lorsque nous fûmes au sommet qu'elles avaient rapidement abandonné, des masses assez considérables.

Comme elles étaient précisément en travers de la direction que nous suivions, c'est-à-dire là où nous nous attendions à rallier le gros de l'armée qui avait dû nous précéder depuis la veille, il y eut une grande hésitation dans l'État-Major sur leur caractère et sur l'attitude qu'il convenait de prendre à leur égard. Suspendre notre marche, qui devenait, d'excentrique concentrique, était dangereux, parce que, comme je l'ai dit, nous étions en l'air et pas couverts. La durée de cette marche, quoique très bien menée, avait été telle, depuis le petit jour jusque sur le midi, que nos faibles têtes de colonnes n'étaient pas en haleine de combat, et qu'un choc imprévu ne se fût pas produit pour elles dans de bonnes conditions. Il n'y avait pas de temps à perdre, car les troupes en vue avançaient en bel ordre à notre rencontre.

Alors je proposai à mon chef de les reconnaître rapidement, tandis que l'artillerie que nous avions déjà se mettrait en batterie pour ouvrir le feu au premier signal que j'en donnerais : je convins, avec le général Laffaille, qui commandait cette artillerie, que ce signal serait un coup de pistolet tiré visiblement en l'air, le terrain

étant parfaitement découvert, et je piquai grand train, avec deux cavaliers d'escorte qui disparurent dans l'affaire, sur un État-Major qui précédait distinctement le mouvement.

Arrivé à portée, je reconnus parfaitement un État-Major allemand, qui s'arrêta comme moi, mais sans faire mine de m'enlever. Je donnai alors, lentement, et aussi ostensiblement que je pus, le signal convenu. Une belle salve de canon passa par-dessus ma tête, ouvrant un duel d'artillerie.

Quand je rentrai à mon État-Major rendre compte de ce que j'avais pu observer de l'ennemi, le général Laffaille dit à M. de Ladmirault : « Mon Général, vous avez là un brave officier », et me félicita.

Cela me mit en goût, et je tâchai de n'en pas démériter du reste de la journée. Les occasions ne manquaient pas, car le Général, qui voulait y voir clair, conduisait lui-même sa tête de colonne. Dès les préludes de l'engagement, il s'était porté à la ligne même des tirailleurs sur l'éperon de Gréyères avec ses aides de camp et son fanion. Celui-ci, la haute stature du Général qui montait un cheval énorme, son vaste couvre-nuque blanc à la manière d'Afrique, attirèrent aussitôt un feu violent : un projectile brise la tête du porte-fanion (fils du Général Henry), qui était contre moi ; il tombe de cheval, et je ne peux que saisir son fanion, brisé du même

coup, et le faire flotter de nouveau, en demandant au général l'honneur de le porter jusqu'à la fin de la journée. — Un des deux cavaliers qui l'escortaient venait d'avoir le nez coupé, et l'autre avait disparu. — Je ne le déposai, en effet, que pour courir ailleurs.

Les choses allaient bien et visiblement à notre avantage, quand l'horizon s'emplit de nuages de poussière en face de nous et sur notre flanc, et qu'un feu violent d'artillerie, qui semblait en sortir, nous décela la préparation d'une puissante contre-attaque.

Le général, qui n'avait pas de réserves, dut, devant cette menace, reprendre position sur le plateau, où l'on était très bien pour recevoir un choc, en y faisant remonter batteries et bataillons. Mais deux de ceux-ci, employés en soutiens de batterie, ne furent pas touchés par l'ordre de retraite. Du fond où ils étaient, on ne voyait pas venir l'ennemi, qui les tenait presque déjà. Mon chef s'aperçut tout à coup avec douleur qu'ils allaient être enlevés, et je m'offris vite pour les rallier : « Vous n'arriverez pas », me fit le général, car le terrain découvert qui nous en séparait était violemment battu par-dessus leur tête. Je piquai — j'étais merveilleusement monté sur une petite jument irlandaise, ayant échangé mon bon cheval d'armes pour elle au milieu de la journée — je piquai, et arrivai à fond de train sur l'officier qui com-

mandait là : « Tiens, c'est vous, Chérisey », lui fis-je, en voyant que les hommes, anxieux, me regardaient, couvert de la terre qu'avaient jetée sur moi des projectiles sans me toucher. « Et comment va donc Mme de Chérisey? » Puis, à voix basse : « Filez par le flanc dans le bois à gauche, ou, dans cinq minutes, vous êtes enlevé. » Ainsi que dit fut fait, et M. de Chérisey, qui était un aimable et digne officier, dans la famille de qui j'avais été reçu à Lille, m'en sut bon gré.

C'est peu après avoir rejoint, sous le même feu et de nouveau sans être atteint, mon chef, le Général de Ladmirault, que je fus chargé par lui de porter à toute sa cavalerie l'ordre d'attaquer celle de l'ennemi, qui s'avançait pour le déborder. Après avoir rapidement avisé les généraux du Barrail, Legrand et de France, je sollicitai, selon l'usage, et obtins de ce dernier la faveur de charger à ses côtés. Mais je n'eus pas cet honneur, car une attaque oblique jeta dans sa brigade une confusion favorisée par l'habit bleu d'un de ses régiments, les lanciers de la Garde, qu'on prit pour des Allemands. Le général Legrand, le général de Montaigu, de notre division, furent sabrés au même moment, et je ne pus que courir vers mon chef, au travers de la poursuite allemande, le saisir de ce grave échec — qui fut d'ailleurs autrement réparé. Car pendant que ces quatorze régiments

de hussards, de dragons, de lanciers, et de cuirassiers (du côté allemand), sept de chaque côté, s'apprêtaient à se heurter dans la mêlée grandiose que j'eus peine à esquiver, la grosse colonne d'infanterie prussienne, sortie de Mars-la-Tour venait de se briser dans le ravin de Gréyères contre la brigade Brayer, de la division Cissey — le comte de Brayer et mon ami Saint-Preux, son aide de camp, y furent tués — et de laisser entre les mains de cette brave troupe un drapeau du 16e régiment d'infanterie prussien.

Cela fournit au peintre Protais, qui était présent, le sujet d'une jolie esquisse qu'il intitulait : « Les deux drapeaux », par allusion au fanion brisé que j'avais relevé. C'est dans ces conditions que j'avais été rencontré par de Mun, alors attaché au général de Clérembault, et que, dans la joie où j'étais des brillants débuts de cette journée pour le IVe Corps, je l'avais embrassé en lui disant : « Allons ! il y a encore de beaux jours pour la France ! »

Le soir, je fus embrassé à mon tour dans des conditions vraiment émouvantes. La nuit était venue et j'avais fait une dernière course au-devant de troupes en retard, quand je rejoignis mon chef dans une maison du village (Doncourt, je crois), au milieu de son nombreux État-Major ; — nous étions assez fraîchement ensemble à ce moment-là pour des raisons

étrangères au service. — Quand il m'aperçut, il se leva, et, d'une voix forte et un peu solennelle, me dit : « Monsieur de La-Tour-du-Pin, je ne vous connaissais pas encore; mais, à la manière dont vous m'avez servi aujourd'hui, je vois que vous voulez vous faire tuer pour moi, et cela vous arrivera certainement. Auparavant, je veux vous en avoir remercié devant tous. » Et il m'embrassa.

Il me dit depuis qu'il ne croyait pas me revoir après l'incident Chérisey. De fait, il eut la bonté de me citer à l'ordre du Corps d'armée « à raison de la conduite et des services spéciaux dans les journées du 14, du 16 et du 18 août » faisant allusion ainsi à un service d'éclaireurs de combat que j'avais formé, et qui lui fut utile à ces batailles et surtout dans la suite.

IV

LA BATAILLE DE SAINT-PRIVAT LE 10 AOUT 1870

La défense des lignes d'Amanvillers (qui porte depuis le nom de bataille de Gravelotte ou de Saint-Privat) pouvait durer depuis six heures,

quand, dans le village incendié d'Amanvillers, le général de Ladmirault reçut avis du général Bourbaki que celui-ci venait de prendre position avec la Garde impériale en arrière de nos lignes sur le plateau du Gros-Chêne. A ce moment, le combat faisait rage, le VIe Corps venait de nous demander des munitions, et notre dernière réserve était engagée. Mon chef me dépêcha au général Bourbaki pour lui demander son concours.

Je trouvai le général devant sa division de Grenadiers, et je lui exposai la situation, l'extrême tension des forces en lutte et la certitude que l'apparition d'une réserve romprait victorieusement l'équilibre. Mais, contre mon attente, le général m'objecta le danger d'être tourné par la vallée de la Moselle et les bois de Plenoy, si la réserve ne restait en position. En vain je lui affirmais que je venais moi-même de fouiller ces bois et d'observer cette région : « Il faut être aveugle, me disait-il avec son énergie d'expression, il faut être aveugle pour n'y pas distinguer les troupes en marche contre nous. » Et moi, dans la certitude inverse, de lui répondre avec instances : « Mon Général, moi qui ai débuté près de vous, qui suis votre élève, votre enfant, je ne voudrais pas vous compromettre... Sur ma tête, le danger n'est pas là, il est devant vous, et la victoire aussi... Venez, venez, etc... » Mes efforts étaient vains,

lorsque parut le premier aide de camp de mon chef, venant cette fois, au double nom du Général de Ladmirault et du Maréchal Canrobert, réclamer le secours de la Garde.

A cette parole aussi pressante et encore plus autorisée que la mienne, le Général cède et m'envoie l'annoncer à mon chef. Je cours retrouver celui-ci encore cramponné à Amanvillers, mais sous un feu terrible. Je criais aux hommes la bonne nouvelle du secours qui leur arrivait, et leurs visages brillaient de joie en me répondant : « Il n'est pas trop tôt ! » Ces pauvres troupes étaient vraiment hachées, mais elles ne cédaient pas; les blessés seuls commençaient à refluer sur cette route de Plappeville, que descendait au-devant d'eux la Garde.

Je repars encore à sa rencontre lui frayer la voie et je la retrouve marchant en bel ordre, mais les débris sanglants qui heurtent sa marche impressionnent son chef, et il me reçoit par ces mots : « Ce n'est pas bien, Capitaine, ce que vous avez fait là. Vous m'avez promis une victoire, et vous me menez assister à une déroute. Vous m'avez fait quitter ainsi des positions magnifiques. Vous n'en aviez pas le droit. — Eh ! mon Général, vous pouvez les reprendre. — Certainement, et je vais le faire, ou l'armée est perdue. — Colonne, halte ! Demi-tour ! »

Je redescendis rendre ce nouveau compte à mon chef. Il n'avait pas bougé d'Amanvillers;

quand il m'entendit, il leva sa canne, la laissa retomber sur le cou du cheval, et ne dit rien. Au même moment, l'aide de camp du maréchal Canrobert arrivait au galop, et, se découvrant comme solennellement : « Mon Général, M. le maréchal Canrobert a la douleur de vous faire dire qu'il est en pleine retraite. »

« Retournez-en prévenir le Général Bourbaki, me fit mon chef, et dites-lui que je vais sans doute être obligé d'en faire autant. »

En effet, les coups avaient commencé à nous arriver de Saint-Privat, c'est-à-dire de droite et presque d'arrière, et on peut dire qu'ils pleuvaient déjà : Amanvillers était en flammes, et dès que, dans les troupes qui le flanquaient un homme se levait de terre, il y retombait fauché.

Je repartis, escorté par les obus. La Garde avait été arrêtée à la limite de leur course et était établie solidement sur la ligne des bois où allait se rallier notre droite. Sa puissante artillerie couronnait, silencieuse, le plateau.

Ma triste mission près du général Bourbaki terminée, il ne me restait plus qu'à rejoindre mon chef. Mais en vain je battis cette région désolée, sur laquelle le crépuscule commençait à ralentir le carnage. A la place où j'avais laissé M. de Ladmirault, le Général de Lorencez se tenait à cheval, immobile, avec deux officiers — les bataillons d'un régiment, l'arme au pied, derrière lui — puis des isolés, des blessés, des

morts. Un camarade de mon État-Major ralliait sur la route les hommes débandés et leur distribuait je ne sais quelles cartouches.

Un autre, errant comme moi, me dit que notre chef avait été sur la gauche se concerter avec le Maréchal Lebœuf, en un point connu sous le nom de l'*Arbre mort*, et qui pouvait bien s'appeler à ce moment l'arbre de la Mort.

A mesure que nous avancions dans cette direction, nous voyions l'attitude solide des troupes : Montigny-le-Château, le centre de notre position est encore occupé, et le 41e de ligne (du IIIe Corps) va y appuyer ses tenaces défenseurs. Mais plus de traces du Général, et plus de chances, une fois que la nuit sera venue, de le retrouver. Que faire? Gagner le Grand Quartier général, qui doit être en relation avec lui, et le rallier ainsi sur le champ de bataille, qu'assurément il n'aura pas quitté.

C'est dans ce dessein que je m'enfonçai parmi les dragons de Clérembault, dans le défilé des Rappes, redescendant ainsi sur Metz. Je n'oublierai pas la retraite de cette cavalerie par ce ravin étroit, au milieu de sapins où éclatait le fracas des obus, et de rochers où cherchaient à s'abriter les blessés pour n'être pas foulés sous les chevaux. Tandis que le champ de bataille se vidait par là sous la protection des lignes inébranlables du IIIe Corps, des régiments de voltigeurs et de cavaliers de la Garde semblaient

vouloir, dans les fonds de Châtel, remonter ce courant et ajoutaient ainsi au désordre. Il faisait nuit noire depuis longtemps quand j'arrivai à Plappeville, brisé de fatigue et de tristesse, et que, dans l'obscurité, je reconnus la voix d'un ami de l'État-Major général. Aussitôt je suis entouré, choyé, par des camarades, conduit au major général, et par lui précipitamment — je ne savais pourquoi — chez le commandant en chef.

Ébloui par les lumières de la table autour de laquelle s'achevait le dîner du maréchal, inquiet d'avoir perdu mon général, j'hésitai un instant à répondre aux questions du grand chef, et à l'attente curieuse que je voyais sur tous les visages de l'État-Major. Puis je compris que j'étais sans doute le premier officier de mon Corps d'armée — ma pensée n'allait pas plus loin — qui vînt en raconter la lutte, et, réagissant sur mon malaise, je m'exprimai fermement en ces termes : « Monsieur le Maréchal, à l'instant précis du coucher du soleil, le champ de bataille était ainsi tenu : le Général de Lorencez à Amanvillers, la brigade Pajol à Montigny, le IIIe Corps dans ses lignes et nous appuyant; le VIe Corps seul a disparu, mais la Garde, en se tenant sur le plateau du Gros-Chêne, nous forme un flanc droit suffisant. Rien n'est perdu, et nous pouvons recommencer la bataille demain matin. » — « Il s'agit bien de cela,

fit brusquement le maréchal; on devait se replier demain matin, et on se replie ce soir; voilà tout. »

Je n'avais plus qu'à me retirer. Un officier d'ordonnance, M. de Mornay, se leva pour me tendre un verre plein de vin qui me fit du bien — petit souvenir à côté d'un grand. Mes camarades achevèrent le bon traitement de Mornay, sans oublier mon cheval, puis rentrèrent avec moi dans le bureau de l'État-Major général, où se terminait une dictée, qui, mise sous pli fermé, me fut aussitôt confiée à l'adresse de mon chef ainsi libellée : « Au château d'Amanvillers. » En vain, je protestai que j'ignorais absolument où il était, et que je ne connaissais pas assez le pays pour être certain, par cette nuit noire, de retrouver les positions mêmes où j'avais laissé les troupes; pas un officier de l'État-Major général ne me fut substitué ni adjoint, et je fus mis ainsi en route avec l'aide de camp du maréchal Canrobert, qui était venu là comme moi et s'en allait de même. Nous nous séparâmes bientôt, car les restes de son Corps d'armée étaient redescendus dans la vallée, et le mien n'avait pas encore quitté le champ de bataille.

Il pouvait être minuit quand je me retrouvai sur le plateau du Gros-Chêne, où je croyais que la Garde serait restée un centre de ralliement..., mais elle n'y était plus, et le général de Lorencez, que j'ai le bonheur d'y retrouver

au milieu de ses régiments, me dit qu'à dix heures elle s'est repliée sans qu'il en fût averti, et qu'il a dû venir se reformer ainsi sur la position abandonnée par cette troupe, au lieu de rester plus longtemps isolé sur le champ de bataille.

Alors, renonçant à trouver mon chef, j'ouvre, à la lueur d'une lanterne abandonnée, le pli dont j'étais porteur. C'était un ordre de retraite dans le camp retranché de Metz, ordre très long, très minutieusement détaillé, et tel qu'il avait fallu certainement la matinée pour le préparer.

Il n'y avait plus qu'à exécuter...

Je redescendis une dernière fois vers le champ de bataille : il était silencieux et sans bivouacs; on n'apercevait de flammes qu'à Saint-Privat. Je cueillis un rameau du bois où s'était arrêtée la lutte; puis, avec deux officiers d'ordonnance qui m'avaient rallié, nous nous employâmes à mettre de l'ordre dans la retraite, parlant au nom de notre chef; tandis que, nous le sûmes plus tard, celui-ci s'efforçait, d'un autre côté, de retenir ses troupes sur le plateau.

Au jour naissant la plupart des combattants étaient rentrés sous ces murs de Metz, dont nous ne devions plus nous éloigner que comme l'on sait.

Quelques jours avant la capitulation, comme j'exprimais à un officier attaché au commandant

en chef mon regret qu'il n'eût pas fait donner la Garde au soir de cette bataille :

« Ce n'est certes pas la faute du Maréchal », me dit-il; « s'il eût su qu'il y avait une bataille, il s'y fût certainement porté. »

V

ÉPILOGUE

Lorsque s'ouvrit le procès du maréchal Bazaine et que je me sus appelé à y comparaître en témoignage, je crus bien faire de communiquer au général Bourbaki la note ci-dessus, où j'avais recueilli mes souvenirs et qui devait guider ma déposition en ce qui le concernait.

Mal m'en prit, car le général en fut très irrité; si bien que sa déposition s'en ressentit au point de se terminer par ces mots : « que s'il m'eût cru, il eût fait assassiner ses grenadiers ».

A mon tour, je dus opposer une dénégation formelle à ce qu'il montrait croire de son rôle secourable pour le IVᵉ Corps dans la soirée du 18 août.

Malgré que ma protestation figure dans les dé-

bats du procès et n'ait pas été infirmée pendant le reste de son cours, j'avais gardé vive la blessure que m'avait ainsi faite le Général, lorsque l'occasion s'offrit à moi d'en avoir le cœur net.

Ce fut à de grandes manœuvres en Autriche, auxquelles j'assistais comme Attaché militaire, en compagnie de nombre d'officiers étrangers, dont le plus marquant était le général allemand Bronsart de Schellendorf, qui devait être bientôt ministre de la Guerre, et s'était trouvé dans la campagne de 1870 comme chef d'État-Major de la Garde royale prussienne, engagé précisément contre le IVe Corps, dans cette journée du 18 août où elle avait été abîmée.

Invoquant la grande déférence qu'il nous inspirait à tous comme écrivain militaire, je lui demandai publiquement, c'est-à-dire à haute voix, au milieu du cercle d'officiers étrangers qui se tenait à cheval sur le terrain, à distance convenable de la « critique », je lui demandai, dis-je, la permission de lui poser la question qui m'obsédait, à savoir si j'étais en droit de promettre la victoire au général Bourbaki au bout de l'entrée en action que je sollicitais de lui ; langage que celui-ci m'avait reproché, comme il le dit lui-même, avec emportement.

Le général allemand se recueillit, puis s'exprima ainsi :

« Vous aviez le droit de tenir ce langage ; bien « que nous eussions encore deux Corps d'armée

« intacts, tandis que vous n'aviez plus que celui-« là; mais les nôtres étaient encore trop éloignés « du champ de bataille pour y paraître à temps, « tandis que l'intervention de votre Garde pouvait « changer l'événement de la journée. »

L'événement de la journée de Saint-Privat, c'était l'issue même de la guerre, car c'est là qu'elle se décida : le reste de la campagne en dépendait fatalement, comme les faits le montrent de notre côté, et comme les critiques militaires n'en disconviennent pas, du côté allemand.

Appendice

AU DRAPEAU !

AU DRAPEAU ![1]

— 1911 —

Quarante ans après.

I. A L'ÉCOLE DE GUERRE

Le 16 août de cette année, au quarante et unième anniversaire de la bataille de Rezonville, paraissait en cette commémoration, dans le *Figaro,* un article surprenant : cette journée, où la victoire nous toucha de son aile et demeura indécise, y était nommée la pire des défaites; comme y était qualifié de « désastreux » l'épisode le plus marquant du combat, celui où nous anéantissions une brigade allemande, lui faisant 400 prisonniers et lui prenant un drapeau.

L'article me paraissant ne pouvoir provenir que d'un juif allemand plus ou moins naturalisé, j'adressai à son auteur inconnu une rectification polie, comme il convient vis-à-vis d'un étranger. Je m'étais trompé : il se déclara fort courtoisement ancien offi-

1 Nous réunissons sous ce titre les articles qui ont paru dans l'*Action française* des 1, 2 et 3 novembre 1911, et qu'il nous a semblé utile de recueillir ici en appendice. (*Note de l'éditeur.*)

cier français breveté, et ajouta que son appréciation sur ce fait d'armes appartenait à l'enseignement de l'École de guerre.

C'était la seconde fois qu'au cours du même débat un écrivain se couvrait vis-à-vis de moi de l'autorité de la chaire officielle [1]. Puis un des officiers qui ont occupé cette chaire avec le plus de talent m'écrivait, toujours au même sujet qui venait d'être traité dans le même sens [2], que c'était pour réagir « contre la mentalité déplorable de notre armée en 1870 ».

Je cherchai l'explication : le plus grand reproche que l'École fait au commandement en 1870, c'est celui de s'être attaché à la défensive plutôt qu'à l'offensive. Cette critique s'inspire de deux faits : l'un, que dans des conférences données depuis deux ans alors à l'État-Major général, on aurait professé une confiance excessive dans la supériorité de l'armement, comme devant être particulièrement sensible dans une action défensive. L'autre fait réside dans l'issue favorable des trois assauts que les Allemands donnèrent à l'armée de Metz pour l'empêcher de se replier sur la Meuse, comme elle en avait l'ordre.

Le premier argument dénote une confiance excessive dans l'influence que la chaire aurait eue sur la pratique, en un temps où cette chaire était naissante,

1 *Éclair* du 5 juin. — M. Germain Bapst : « ...Depuis cinq ou six ans, des professeurs à l'École supérieure de guerre me demandaient d'élucider le rôle joué par le IVe Corps à la bataille de Rezonville, et m'incitaient à répondre à ces trois questions, demeurées jusqu'alors pour eux sans solution... »

2 *Revue hebdomadaire* du 15 juillet. — *Rezonville*, par le général Cherfils.

et où le commandement était exercé à tous les échelons par des officiers trop rompus au métier pour se mettre à l'école de quelques intellectuels. Nous n'avions guère souci de ce que l'on pouvait élucubrer dans ces cénacles à peine éclos, dont je me rappelle seulement un mot créé ou remis en honneur par un de nos camarades, devenu depuis Ministre de la Guerre — « la logistique » — pour désigner l'art des marches et des campements. Il n'a été appelé dans toute la campagne à l'appliquer qu'une fois ; ce fut pendant que se livrait la bataille de Saint-Privat, pour rechercher, en arrière de nos positions, celles sur lesquelles nous fûmes rappelés le lendemain. Nous les aurions bien trouvées sans cela et elles ne nous ont pas porté bonheur.

Quant au fait que, devant Metz, nous fûmes attaqués trois fois par l'adversaire, cela tient à ce que, nous étant supérieur en nombre dès le début des hostilités, il devait tenir à conserver cette supériorité en empêchant notre jonction avec l'armée de seconde ligne qui se formait derrière la Meuse ; tandis que notre général en chef tenait, pour la même raison immédiate, à ne pas tenter de vive force cette jonction. Une fois encerclé, il essaya ou feignit à plusieurs reprises d'attaquer à son tour, mais y échoua chaque fois. Il serait, on le voit, aussi inconsidéré de tirer une théorie de cette deuxième manière que de la première, puisque ces théories se contrediraient.

Quant à l'exemple devenu classique, paraît-il, de l'insuffisance de la défensive pour obtenir l'avantage nécessaire, exemple que l'on prétend tirer du rôle de notre IVe corps à la journée de Rezonville, il n'est pas heureux ; car ce rôle se marque surtout par

deux incidents : l'échec désastreux de la brigade allemande qui l'attaqua, et l'insuffisance de notre attaque contre la cavalerie qui le tournait. C'est mal conclu parce que ç'a été mal observé, et cela fournit en sens inverse un exemple fâcheux du dangereux penchant à oublier les réalités de la guerre pour en faire un jeu de cabinet, le *Kriegspiel.*

Sans doute, on peut considérer le terrain comme un échiquier, mais un échiquier sujet lui-même aux caprices de la nature : il peut suffire d'un orage pour le transformer. Quant aux troupes à mouvoir sur cet échiquier, ce ne sont pas des pièces d'ivoire, mais des éléments organiques dont la valeur professionnelle dépend essentiellement de leur préparation, tout comme celle des États-Majors qui les meuvent. Essentiellement mais pas uniquement, car les éléments organiques sont formés d'hommes sujets à toutes les passions de l'humanité comme à toutes ses exigences. Que dire des chefs? On a écrit récemment qu'une guerre c'était une rencontre entre deux hommes : oui, mais combien inégalement armés, combien diversement formés et animés! Chaque homme même est-il constamment égal à lui-même? Le nombre et le coefficient des éléments calculables du problème militaire étant tellement restreint, leur jeu ne peut être l'objet d'une science proprement dite, c'est-à-dire d'une théorie résultant de l'observation des lois naturelles. Il y a bien des sciences militaires, comme il y a des institutions militaires, mais il n'y a qu'un art militaire, où l'intuition et l'expérience personnelle jouent le premier rôle dans les applications variées à l'infini d'un petit nombre de principes.

Il y aurait, dès lors, un grand danger dans le pédantisme d'une théorie de la guerre inspirée de l'esprit d'individualisme. Non moins grand dans le manque de discernement, qui, sous la même disposition d'esprit, ne s'attacherait qu'au tissu de l'histoire sans en apercevoir la trame. Enfin, dans la substitution des théorèmes de même marque que l'on en tire aux leçons plus sûres de l'expérience.

Cela peut mener loin, comme on va le voir.

II. A L'ÉCOLE DE LA GUERRE

Ces jours passés, un publiciste très goûté ne craignait pas de dire [1] que « toutes les raisons qui déterminèrent notre malchance de 1870 ont disparu. « Quarante ans de travaux méticuleux réalisés par « les écrivains militaires des deux nations attestent « que l'impéritie (*oh !*) de nos généraux, braves soldats, mais déplorables stratégistes et très mauvais « tacticiens, a perdu seule la partie... Le maréchal « de Mac Mahon ne trouve pas grâce non plus devant ces juges, lorsqu'ils analysent la déplorable « marche de Châlons vers Sedan. La cause principale « de nos désastres fut bien celle-là. »

L'enseignement de l'École supérieure de guerre aurait-il conduit à cette généralisation, devenue une leçon?

Cette leçon a ses avantages et ses inconvénients.

1 « Faut-il oublier Sedan? » L'*Intransigeant* du 22 septembre. — Paul Adam.

Les premiers sont d'ordre immédiat : la confiance en la supériorité des États-Majors actuels sur ceux qu'on rend responsables de la défaite est une bonne condition de l'esprit public dans un moment où il lui faut de la résolution. Sans doute, ce n'est pas très noble vis-à-vis des anciens ni même très encourageant pour leurs successeurs, à moins qu'eux-mêmes n'aient acquis la conviction de leur supériorité, comme il paraît au langage de plusieurs. Mais, pour le moment, cela permet de reprendre à peu de frais les airs vainqueurs qui conviennent à la démocratie.

Est-il sain pour celle-ci de ne pas regarder plus loin que l'heure présente, comme c'est dans sa nature? De ne pas éprouver cette thèse à prétention historique, en la confrontant avec les faits enregistrés par l'histoire et avec les dires de ceux qui en furent les témoins, soit disparus soit survivants? Si, faute de s'y arrêter, on se leurrait et on leurrait encore l'opinion de la même inconscience, qui, en 1870, nous envoya à la frontière au cri de : « A Berlin ! à Berlin ! » et que ce fût l'œuvre d'une école, il n'y aurait, en fait de mentalité, je ne veux pas dire déplorable, mais dangereuse, rien de mieux que celle de cette école.

Les causes de notre infériorité militaire de 1870 furent, en réalité, surtout de trois sortes : organiques, morales, accidentelles. Y ajouter au même rang, et surtout au premier rang, une cause d'infériorité dans la formation professionnelle des cadres, serait la marque d'une mentalité, comme on le dit, moins avertie que nous ne l'avions alors.

Ni les causes organiques ni les causes morales

n'avaient échappé à la clairvoyance des officiers d'un service, duquel on a dit depuis qu'il avait été inférieur à sa tâche : celui des États-Majors, dont les officiers formaient alors un corps spécial. On trouverait ces causes toutes indiquées dans un écrit [1] dont l'apparition au déclin de l'Empire fit grand bruit : *L'Armée française en 1867*, par le général Trochu. Si l'on relisait aujourd'hui ses chapitres sur « la dispersion des troupes dans les garnisons » et sur « l'esprit du siècle dans l'armée », on y trouverait, mis dans un style noble et relevé, digne d'un officier général parvenu par de brillants services de guerre au sommet de la carrière, ce qu'un modeste capitaine, formé à son école, réclamait encore, trois ans après, en ces termes [2] :

« I. Le pied de guerre pris pour base unique de « l'organisation de l'armée active, afin d'y réaliser « la permanence des cadres depuis le sommet jus- « qu'aux corps de troupe. . . . .

« III. ...Rechercher des mesures propres à contri- « buer, au dedans et au dehors de l'armée, à la consi- « dération nécessaire au métier des armes. »

Le défaut de la première de ces deux conditions, une organisation permanente de l'armée, heureusement réalisée aujourd'hui, est celui qui nous mettait, en 1870, dans une telle infériorité de préparation, qu'il suffirait à lui seul pour expliquer notre ruine. On fait dater de la formation des armées permanentes la succession de l'ère moderne à la période

1 *L'Armée française en* 1867. Amyot, éditeur. — N. B. : Les officiers ne pouvaient publier librement.

2 *Des institutions militaires en France,* par le Comte de Chambly. — *Revue contemporaine,* 31 mai 1870.

du Moyen Age. — Nous en étions encore au Moyen Age sous le rapport militaire. La constatation n'est pas nouvelle; elle a été reproduite par le général Trochu à peu près dans ces mêmes termes [1].

Toute la conduite de la campagne en découla : nous ne fûmes pas prêts pour l'offensive que l'on voulait prendre, pas plus que nous ne fûmes en force même pour la défensive; si bien que le recul de Metz sur Châlons devint d'abord obligé, bientôt impossible. « Il ne manquait pas un bouton de guêtre », au dire du ministre de la Guerre, mais c'est comme s'ils n'eussent pas été cousus aux guêtres.

Sans m'attarder sur ces constatations banales, je voudrais faire apercevoir combien est superficielle la critique à laquelle on se livre sur la valeur des États-Majors en 1870. On ne fait pas attention qu'ils étaient improvisés, comme l'était toute la formation des troupes en corps organiques, pour laquelle chaque officier d'État-Major dut passer individuellement des bureaux d'une chancellerie territoriale à un service de guerre, portant sur des thèmes improvisés dont on ne leur fournit même pas les cartes. Si donc les plus allants d'entre nous n'eussent été rompus au service en campagne par la pratique des guerres précédentes, en Algérie, en Orient, en Italie, c'eût été à ne pas même monter à cheval. Ce n'est d'ailleurs pas que le service de chancellerie, qui nous absorbait en temps de paix, n'eût son utilité même pour la guerre. Ainsi, récemment, au cours de ce débor-

1 « L'usage, en France, est de dissoudre, au moment de la paix, les corps d'armée, les divisions et les brigades. Cet usage est un reste du régime féodal. » *Le Général Comte Morand,* 1829.

dement contre l'ancienne armée, on se récriait sur ce qu'au lendemain des premières batailles de Metz, et, au moment même de la troisième, l'État-Major fût au travail sur des propositions d'avancement. N'était-il pas urgent de réorganiser des corps de troupe, dont plusieurs n'étaient plus commandés que par des capitaines? On se récrie aussi sur ce que le rôle des chefs d'État-Major dans les combats apparaît moins que celui des aides de camp. Sans doute, ce n'est pas dans la règle; mais ceux-ci n'étaient pas improvisés comme l'étaient les premiers, qui, dans les débuts, ne connaissaient pas plus la voix du général que le visage des colonels auxquels ils avaient à communiquer sa pensée. La transmission écrite demeurait dès lors en principe la besogne des États-Majors généraux, la transmission verbale, souvent celle des États-Majors particuliers.

Plusieurs autres des critiques formulées contre le commandement ou ses organes trouveraient ainsi leur explication dans un peu plus d'observation à défaut d'expérience.

III. DEPUIS LA GUERRE

La cause organique de notre infériorité au début d'une guerre ayant été éliminée par la réorganisation militaire de 1872, il nous serait à peu près loisible maintenant de prendre l'offensive qui nous était interdite auparavant. Mais si la crise de l'organisation nous paraît désormais épargnée, on n'en saurait dire autant de celle du commandement; elle pour-

rait sévir encore sur notre entrée en campagne, comme elle le fit en 1870.

L'Empire n'existait plus que de nom, et c'était le Parlement — donc en dernier ressort l'opinion — qui disposait du commandement et du mouvement des armées. C'est l'Opposition qui avait fait échec à la réorganisation militaire préparée par le maréchal Niel. — Il y mourut à la peine. — Et ce fut l'opinion du parti avancé qui imposa au souverain le maréchal Bazaine. On a évoqué, à ce propos, l'image du conseil aulique, et il est certain que c'est à des considérations plus politiques que militaires qu'ont été sacrifiées nos armées.

Le mal aujourd'hui n'est pas, comme alors, simplement accidentel : il est inhérent à nos institutions politiques; et la constitution organique du commandement, telle qu'elle vient d'être adoptée, ne lui donne aucune garantie de fixité. Dès le début des opérations, le ministre de la Guerre, son chef d'État-Major, celui de l'armée, de tel nom qu'on veuille l'appeler, peuvent être et seront probablement culbutés au premier échec. Or, toute offensive en risque plus que la défensive, ou plutôt que l'inertie dans laquelle le commandant de l'armée de Metz avait cherché un refuge contre les jeux de la fortune doublés des caprices populaires, auxquels le commandant de l'armée de Châlons accepta d'être sacrifié.

Or, il faut faire attention que ces deux hommes ont été représentatifs. Ce sont deux types.

Doués des mêmes qualités militaires, ils ont été conduits jusqu'aux extrêmes limites, l'un des honneurs, l'autre du déshonneur, par une différence de formation première. Bazaine, soldat de fortune,

n'avait, chose rare, pas dégagé du métier des armes la philosophie qui le relève au-dessus de toute autre condition, sauf celle du prêtre : il n'avait pas été gagné par l'esprit de sacrifice, et céda au sentiment fort naturel de ne pas jouer son renom d'habileté dans une partie mal engagée. — Mac Mahon, fils de famille professionnelle, trouvait l'honneur dans le sacrifice plutôt que dans la réussite : il avait la religion du devoir plutôt que celle du succès. On connaît sa réponse à l'Empereur, qui désirait lui donner le haut commandement sur les deux armées : « Donnez-le plutôt à Bazaine : lui ne m'obéirait pas, et moi je lui obéirai. » Il ne fut que trop fidèle.

Chose frappante : militairement parlant, ces deux généraux étaient interchangeables. Or, si leurs rôles eussent été inversés, au moins l'honneur de nos armes était sauvé. Mac Mahon nous eût ramenés de Metz, peut-être éclopés, mais avec nos drapeaux, et Bazaine eût trouvé de bonnes raisons pour ne pas conduire les siens à Sedan, ce qui l'eût dispensé de les livrer.

Sans insister ici plus qu'il ne convient sur ce parallèle, on peut constater aujourd'hui, dans les rangs élevés de l'armée, l'absence presque complète d'officiers issus de familles militaires comme les Mac Mahon, les Canrobert, les Ladmirault, les d'Aurelles; le nom de Bazaine a, seul ou à peu près, échappé à l'ostracisme. Or, il est impossible de ne pas voir un appauvrissement de l'école du commandement, dans la disparition de l'élément sur lequel repose principalement sa valeur dans l'armée rivale.

Ce n'est pas tout : comment s'y est-on pris pour éliminer cet élément des cadres de l'armée?

On ne s'est pas contenté de lui en fermer les hauts emplois : on l'a froissé dans toutes ses attaches et dans tous ses sentiments. — Mais à mesure que des ministres de la Guerre, commis pour cela, renchérissaient dans cette persécution, ils dépassaient leur but en atteignant un plus grand nombre d'officiers, qui sans provenir de ces familles professionnelles en avaient les sentiments et tout d'abord la dignité. C'est dans les rangs de ces derniers que les services commandés pour sièges de couvents ou d'églises ont rencontré le plus de résistance et fait le plus de victimes.

Tristes besognes, certes, et accomplies dans des conditions humiliantes, plaçant la troupe armée sous la direction des commissaires de police, ses chefs sous celle des autorités civiles. Et cela, non pas seulement par la force des choses, mais à dessein et systématiquement, par aversion pour l'esprit militaire qui ne pouvait s'y plier.

Cette aversion, rendue éclatante par la conduite de l'affaire Dreyfus, n'est pas seulement un fait, mais un dogme du parti aux mains duquel est tombé le pouvoir. Le choix même, inouï, des ministres de la Guerre en dehors de l'armée, n'a clairement qu'un but : fermer le métier des armes à ceux qui en eurent la tradition, pour y introduire dans des cadres nouveaux un esprit nouveau : celui du fonctionnaire politique : à l'honneur substituer l'intérêt pour ressort. — Les deux actions se tiennent si bien, que c'est au même moment où l'on soustrayait un justiciable aux juges de l'armée, gardiens de son honneur, que l'on enlevait la disposition de l'avancement à ses chefs, gardiens de sa valeur. Regardez ce syn-

chronisme, et demandez-vous quelle production d'hommes peut y correspondre? Celle d'hommes d'honneur? ou celle d'arrivistes? — Le type des premiers, Mac Mahon, il n'en faut plus, c'est entendu, Mais le type des seconds, n'est-ce pas Bazaine? Car il ne fut pas un traître — comme on a trouvé trop facile et on eût dû trouver trop horrible de le dire — mais simplement un calculateur, devenu par la force des choses un simulateur.

Quand, au déclin de l'empire, nous vîmes ses aigles en péril, nous criâmes : « Au Drapeau ! » — Il était déjà trop tard : trois mois après, nos drapeaux n'étaient plus en nos mains, mais à Berlin... Pas perdus par la tactique, comme on veut le dire aujourd'hui, mais par la politique.

IV. A L'HEURE PRÉSENTE

Je ne veux pourtant pas finir sur ce tableau, parce que nous touchons à un relèvement. La nation guerrière de jadis, qui semblait de nos jours s'abîmer dans les discordes civiles, se retrouve unie devant une menace de l'Étranger. Laissant ses politiciens en quête de sécurité la chercher dans de faux systèmes, dans le dénigrement du passé, dans une unité morale factice, acquise au prix de trop de reniements, elle les dépasse d'une belle envolée, vibrant comme un airain sans fêlure au grondement lointain du canon. Qu'on regarde bien ce qui s'éveille en elle aujourd'hui : c'est l'honneur.

L'honneur qui fait taire les discordes, l'honneur

qui a confiance dans les armes; l'honneur qui crée pour les porter au plus haut cette flotte aérienne que nulle autre n'égale, parce que l'appel de l'intérêt ne porte pas aussi haut que celui de l'honneur.

Puisse ce souffle généreux devenir régénérateur, en inspirant non seulement de faire face à la lutte, mais de rétablir pour cela, dans notre armée et dans notre pays, les conditions auxquelles sourit la victoire.

Autrement, ce serait encore une fois trop tard pour crier : *Au Drapeau !*

TABLE DES MATIÈRES

Imp. de Montligeon (Orne). — 2718-1-12.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Comte de Chambord, Comte de Paris, Duc d'Orléans : **La Monarchie française.** *Lettres et Documents politiques (1844-1907), avec une préface du duc d'Orléans.* Ouvrage illustré de 3 portraits. 3 50
Aventino : **Le gouvernement de Pie X** (*avec un portrait*). . . . . 5 »
Nel Ariès : **Le Sillon et le mouvement démocratique** 3 50
Jacques Bainville : **Bismarck et la France** 3 50
Jacques Bainville : *Un roi Wagnérien,* **Louis II de Bavière**. . . 3 50
Général Bonnal : **Voyage d'histoire militaire de Mgr le duc d'Orléans en Bohême.** Préface et conclusion de Charles Maurras, avec un portrait et une lettre du duc d'Orléans. 3 50
Gustave Bord : **La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815 ;** *les ouvriers de l'idée révolutionnaire* . . . . 10 »
Général Canonge : **Jeanne d'Arc Guerrière** (cinq cartes et plans). 2 »
Eugène Cavaignac : **Esquisse d'une Histoire de France** 7 50
Joseph Clémenceau : **Histoire de la guerre de Vendée (1793-1815).** *publiée par M. l'abbé Uzureau* . . . . 5 »
Henri Clouard : **La « Cocarde » de Barrès** . . . . 1 »
Léon Daudet : **Une campagne d'action française**. 3 50
Louis Dimier : **Les Maîtres de la Contre-Révolution**. 3 50
Louis Dimier : **Les Préjugés ennemis de l'Histoire de France,** 2 volumes, chacun 3 50
Général Donop, *ancien membre du Conseil supérieur de la guerre :* **Un voyage d'études militaires du duc d'Orléans (1809-1903),** avec une lettre du duc d'Orléans. 3 50
Henri Dutrait-Crozon : **Précis de l'Affaire Dreyfus**. . . . . . 6 »
Gustave Gautherot : **Gobel, évêque métropolitain constitutionnel de Paris**. . . . . 5 »
Oscar Havard : **Histoire de la Révolution dans les ports de guerre**. 7 50
Pierre Lasserre : **M. Croiset, historien de la Démocratie athénienne** 2
Jules Lemaitre : **Lettres à mon ami** . . . . 1 »
Jules Lemaitre : **Pages choisies** (avec un portrait). 3 50
Charles Maurras : **Enquête sur la Monarchie**. 3 50
Charles Maurras : **Le dilemme de Marc Sangnier** 3 50
Charles Maurras : **Kiel et Tanger** (ou la République française devant l'Europe). 3 50
Charles Maurras : **L'avenir de l'Intelligence** 3 50
Charles Maurras et H. Dutrait-Crozon : **Si le coup de force est possible** 0 75
Léon de Montesquiou : **Le système politique d'Auguste Comte** . 3 50
Léon de Montesquiou : **Les consécrations positivistes de la vie humaine**. 3 50
Léon de Montesquiou : **Le réalisme de Bonald**. 3 50
Commandant Munier : **La Nation, l'Armée, la Guerre,** avec préface du général Mercier. . . . . 2 »
G. de Pascal : **Lettres sur l'histoire de France,** 2 volumes, chacun. 3 50
Dr Rigby : **Lettres du Dr Rigby,** *Voyage d'un Anglais en France en 1789* 3 50
Lieutenant-colonel Rollin, ancien chef de service des renseignements : **Le service des renseignements militaires en temps de paix et temps de guerre** . . . . 2 »
Marquis de Roux : **La Révolution à Poitiers et dans la Vienne** . . 7 50
Georges Valois : **L'homme qui vient.** *Philosophie de l'autorité* . . 3 50
Georges Valois : **La Monarchie et la classe ouvrière** 3 50
Georges Valois, François Renié, Marius Riquier, Jean Herluison : **Les Manuels scolaires.** *Etudes sur la religion des Primaires*. 3 50

